This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

0,c.

2 vol.
250 : F
4

DE LA
SOCIABILITÉ.

François André Adrien
Par M. l'Abbé P. LUQUET.

Quæsita virtus est, non quæ naturam relinqueret, sed quæ tueretur. Cic. de finib. lib. 4.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez Barrois, Quai des Augustins,

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

B
802
.P74
v. 1

7623(-1)

AVANT-PROPOS.

DEPUIS une longue ſuite de ſiecles, les hommes ſont plutôt entraînés que conduits vers les objets qu'ils croient propres à les rendre heureux. Les préjugés, l'ignorance, le déſordre, les guerres produites par l'élévation & par la deſtruction de l'Empire Romain, ont tenu preſque tous les eſprits hors de la route du bonheur : on croyoit que l'homme ne pouvoit être heureux que par le luxe, par l'agitation & par le tumulte de la guerre; par les exploits d'u-

ne bravoure féroce & par le déréglement des mœurs. Tel fut l'état des Romains & des Peuples dont les incursions successives ont anéanti l'Empire Romain & qui se sont établis dans l'Europe.

Lorsque l'Europe s'est calmée, la paix a fait naître l'abondance & les arts; on a cultivé les lettres, on a passé par dégrés du fracas de la guerre & de la chaleur de la débauche, à la passion de la chasse, au goût de la table, aux fêtes, aux tournois, à la galanterie, aux spectacles. Les personnes qui cultivoient leur esprit, entraînées par le goût général, ne se sont appli-

quées qu'à la littérature agréable, à la poëſie. Lorſque les talents ſe ſont tournés vers les Sciences, on n'en a cultivé que les parties agréables ou utiles aux Arts. C'eſt par des ſyſtêmes ingénieux, par des découvertes importantes & ſublimes que Kepler, Gaſſendi, Deſcartes, Newton ſe ſont rendus célébres, & qu'ils ont formé des partis; preſque perſonne ne connoiſſoit ce que Bâcon, & Gaſſendi avoient écrit ſur le bonheur.

Ainſi, tandis que le luxe, la littérature agréable, la poëſie, l'aſtronomie, la géométrie, les beaux arts, faiſoient de grands progrès; la

ſcience du bonheur & la morale diſparoiſſoient, & s'enſévelissoient dans l'oubli : ou ſemblable à Caſſandre qui annonçoit la vérité, mais que perſonne ne croyoit, parce qu'elle avoit dédaigné le Dieu de l'harmonie, la Philoſophie morale reléguée dans les écoles, ne s'offroit qu'avec un appareil rebutant, qui décourageoit, & qui rendoit la vérité inacceſſible à des hommes livrés à la paſſion de la guerre, aux plaiſirs, aux affaires, & qu'on ne pouvoit inſtruire qu'en les amuſant, ou en leur offrant des vérités ſimples, & que l'eſprit pût ſaiſir ſans effort.

Tandis que la morale étoit ainſi abandonnée, le luxe, les arts, l'étude des belles Lettres & des Sciences exactes éteignoient les paſſions tumultueuſes & violentes; les ames s'affoibliſſoient & les eſprits s'éclairoient. Le deſir de connoître devenu plus vif, a, pour ainſi dire fait ſortir toutes les Sciences, des bornes où elles étoient circonſcrites; elles ſe ſont unies. Les Sciences exactes ont fait partie de la Philoſophie, & l'étude de la Philoſophie eſt devenue une partie de l'éducation; les Littérateurs ſont devenus Philoſophes, les Philoſophes ont cultivé les Lettres, les Ma-

thématiciens ſont devenus Littérateurs & Philoſophes. C'eſt ainſi que s'eſt achevée principalement de nos jours, l'union des belles Lettres, de la Philoſophie & de la méthode des Sciences exactes, tentée tant de fois, & principalement depuis le rénouvellement des Sciences en Europe; & l'on peut dire avec un Philoſophe qui a peut-être plus contribué qu'aucun homme de ſon ſiecle à cette union, que l'ordre, la netteté, la préciſion, l'exactitude qui regnent dans les bons livres, pourroient bien avoir leur ſource dans l'eſprit Géométrique qui s'eſt répandu, & qui en quelque

façon s'eſt communiqué de proche en proche à ceux même qui ne connoiſſent pas la Geométrie. (1)

On ſent l'eſprit Geométrique même dans les ouvrages dont les Auteurs ne ſe ſont aſſujettis, ni à la forme Didactique, ni à l'ordre Géométrique dans la diſpoſition des matieres qu'ils traitent.

Si cette union de la Philoſophie, de la méthode des Sciences exactes & de la Littérature, eſt une révolution dans l'eſprit humain : cette révolution eſt l'ouvrage des Littérateurs, des Philoſophes,

(1) Fontenelle, Préface de l'hiſt. de l'Académie de Sciences.

des Poligraphes qui ont écrit depuis la prise de Constantinople par les Turcs. Si elle pouvoit appartenir à un seul homme, & qu'il me fût permis de juger entre de grands hommes, je n'hésiterois pas à l'attribuer à Bâcon, & je doute que je fusse contredit par ceux qui auroient lu ses Ouvrages, & qui auroient quelque connoissance de l'histoire de l'esprit humain.

Mais, craignons de louer un grand homme aux dépends des autres. Les hommes de Lettres composent une famille; leurs travaux & leur gloire sont en commun. Le bonheur de l'huma-

rité eſt leur objet ; tous travaillent à ce grand Ouvrage, chacun ſelon le talent qu'il a reçu ; celui-ci en découvrant une vérité nouvelle, celui-là en corrigeant une erreur ; les uns tirent de l'oubli, des vérités découvertes par les anciens, & enſevelies dans les ténébres par le temps & par la barbarie ; les autres les recueillent, ici on les lie, là on leur donne de la clarté, tandis que d'autres Philoſophes, des Littérateurs, des Poëtes, des Orateurs vont les répandre ou préparer les eſprits à les recevoir.

Ce ſont les hommes de Lettres qui, profitant du loi-

ſir, ou même de l'oiſiveté que le luxe a produits, de la douceur & de la molleſſe qu'il a introduſites dans les mœurs; de la fléxibilité qu'il a donnée aux ames, des malheurs même qu'il cauſe, ont ranimé la curioſité & l'activité de l'eſprit, & l'ont tournée vers l'étude des vérités propres à rendre les hommes heureux & bienfaiſants, & les ſociétés paiſibles & floriſſantes. C'eſt pour rendre cette curioſité utile au bonheur de l'humanité, qu'ils font tant d'ouvrages de morale & de politique, &c.

Je n'ai garde de me conſtituer ici, juge de ces Ouvra-

gés & de leurs Auteurs tous eſtimables ; mais je ne crois pas abuſer de la liberté qui doit regner dans la République des Lettres, en diſant qu'il me ſemble qu'on a trop négligé l'examen de la ſociabilité de l'homme. Cet objet eſt au moins trop négligé par le grand nombre des Auteurs qui ont écrit ſur la morale & ſur la politique ; ſur la légiſlation, ſur le droit naturel.

Sans prétendre m'ériger, ni en Cenſeur ni en Maître, ſans ſortir des bornes de la ſubordination ; j'oſerai dire que le miniſtère politique de la plus part des Etats, ſemble

ne s'être pas assez occupé de cet objet.

Il semble que par-tout on se soit dit comme un étranger célébre chez nous : Qu'il faut prendre les hommes comme on les trouve ; que la meilleure politique est, de s'accommoder au penchant commun du genre humain, & de le rectifier autant qu'il est possible pour le bien de la société..... qu'aujourd'hui suivant le cours le plus naturel des choses, l'industrie, les arts & le commerce augmentant le pouvoir du Souverain, la politique, la morale, la législation doivent principalement s'occuper des

moyens de les faire fleurir. (1)

On voit mille ouvrages sur le commerce, sur les arts, sur les finances, pour un ouvrage de morale : la Capitale renferme des Académies destinées à perfectionner la langue, à éclairer les objets des Sciences exactes, à imaginer des inscriptions & à expliquer des médailles, à former des Architectes, des Peintres, des Sculpteurs, des Musiciens; presque par-tout, on a érigé des Académies d'agriculture & de commerce, & l'on ne voit nulle part ni Académie, ni école de morale & de politique.

(1) Hume, discours politique sur le luxe.

Nous avons dans nos Loix & dans nos différents Tribunaux, un nombre infini de précautions contre la fraude, contre la mauvaise foi, contre le vice, & pas un établissement pour développer les principes de sociabilité.

Il semble que par-tout le ministere politique regarde l'homme comme un animal féroce qu'il faut apprivoiser ou dompter, & non pas comme un être raisonnable, sensible & sociable qu'on puisse conduire par lumiere & par sentiment.

On voit aisément combien cette politique est préjudiciable aux vrais intérêts des so-

ciétés, & funeſte au bonheur particulier des citoyens, s'il eſt vrai que l'homme ſoit ſociable.

Si l'homme eſt ſociable : la morale, la légiſlation, la politique, ne doivent point avoir d'autres principes que les principes de ſociabilité qu'il reçoit de la Nature.

Les hommes veulent néceſſairement être heureux ; jamais la politique ne leur perſuadera d'être malheureux paiſiblement ; le bonheur auquel la Nature les deſtine eſt leur état de paix, comme la place qu'elle marque aux élémens dans le ſyſtême phyſique du monde eſt leur lieu

de repos. Comme la Nature porte les éléments dans le lieu qu'ils doivent occuper, par les différents dégrés de force motrice qu'elle leur imprime : elle conduit tous les hommes à la paix & au bonheur qu'elle leur deſtine par les principes de ſociabilité, avec leſquels elle les fait naître.

Comme tout ce qui change les qualités des éléments, ou les proportions que la Nature a miſes entre leurs forces motrices, excite la confuſion & le déſordre dans le monde phyſique, tout ce qui arrête les principes de ſociabilité, tout ce qui en

trouble l'harmonie, tout ce qui veut assujettir l'homme à d'autres loix, produit dans son cœur les passions dangereuses, la haine de ses semblables & le malheur, & cause dans les états, la discorde, les crimes & la guerre.

L'examen de la sociabilité de l'homme & des qualités sociales qu'il apporte en naissant, doit donc précéder toutes les études relatives à la morale, à la législation & à la politique. C'est ce qui m'a déterminé à donner sur cet objet un traité particulier.

Si c'est par les principes de sociabilité que la nature conduit les hommes, le Philosophe,

le Politique, le Législateur, le Citoyen, doivent tendre sans cesse à développer ces principes dans le cœur des hommes, à y rappeller ceux qui les abandonnent, à détruire ou à écarter tout ce qui peut les étouffer, en altérer la pureté, ou en corrompre la droiture; à dissiper les préjugés, les illusions, les erreurs qui peuvent les obscurcir, & qui prennent mille formes différentes selon les différents temps.

L'Ouvrage que j'offre au public, est ma contribution à cet objet, trop important pour que mon entreprise ait besoin d'apologie: mon Ou-

vrage ſera peut-être inutile, mais certainement mes efforts ſeront excuſables aux yeux de tous les Citoyens eſtimables.

TABLE

Des Sections & des Chapitres.

Idée & diviſion de l'Ouvrage, Page 1

SECTION I.

Des beſoins primitifs & eſſentiels de l'homme, 7

CHAP. I. *De la foibleſſe de l'homme & des moyens qu'il a de ſe défendre*, 17

CHAP. II. *Du beſoin & des moyens que l'homme a de ſe nourrir*, 34

CHAP. III. *Du beſoin de ſe reproduire*, 50

CHAP. IV. *Du deſir ou du beſoin de connoître*, 77

SECTION II.

Des inclinations & des penchants que l'homme reçoit de la Nature, 104

CHAP. I. *Des inclinations qui naiſſent de la ſenſibilité de l'homme*, 107

ART. I. *De la ſenſibilité de l'Homme par rapport à ſes ſemblables.* 108

ART. II. *Des inclinations & des goûts qui naiſſent des ſenſations que produiſent les*

impreſſions de corps ſur les organes de l'homme. 141

CHAP. II. *Des inclinations, des penchants & des goûts de l'homme, attachés à ſa qualité d'être penſant,* 155

ART. I. *De l'attachement & du zèle qu'inſpire un bienfait, ou de la reconnoiſſance,* 163

ART. II. *De l'amitié,* 195

ART. III. *De la haine,* 241

ART. IV. *De la colere,* 252

ART. V. *Du deſir que l'homme a de corriger celui qui lui a fait du mal,* 265

ART. VI. *Des jugements des hommes ſur le principe de leurs actions, & des ſentiments d'amour & de haine, d'eſtime & de mépris qui les accompagnent,* 291

ART. VII. *Du deſir de l'eſtime & de la crainte du mépris,* 308

ART. VIII *De la crainte de la haine,* 331

ART. IX. *De la conſcience,* 338

ART. X. *Du deſir de perpétuer ſa mémoire, & de la crainte des jugements de la poſtérité,* 359

ART. XI. *L'homme eſt naturellement religieux, & la religion vers laquelle il eſt porté par un penchant naturel, le conduit à des idées, & lui inſpire des ſentiments qui changent en loi tous les principes de la ſociabilité que la Nature a dépoſés dans ſon cœur,* 378

§. I. *Des raiſons qui font douter de la facilité que nous ſuppoſons dans l'homme, pour s'élever à la connoiſſance d'un être ſuprême,*

qui récompenſe la bienfaiſance, & qui punit la méchanceté, 399

§. II. *Examen de la difficulté que l'on tire de l'expérience, contre ce que nous avons dit, du penchant naturel de l'homme vers la religion,* 424.

§. III. *Des raiſons qui font juger que ſi l'homme a un penchant naturel à une religion, cette religion ne le porte point à la vertu,* 452

§. IV. *Du ſentiment qui attribue l'origine de la religion à la politique,* 473

Fin de la Table du Tome I.

DE

DE LA SOCIABILITÉ.

Tout Etre ſenſible aime ſon exiſtence & s'efforce de la conſerver ; il recherche tout ce qui peut en aſſurer la durée, ou la rendre agréable, il fuit tout ce qui l'attaque, ou qui en trouble la tranquillité ; ainſi tous les Etres ſenſibles qui ont beſoin des autres, tendent à s'unir.

Ne pouvant exiſter ou être heureux que par leur réunion, il faut qu'ils employent leurs forces, leurs facultés, leur induſtrie, pour procurer un bonheur général & commun ; il faut que chacun des Etres réunis, ait une fonction par-

ticuliere, & qu'il y ait une autorité, qui dirige leurs forces, leurs facultés, leur induſtrie, leurs talens vers le bonheur général, en appliquant chacun d'eux à la fonction qui lui eſt propre : il faut que tous obéiſſent à cette autorité, qu'elle fixe tous les membres réunis ; il faut qu'ils ſoient tous liés, & que chacun tende à produire en quelque ſorte une maſſe de bonheur à laquelle chacun des aſſociés participe & dont il prenne la portion qu'il lui faut, ſans nuire aux autres. Cette réunion eſt ce que l'on nomme ſociété.

La ſociété a donc eſſentiellement le beſoin pour principe, le bonheur commun pour objet ; & la ſubordination générale pour moyen.

Pour ſavoir ſi l'homme eſt ſociable, & quelle eſpeçe de ſociété il doit former ſur la terre, il faut donc connoître les beſoins, & les

penchans qui portent les hommes à s'unir, les plaisirs & les avantages que leur union leur procure, & s'ils sont capables de subordination & de morale : il faut voir les rapports, les liens, les sentimens, que produisent entre les hommes leurs besoins & leurs penchans naturels, examiner ce que l'histoire & l'expérience nous apprennent sur tous ces objets.

Tels sont en général ceux que je me propose de traiter dans cet Ouvrage, & qui m'ont paru renfermés dans l'idée de la Sociabilité considérée par rapport à l'homme.

Pour acquérir sur tous ces objets des idées justes, il faut avoir une connoissance exacte de la nature humaine ; il ne suffit pas de connoître l'homme d'un certain pays, d'une certaine condition, d'un certain état ; il faut connoître l'homme de la nature.

Mais comment connoître l'hom-

me de la nature ? l'eſprit de l'homme eſt un cahos, & ſon cœur un abîme ; toutes les opinions poſſibles ont exiſté ſur la terre ; les plus contradictoires ont été adoptées avec tranſport, & bientôt rejettées avec mépris : on les a vues réunies en quelque ſorte dans le même homme. Il n'en eſt point, qui ne porte dans ſon cœur le germe de toutes les paſſions, de toutes les vertus & de tous les vices : on a vu ces paſſions, ces vertus & ces vices regner & s'anéantir dans tous les temps & dans tous les pays, au gré du hazard.

Dans ce mélange de vérités & d'erreurs, de ſageſſe & de folie, de bienfaiſance & de méchanceté, d'actions heroïques & de crimes atroces ; comment diſtinguer ce que l'homme a reçu de la nature, ce qu'il tient du climat, de l'éducation, du préjugé, & ce qu'il y a mis lui-même ? comment re-

connoître & diſcerner toutes ces choſes ?

En ſuivant dans l'étude de l'homme, la méthode que Bacon a preſcrite pour la recherche des vérités philoſophiques.

Pour diſſiper les préjugés qui derobent ou qui déguiſent les objets aux yeux de la raiſon, & voir la vérité dans toute ſa pureté, Bacon jugea qu'il falloit rejetter comme faux, ou comme incertains, tous les jugements qu'on avoit portés, & ſoumettre à un rigoureux examen, les axiomes mêmes & les notions communes. C'étoit anéantir toutes les connoiſſances : c'étoit en quelque ſorte anéantir aux yeux de la raiſon tous les objets & tous les temps, comme l'imagination de Deſcartes le fit depuis dans ſes méditations.

Oſons ſuivre la méthode de Bacon ; & à l'exemple de Deſcartes, anéantiſſons en quelque ſorte

toutes les sociétés, & tout ce que l'histoire nous apprend de l'origine du genre humain & de ses différents états. Ne considérons la nature que comme une force qui produit le spectacle du monde, & l'homme comme un Etre vivant jetté par la nature dans la foule des animaux dont elle peuple la terre, & dont il ne différe que par la figure. Après l'avoir placé dans cet état de simplicité, nous verrons naître ses besoins, ses penchans, ses inclinations, & nous n'admettrons comme appartenant à sa nature ou à son essence, que ce que l'expérience & l'observation nous forceront de lui attribuer. Si nous ne connoissons pas tout ce qu'on peut en connoître, au moins nous n'aurons aucune raison de douter de ce que nous y aurons vu.

SECTION PREMIERE.

Des beſoins primitifs & eſſentiels de l'homme.

JE me tranſporte au temps où tout s'anime ſur la terre. Je vois la Nature creuſer les mers, élever les montagnes, abaiſſer les vallons, applanir la ſurface de la terre, tirer de ſon ſein un nombre infini d'arbres & de plantes, l'orner de fleurs, la charger de fruits, & faire couler des ruiſſeaux, des rivieres & des fleuves au milieu des prairies, ſur leſquelles l'homme & les animaux ſe repoſent.

Tout eſt encore dans le ſilence ſur la terre, & les animaux dans ce premier inſtant de leur exiſtence ſont enſevelis dans l'inaction & plongés dans le ſommeil.

Cependant tout eſt en mouve-

ment dans l'intérieur de ces maſſes inſenſibles & inanimées en apparence : le ſang y circule, il ſe diſſipe, l'organiſation s'altere, le cri du beſoin ſe fait entendre, tout s'éveille.

Le ſentiment de la faim devient plus vif : il developpe les ſens & les organes deſtinés à le ſatisfaire ; l'odorat frappé par le parfum des plantes, des fleurs & des fruits, guide l'animal vers la nourriture qui lui eſt propre. Des volatiles de toute eſpece s'élevent dans les arbres, ſucent les fleurs, becquetent les fruits & rempliſſent l'air de leurs bourdonnemens & de leurs chants.

Les animaux que leur poids attache à la terre, rampent ou marchent vers l'aliment qui leur eſt deſtiné : ceux-ci pâturent, ceux-là s'élevent ſur leurs pieds, pour broûter le tendre feuillage des arbres ; les uns abaiſſent les bran-

ches chargées de fruits : les autres embraſſent la tige, & s'élevent dans les arbres : L'Homme dont la main empoigne l'extrémité des branches, les attire fortement à lui, les détache de l'arbre & s'en ſert pour abattre les fruits que ſa main ne peut atteindre ; tous eſſayent en quelque ſorte les organes qu'ils ont reçus de la nature, & les dons qu'elle leur offre.

Le Lion mange comme les autres animaux, des legumes, des herbes, des fruits ; mais la formé de ſa gueule, les dents dont elle eſt armée, ne lui permettent de pâturer qu'avec beaucoup de lenteur & de difficulté. Les ſucs des plantes & des fruits, ſont fluides ou fondants, & le Lion ne trouve dans les productions des champs, qu'une nourriture extrêmement légere qui s'évapore, & qui ſe diſſipe facilement.

Cependant il a reçu en partage

un eſtomac dévorant, & la nature a mis dans ſes veines un feu qui conſume ſa ſubſtance : il ſent augmenter le beſoin de manger, ſans pouvoir ſe raſſaſier. Le ſentiment de la faim qui ne ſembloit deſtiné qu'à le tirer de l'inertie, devient un bourreau qui le déchire : il ſe trouble, il s'inquiette, il s'irrite, il porte des regards furieux ſur tout ce qui l'environne. L'odeur qui s'exhale du corps des autres animaux, lui apprend que leur chair eſt propre à calmer la faim qui le dévore ; il porte la griffe ſur l'animal pâturant, qui s'échappe & s'enfonce dans les bois où le Lion le ſuit & le ſaiſit : les rugiſſemens du Lion, les efforts & les cris de l'animal qu'il devore inſpirent la terreur & tiennent tous les animaux agités & dans l'inquiétude.

Le Tigre, le Loup, l'Hienne, & tous les animaux carnaciers

attaquent comme le Lion, les animaux foibles & les diſperſent ſur la ſurface de la terre.

Le Lion, le Tigre, le Léopard aſſouviſſent leur faim; & bientôt leur eſtomac eſt accablé du poids de la chair qu'ils ont dévorée; le beſoin ceſſe, leur force les abandonne, leur courage s'évanouit; foibles, timides, ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des halliers.

Les animaux foibles & frugivores, revenus de leur premiere frayeur, ſe rapprochent; le ſouvenir de leur péril, le ſentiment de leur foibleſſe les unit, & la ſécurité renaît au milieu d'eux: ils partagent en paix les fruits de la terre & bientôt tous ſe réplongent dans le ſommeil, ou retombent dans l'inertie.

Cependant le beſoin renaiſſant, rend aux animaux carnaciers leur courage & leur audace: ils ſortent de leurs retraites, & cherchent

les animaux pâturants ; l'odorat leur decouvre leurs traces, ils fondent ſur les troupeaux, ils les diſperſent de nouveau.

La tranſpiration ne diſſipe point tous les ſucs que l'animal tire des aliments qu'il mange, & ce qu'il mange contient plus de ſuc nourricier qu'il n'en faut pour entretenir la vie & l'harmonie des organes. Cette ſurabondance de ſuc nourricier affoiblit ou éteint le beſoin de manger, il produit dans l'animal un ſentiment abſolument different de la faim ou de la crainte, un beſoin abſolument different du beſoin de ſe nourrir. La guerre cauſée par la faim ceſſe. L'animal ignore que le beſoin qu'il éprouve a ſa ſource dans le beſoin de manger, & dans les loix que la nature a établies pour la nutrition : mais il eſt doué d'un inſtinct qui lui apprend que ce beſoin ne peut ſe ſatisfaire que par l'union

des deux ſexes & l'amour naît ſur la terre : Les deux ſexes en s'uniſſant produiſent des animaux ſemblables à eux : c'eſt par l'amour que la nature unit les deux ſexes, c'eſt par ce ſentiment qu'elle les reproduit. Ce ſentiment étant dans l'animal l'effet de la nutrition, il l'éprouve pluſieurs fois pendant ſa vie : ainſi l'amour reproduit & multiplie les animaux.

L'action continuelle du péril & du beſoin excite l'induſtrie de tous les animaux pour attaquer ou pour ſe défendre, pour s'éviter ou pour ſe ſurprendre.

Ainſi les animaux carnaciers réuniſſent contre les animaux pâturants ou frugivores, l'adreſſe, la force, le courage : ils ſont les maîtres de la terre, ils en partagent l'Empire, & regnent ſur tous les animaux ; ſi l'on excepte quelques eſpeces redoutables par leur force & par leur reunion ; tels ſont

l'Elephant, le Rhinoceros, le Buffle, &c.

Les pourſuites continuelles des animaux carnaciers rompent ſans ceſſe les liens que la crainte forme entre les animaux foibles ; ils n'ont pour ſe derober à leur fureur, que la fuite la plus précipitée, ou des aſiles inacceſſibles à ces redoutables ennemis ; les uns par la légereté de leur courſe échapent à l'animal qui les pourſuit ; les autres montent ſur les arbres ; ceux-ci ſe jettent dans des trous, ou dans des cavernes ; ceux-là ſe dérobent par des ſentiers étroits & fuyent au loin. La force & la celerité, la ruſe & la foibleſſe font une eſpece de triage de tous les animaux ; cette multitude aſſemblée confuſément ſur la terre ſe partage en différentes troupes ; & les animaux de la même eſpece ſe réuniſſent.

Dans cette diſperſion généra-

le, les hommes se trouvent réunis par la nature même de leurs organes & par leur ressemblance ; ils forment des troupeaux que les animaux carnaciers poursuivent & dispersent de tous côtés : voilà l'état dans lequel l'Homme & tous les animaux doivent se trouver par la nature même de leur organisation.

Si nous suivons les hommes dans leur fuite, nous voyons que lorsqu'ils ont enfin trouvé le repos & qu'ils sont en sûreté, lorsqu'ils ne sont ni pressés par le besoin de se nourrir, ni animés par le desir de se reproduire, un sentiment absolument différent de la faim, de la crainte & de l'amour, s'éleve dans leur ame ; ils ne craignent point les animaux carnaciers, ils ne desirent ni de manger, ni de se reproduire ; & cependant ils ne sont point satisfaits ; il semble que le sentiment de l'existence soit

embarraſſant & pénible pour eux, ils s'ennuyent en un mot, ils ont beſoin de connoître : par tout où ils ſont réunis & tranquilles, je les vois, pour ainſi dire ſortir d'eux-mêmes ; ils s'approchent de tout ce qui les environne, ils le conſidérent, ils ſe livrent à tout ce qui excite en eux des ſenſations vives, variées & nouvelles ; tout ce qui occupe, tout ce qui éclaire leur ame, rend leur exiſtence agréable.

Voilà l'homme de la nature, il eſt foible, il a des ennemis redoutables : comme les autres animaux, il a beſoin de ſe nourrir & de ſe reproduire ; enfin, il ne lui ſuffit pas d'être en ſureté & ſans beſoin de ſe nourrir ou de ſe réproduire, il a beſoin de connoître & d'étendre ſes connoiſſances. Cherchons ſa deſtination dans ſes beſoins & dans les reſſources que la nature lui accorde pour les ſatisfaire.

CHAPITRE PREMIER.

De la foibleſſe de l'homme, & des moyens qu'il a de ſe défendre.

A juger des fins de la nature par le premier coup d'œil que nous avons jetté ſur la terre, le bonheur du Lion, du Tigre & des animaux carnaciers, eſt l'objet de toutes ſes opérations : tout y paroît créé pour le fort, tous les animaux foibles ſont deſtinés à l'animal cruel & ſanguinaire. Les différens degrés de force ou de foibleſſe ſont les Loix, par leſquelles elle ſemble vouloir gouverner la terre ; & l'homme doit y tenir le dernier rang : le moindre des quadrupedes paroît plus favoriſé que lui ; tous ont des armes, ou la célerité : l'homme au contraire naît lent, foible & déſarmé ; il n'a de reſ-

ſource que dans ſon induſtrie.

C'eſt par la nature & par les effets de cette induſtrie qu'il me ſemble que doit commencer l'étude de l'homme.

Repréſentons-nous le donc dans toute ſa foibleſſe, & au milieu des animaux carnaciers & pâturans : la fuite eſt, comme nous l'avons dit, ſa premiere reſſource ; & lorſqu'il ſe croit à l'abri de ſes ennemis, il ſe nourrit des herbes des champs, des fruits des arbres ; il abaiſſe les branches avec ſes mains ; en les tirant fortement à lui, il les détache du tronc ; avec une branche détachée il fait tomber les fruits que ſa main ne peut atteindre ; avec cette même branche il écarte l'animal qui veut l'attaquer ou manger les fruits ; elle devient une arme : il détache les feuilles qui en retardent le mouvement, ou qui en rendent l'uſage difficile, il ſe fait un bâton, une maſſue, il

voit qu'en rendant ſa maſſue tranchante & ſon bâton aigu, il porteroit des coups plus dangereux : il l'arme d'une pierre tranchante ; il fait de ſon bâton une pique, un épieu.

Par le moyen de ſes mains, l'homme eſt donc armé de la dent du Lion, de la griffe du Tigre & de la corne du Taureau : mais il n'a ni leur force, ni leur legereté. Ainſi, la nature n'a pas voulu que ces armes fuſſent offenſives entre les mains de l'homme ; elle ne les accorde que pour écarter les animaux malfaiſans & pour ſe défendre.

Ce n'eſt même qu'en ſe réuniſſant que les hommes armés peuvent intimider l'animal feroce. Ainſi la foibleſſe de l'homme & la facilité qu'il a de s'armer, tendent à l'unir à ſes ſemblables : il trouve dans cette union le repos & la ſecurité ; il voit dans l'homme au-

quel il eſt uni, un appui pour ſa foibleſſe, un protecteur, un défenſeur contre les animaux qui attaquent ſa vie.

La preſence de ſes ſemblables lui inſpire de la confiance; la crainte & l'inquiétude naiſſent dans ſon ame auſſi-tôt qu'il s'en éloigne. Chaque homme armé devient néceſſaire au bonheur de celui auquel il eſt uni, c'eſt en quelque ſorte une partie de lui-même, il eſt capable d'affronter le péril pour le défendre. Ainſi la foibleſſe & la faculté de s'armer uniſſent étroitement les hommes, & font que les biens & les maux ſont en quelque ſorte communs, que le péril d'un ſeul eſt le péril de tous.

La crainte eſt un état ſi pénible, le calme & la ſécurité qui lui ſuccedent ſont ſi agréables, que ſans cette ſécurité la vie eſt un fardeau pour l'homme. On en a vu qui pour goûter ce repos, pour

ſe garantir de la crainte, ſe ſont cachés pendant le jour dans des cavernes, d'où ils ne ſortoient que la nuit, pour ſe ſaiſir de quelques légumes qu'ils emportoient dans leurs retraites. On les a vus ſe multiplier dans ces retraites, communiquer leurs craintes à leurs enfans, & former en quelque ſorte une eſpece particuliere d'hommes. (1)

On en a vu d'autres ſe retirer dans des précipices que perſonne n'a oſé franchir; on les a vus y vivre de poiſſon ſans ſonger à ſortir de ces affreuſes demeures, parce qu'ils y étoient en ſureté. (2)

Les hommes, même avec leurs armes, expoſés aux attaques des animaux carnaciers, tournerent donc toute leur induſtrie vers la

(1) Introduction à l'hiſtoire de Danemarck, *p.* 23, 24.

(2) Diod. & les anciens voyageurs en citent pluſieurs exemples.

recherche des moyens propres à leur procurer ce repos & cette ſécurité ſi néceſſaires à leur bonheur. Rien de ce qui pouvoit les mettre à l'abri des atteintes des bêtes feroces n'échappa à leurs obſervations : ils virent les animaux foibles ſe réfugier dans des cavernes inacceſſibles, dans des halliers impénétrables. Ils ſe retirerent dans ces cavernes ; leurs mains en formerent avec des pierres accumulées : ils rapprocherent les branches des arbres, ils formerent des clayes, ils conſtruiſirent des cabanes plus inacceſſibles que les halliers. En un mot ils ſe firent des retraites ou ils trouverent le repos, la paix & la ſécurité : leur cabane devint le ſéjour du bonheur, ils y gouterent une ſatisfaction juſqu'alors inconnue, ils s'efforcerent de ſe fixer dans cet état.

Avec leurs armes tranchantes,

avec leurs épieux ils oſerent tendre des embuſcades aux bêtes feroces, ils purent aller dans l'antre de la Lionne étouffer ſon faon, pénetrer dans le repaire de la Tigreſſe & y tuer ſes petits, enfin ils oppoſerent aux animaux carnaciers des forces plus redoutables que celles des animaux pâturans; les bêtes feroces s'éloignerent donc des cabanes des hommes, qui fixerent leurs demeures dans les lieux où les fruits étoient les plus abondants; ils s'efforcerent d'en écarter les animaux qui pouvoient les conſumer ou les détruire.

Mais la Biche, le Daim par leur legereté ſe déroboient à leurs coups. Le Bufle, le Rhinoceros, l'Elephant étoient trop redoutables pour que l'homme oſât les attaquer avec la pique ou avec la maſſue: les hommes armés chercherent donc le moyen de porter

leurs coups ſur l'animal fugitif & ſur celui qu'ils n'oſoient aborder ; leur bras lança la pique ou des pierres ſur les animaux.

Les premiers coups portés ſans ſuccès, déterminerent les hommes à rechercher un moyen pour diriger ſurement leurs coups ſur l'animal qu'ils vouloient écarter : le mouvement du bras qui lançoit la pique ou des pierres ſur les animaux n'étoit pas dirigé avec aſſez de préciſion : le coup tomboit à faux ou ne perçoit pas l'animal.

On chercha donc un moyen pour diriger ſurement la pique ſur l'animal que l'on attaquoit. On s'apperçut bien-tôt qu'il falloit que l'œil la dirigeât : mais le bras ne pouvoit ni lancer la pique avec préciſion ſelon cette direction, ni la pouſſer à de grandes diſtances. Cette force étoit pourtant néceſſaire au bonheur & à la tranquillité des hommes ; ils la cherchèrent

cherent & ils en trouverent mille modeles dans la nature.

Les hommes, par exemple, avoient ſouvent abaiſſé des branches pour cueillir des fruits, ou les avoient courbées avec force pour les rompre ; ils avoient vu qu'elles ſe relevoient avec violence, lorſqu'elles s'échappoient de leurs mains ; ſouvent ils avoient aſſujetti ces branches avec des écorces pour cueillir plus commodément les fruits qu'elles portoient, ou pour les couper plus facilement avec une pierre tranchante. Ils avoient vu que ces écorces tendues, étoient elles-mêmes des reſſorts puiſſants : on jugea donc qu'une branche aux extrémités de laquelle on attacheroit une écorce, céderoit, & ſe courberoit ; qu'en tirant l'écorce on augmenteroit cette courbure, & qu'en la relâchant la branche courbée feroit effort pour ſe redreſſer, qu'el-

le entraîneroit avec violence tout ce qui seroit appuyé sur cette écorce, & que ce qui n'y seroit pas attaché continueroit à se mouvoir avec la viteſſe que lui auroit communiquée la branche en se redreſſant; que le reſſort même de l'écorce augmenteroit cette viteſſe, que l'œil & la main pourroient diriger la pique appuyée sur cette écorce. La foibleſſe de l'homme & son intelligence, lui firent donc découvrir le moyen de se faire un arc. Il fut facile de le perfectionner en rendant la pique plus légere, en faiſant de cette pique une flèche, en armant cette flèche de la dent d'un animal, d'une pierre aiguë, d'un os pointu, ou d'une arrête perçante, en la mettant en équilibre avec les plumes des oiſeaux: l'homme donna en quelque ſorte des aîles à ſes flèches, à ſes coups & à la mort. Il put du haut d'un arbre, ou caché dans

une embuſcade perçer les animaux, & ſans courir aucun péril, porter ſes coups & la mort à de grandes diſtances; il put ſe réunir avec ſes ſemblables, rendre ſon voiſinage rédoutable à tous les animaux & les attaquer.

La guerre que les hommes firent aux animaux, demandoit du concert; il fallut obſerver les routes qu'ils ſuivoient & les y attendre, connoître les lieux où ils aimoient à pâturer & les y ſurprendre, avoir des ſignes pour faire connoître où l'on devoit attaquer l'animal, & par où il fuyoit.

L'homme eſt tellement organiſé, que la vûe d'un objet terrible & imprevu lui fait pouſſer un cri. Ce cri fut le premier ſignal qui annonça aux hommes foibles & déſarmés, l'approche du Tigre & du Lion : cette eſpece de ſignal étoit d'ailleurs plus commode & plus général que celui qui ſe don-

noit aux yeux : ainſi le cri fut le moyen que les hommes chaſſeurs employerent pour faire connoître le lieu des animaux qu'ils chaſſoient, & les mouvemens qu'il falloit faire : comme ils avoient beſoin, tantôt de fuir, tantôt de s'approcher, il fallut trouver dans la variété du cri, le moyen de faire connoître ces différents mouvemens : ainſi les hommes modifierent leurs cris.

Les modifications du cri ne ſe peuvent faire que par ſon intenſité ou par les différens mouvemens des levres, de la langue ou du goſier : ainſi la foibleſſe de l'homme lui fit varier les inflexions de ſes cris ; il articula des ſons qui exprimoient le mouvement des animaux qu'il falloit combattre, leurs refuites & leurs ruſes.

La faculté d'articuler des ſons fournit aux hommes mille moyens

de ſe communiquer leurs ſentimens, leurs beſoins, leurs paroles; ils purent former des projets, concerter les moyens de les exécuter, ſe réunir, ſe ſéparer comme ils le jugeoient à propos, & à des ſignes inconnus aux animaux, fondre enſemble ſur eux, ſe ſécourir plus facilement dans tous leurs beſoins.

Voilà donc la puiſſance ſouveraine de la terre ôtée aux animaux carnaciers, & remiſe entre les mains de l'Homme: il eſt devenu Lion, Tigre, Hiène, Loup, Eléphant, Rhinoceros. Voyons ſi la Nature veut qu'il uſe de ſa puiſſance, comme les animaux auxquels il ſuccéde, uſent de leur force.

Malgré ſes armes, malgré les reſſources que l'Homme trouve dans ſon induſtrie, il n'eſt point à l'épreuve du péril; il ne devient point invulnérable; il n'eſt pas capable de reſiſter ſeul au Lion, au

Tigre, au Loup : il faut néceſſairement qu'il ſoit uni à ſes ſemblables : ce n'eſt qu'avec eux qu'il peut goûter le repos & cette ſécurité, ſans laquelle il eſt malheureux. Ce n'eſt donc point à un ſeul homme, mais à l'eſpece humaine qu'appartient l'Empire de la terre, & l'homme n'y peut être puiſſant & heureux que par ſon union avec les autres hommes.

Si l'homme avoit eu une force rédoutable aux animaux carnaciers, ou une viteſſe capable de le dérober à leurs pourſuites, il eût peut-être vecu ſolitaire ; ou les hommes ne ſe ſeroient réunis que pour former des troupeaux comme les animaux pâturans.

S'il n'eût point eu de mains, ou ſi ayant des mains, la plante de ſon pied n'eût pas été capable de le ſoutenir, & de lui fournir un appui ferme & ſolide ; ſi avec ſes pieds & ſes mains, il n'eût eu que

l'intelligence d'un ſinge, il n'eût pu ni s'armer, ni ſe ſervir de ſes armes; il ne ſe fut point conſtruit des aſiles contre les animaux carnaciers, il n'eût pas inventé l'arc, découvert les arts, formé des ſciences.

Ainſi les animaux carnaciers dont l'homme eſt environné, ſa foibleſſe, la nature de ſes organes, la qualité de ſon intelligence, concouroient pour le déterminer à s'unir à ſes ſemblables, & à former avec eux une ſociété durable, fondée ſur un intérêt égal, ſur un attachement réciproque, qui rend à chaque homme la vie d'un autre homme agréable & précieuſe.

Ce n'eſt donc point à une puiſſance féroce & ſanguinaire que la nature a donné l'Empire de la terre; elle a fait l'homme le plus foible des animaux par la conſtitution de ſes organes, & c'eſt par

la raiſon qu'il acquiert une force ſupérieure à celle de tous les animaux : elle a donc voulu que la puiſſance qui devoit dominer ſur la terre fût dirigée par la raiſon. Ce n'eſt point pour livrer l'homme aux animaux carnaciers qu'elle l'a créé foible, c'eſt pour le forcer de s'unir à ſes ſemblables. Les animaux carnaciers répandus ſur la ſurface de la terre, n'en ſont point les maîtres ou les ſouverains ; ce ſont des ſentinelles que la nature charge d'empêcher les hommes de ſe ſéparer & de vivre deſunis ; ce n'eſt point pour faire naître la guerre entre les hommes qu'elle leur donne la faculté de s'armer ; c'eſt pour qu'ils vivent en paix.

La force n'eſt donc la loi de la nature que pour les Lions & pour les Tigres ; mais l'amour de la paix & l'attachement réciproque ſont les liens qui doivent unir les

hommes, à moins que la nature contraire à elle-même, n'ait mis en eux des beſoins qu'ils ne puiſſent ſatisfaire que par la guerre, & en verſant le ſang de leurs ſemblables. Voyons donc ces beſoins agir ſur l'homme, voyons quels ſont les effets de leur action.

Que la nature ait un deſſein, ou qu'elle ne ſoit qu'une force aveugle, l'effet de ſes loix ſera de conduire l'homme à l'état de ſociété; ſi tous ſes beſoins tendent à l'unir à ſes ſemblables, & le ſyſtême de Hobbes eſt abſurde, dans toutes les ſuppoſitions.

CHAPITRE II.

Du Beſoin & des moyens que l'homme a de ſe nourrir.

La Nature en formant l'Homme, n'a point armé ſon bras de la griffe redoutable du Tigre, ni ſa bouche de la dent meurtriere du Lion, du Léopard, de l'Hiène, &c. Il n'a point comme ces animaux un eſtomac dévorant, dont la faim ne s'appaiſe que par le ſang & par la chair : preſque tous les végétaux lui fourniſſent une nourriture agréable & ſalutaire : il n'a pas beſoin comme l'Eléphant & le Rhinoceros, de dévaſter les forêts & les campagnes pour ſe nourrir : peu de légumes ou de grains ſuffiſent à ſon eſtomac ; tout ce qui ſe digere ſatisfait ſon appétit, & nourrit ſon corps.

Le gland, la châtaigne, ont long-temps ſervi d'aliment aux hommes : une grande partie vît encore de châtaignes, de pommes de terre, de racines, &c. En Pologne une partie du peuple ſe nourrit de la ſemence d'une plante qu'on nomme l'herbe de manne; le manioque eſt la nourriture des Américains : les Indiens & les Chinois ſe nourriſſent de millet & de ris : les Sauvages du Canada ſe nourriſſent avec de la folle avoine qui croît dans les lacs : pluſieurs avec du bled de Turquie.

Dans les contrées qui ne produiſent que des pâturages, le lait & la chair des animaux pâturans fourniſſent une ſubſiſtance agréable & abondante. Telle étoit la nourriture des Scythes; telle eſt encore celle des Tartares & des Arabes nomades.

Sous ces climats rigoureux où

la nature ne produit ni fruits ; ni grains, ni pâturages, les hommes vivent de poiſſon ; tels ſont les Samogedes, les Kamchakdales, les peuples de la mer glaciale, un nombre prodigieux de familles répandues ſur les bords de l'Irtiſch, de l'Amur, de la Lena. Tels ſont les Sauvages dont parle Dampiere qui n'avoient point de filets pour pêcher, & qui vivoient de moules, de pétoncles, de limaçons qu'ils ramaſſoient ſur les rochers, & des poiſſons que la mer en ſe retirant laiſſoit dans les foſſes qu'ils avoient creuſées. (1).

Dans les lieux où la nature ne produit ni fruits, ni légumes, ni grains, ni poiſſon, les inſectes, les vers, les eſcargots, les ſauterelles,

(1) Hiſt. des Tâtards, Voyage de le Brun. Mœurs des Oſtiacs, Voyage de Dampierre. Gazette Littéraire an 1764.

ont ſervi d'aliment aux hommes ; les Auteurs anciens font mention d'un peuple qui dans une contrée déſerte vivoit de ſauterelles. (1)

Les habitans de Sainte-Marthe mangeoient des limaçons, des cigales, des grillets : les noirs de l'Afrique & les Indiens de l'Amérique mangent des vers. (2)

On a vu des nations qui ſe nourriſſoient des rameaux naiſſans des arbres, ſur leſquels ils s'étoient réfugiés ; tandis que d'autres s'étoient enfoncés dans des marais pour ſe dérober aux animaux carnaciers : ils y trouvoient des plantes aquatiques & des racines de roſeaux dont ils ſe nourriſſoient ; & cette nourriture ne leur manquoit jamais : ils broyoient ces racines entre deux pierres ;

(1) Diod. *liv.* 1.

(2) Voyage de Madere par Sloane Bibl. Angloiſe, *t.* 3.

ils en faiſoient une pâte qu'ils mettoient cuire au ſoleil & qu'ils mangeoient. (1)

Ainſi l'homme a pour ſe nourrir une facilité que la nature n'accorde point aux autres animaux; elle lui a donné un eſtomac propre à digérer ce que produiſent les différens climats & les différens élémens, racines, tiges, feuilles, graines, animaux; elle a garni ſon eſtomac d'un diſſolvant qui opere ſur toutes ces productions, qui tire de toutes, le chile & le ſuc nourricier.

Le beſoin de ſe nourrir, qui attache les animaux à certains lieux, qui les fixe dans certains climats, peut devenir entr'eux un principe de guerre: l'homme au contraire peut le ſatisfaire ſous tous les climats & dans tous les lieux; ainſi le beſoin de ſe nourrir n'eſt point

(1) Diod. *ibid.*

un principe de guerre & de haine chez les hommes, leur multiplication, le beſoin & la facilité qu'ils ont de ſe nourrir, peut & doit les diſperſer ſur toute la terre, ſans altérer la paix entr'eux ; & la néceſſité de manger tend au contraire à les unir.

L'homme ne mange point dans les bois ou ſur le bord des eaux, les fruits & les légumes qu'il y a cueillis ; il les porte dans ſa cabane où il ne craint ni les inſultes des animaux, ni les injures de l'air : il aime à partager ſa chaſſe, ſes fruits, ſes légumes avec les autres hommes dont ſa foibleſſe lui a rendu la vie & le bonheur précieux, & auxquels il doit la ſécurité dont il jouit dans ſa cabane.

Les Sauvages qui n'avoient pour ſe nourrir que le poiſſon qu'ils pêchoient pendant le reflux, rapportoient leur pêche dans leurs demeures, où les vieillards & les

enfans l'attendoient; ainſi le Sauvage chaſſeur partage ſa chaſſe avec les autres Sauvages.

Dans les animaux pâturans, le beſoin de ſe nourrir eſt difficile à ſatisfaire, les ſucs qui les nourriſſent ſont ſi légers qu'ils ſont ſans ceſſe occupés à manger. Dans les animaux carnaciers, ce beſoin eſt une faim devorante, & ils mangent avec tant de voracité, que leur eſtomac eſt accablé du poids de leur nourriture. Ils ſont ſans ceſſe preſſés par le beſoin, ou enſevelis dans le ſommeil; il n'en eſt pas ainſi de l'homme: il lui eſt facile de ſe nourrir, il peut conſerver des fruits, des légumes, ſa chaſſe, ſon poiſſon, ſes grains: il n'eſt point obligé de ſe ſéparer ſans ceſſe des autres hommes pour ſe nourrir; il n'a point habituellement une faim extrême: l'aliment qu'il prend, rétablit ſon organiſation, & au lieu de l'accabler lui

inſpire de la gaieté; il eſt heureux lorſque ſon appétit eſt ſatisfait; il attribue le bonheur qu'il éprouve aux aliments qu'il prend, aux hommes avec leſquels il les partage, à tout ce qui l'environne, il en devient l'ami.

Le beſoin de ſe nourrir réunit donc les hommes, c'eſt une eſpece de lien; il ſemble, comme le dit un Ancien, que dans un repas les convives ne forment qu'un corps & n'ont qu'une ſeule vie.

Les ſenſations que cauſent les aliments, ſont le moindre des plaiſirs que procure le beſoin de ſe nourrir: voilà pourquoi toutes les nations, tous les peuples, tous les hommes ſauvages ou policés, ont regardé la ſociété que forme le repas, comme la plus agréable des ſociétés. Jamais les hommes ne ſe donnent avec plus de plaiſir, avec plus de ſincérité des témoignages & des aſſurances de

zèle & d'amitié. Le repas forme une eſpece de fête, & compoſe pour ainſi dire une famille de tous ceux qu'il raſſemble : il fait diſparoître toutes les diſtinctions d'inſtitution & de préjugé que l'orgueil & la vanité changent en autant de forces repulſives qui tiennent les hommes ſéparés, il développe ce penchant que les hommes ont à ſe regarder comme freres. C'eſt-là principalement qu'ils ſont dans leur état naturel, qu'ils ſentent leur égalité naturelle, le beſoin qu'ils ont de s'unir, & le bonheur de vivre en ſociété : c'eſt-là qu'ils oublient leurs maux, que les haines s'éteignent, que les inimitiés ceſſent. (1)

C'eſt pour cela qu'Ariſtote ré-

(1) *Ut Sacra nobis antiquitas tradidit; infeſtos animos placavere menſæ, & homines qui inter ſe armis atque exercitibus conflixerunt, tuti tamen ſacuere cœnæ fide. Quintil. declam. antiquit. Homer.* Liv. 3, ch. 7.

garde comme contraire à la ſociabilité, la coutume des Egyptiens qui mangeoient ſéparément, & qui n'avoient point de repas communs : il loue au contraire Minos & Lycurgue, qui avoient établi dans leurs ſociétes des repas communs.

La ſomptuoſité de la table, la délicateſſe des mets, la richeſſe des vaſes, le prix des meubles, n'augmentent point le bonheur que la nature attache au beſoin de manger : les Spartiates trouvoient dans leurs repas, un plaiſir que ne procuroient pas aux Rois de Perſe, le luxe & les richeſſes de l'Aſie : les Romains dans les premiers ſiécles étoient auſſi heureux avec de la bouillie & quelques fruits, que Lucullus & Apicius par la délicateſſe & par la ſomptuoſité de leurs tables.

Ainſi la nature n'attache au beſoin de manger aucun plaiſir qui

doive faire de ce beſoin un principe de guerre; il eſt au contraire un principe d'union parmi les hommes.

Que cette facilité de ſe nourrir que la nature accorde à l'homme, ne vous endurciſſe pas ſur le ſort du pauvre, de l'indigent, du ſerf, vous touts, à qui ils ſont ſoumis, ou qui êtes riches & puiſſans : ce n'eſt point leur nourriture ſimple, groſſiere & même peu abondante qui les rend malheureux, c'eſt qu'ils ne ſavent pas ſi demain ils ne manqueront pas de ce néceſſaire.

Nous l'avons déja dit, la crainte eſt un état ſi penible, que pour s'en garantir, l'homme s'enfonce & ſe fixe dans des précipices affreux : or le payſan, le ſerf eſt ſans ceſſe dans cet état de crainte.

Il ne redoute point le Lion, le Tigre, le Léopard, mais il craint le Deſpote, le Bacha, le Reis Ef-

fendi, le Teſterdar Bacha, le Beglierbey, le favori du Deſpote qui peut le chaſſer de ſa maiſon, lui enlever ſon champ, ravager ſa moiſſon; il craint le Seigneur féodal & ſes ſatellites plus impitoyables que les Lions & les Tigres; il craint dans les nations corrompues & livrées à un luxe effréné, les loix toujours terribles contre le foible, toujours impuiſſantes contre le grand, contre l'homme riche; il craint le Magiſtrat ſupérieur contre lequel le Magiſtrat inférieur n'oſe & ne peut le protéger; il craint l'Intendant & les Subdélégués, le Voyer & ſes prépoſés, le Receveur des tailles & ſes Huiſſiers, le Fermier du Fiſc & ſes Commis; il craint dans les états corrompus tout ce qui a de la puiſſance & du crédit; il eſt dans tous ces états comme les hommes déſarmés, dans les lieux où regnent les bêtes féroces.

Le Sauvage Africain caché dans les marais, trouve au moins une subsistance assurée dans les racines des roseaux, & ne craint point l'animal carnacier, auquel il est inconnu, & que les précipices empêchent d'arriver à lui ; mais dans les états où regnent le luxe & l'amour des richesses, le cultivateur, l'artisan, le manœuvre n'a d'asile que la prison : il est dans l'état des anciens Garamantes qui n'ayant ni asile ni armes, contre ceux qui les attaquoient, trembloient au plus petit bruit, que tout faisoit fuir, & qui paroissoient dépourvus de raison. (1)

Voilà la cause de la stupidité de ces hommes & de l'indolence dont on a communément l'injustice de leur faire un crime.

Ces hommes seroient heureux s'ils étoient surs de ne pas man-

(1) Herodot. *Liv. 4. chap. 147.*

quer du néceſſaire le plus rigoureux, de ce pain noir, de ces légumes dont la vue ſeule met vos organes en convulſion: accordez leur la jouiſſance aſſurée & tranquille de cette nourriture, & loin de vous envier votre faſte & vos mets exquis : ils ſe dévoueront avec reconnoiſſance à tout ce qui peut ſatisfaire vos beſoins & accroître vos plaiſirs.

Puiſque de tous les animaux l'homme ſeul peut ſubſiſter dans tous les climats, la terre eſt en effet le patrimoine, l'héritage des hommes, & ils ſont freres. Puiſque tous peuvent ſe nourrir dans tous les climats, tous doivent y vivre en paix : puiſque tous peuvent avec la facilité qu'ils ont de s'armer, jouir tranquillement des productions deſtinées à les nourrir, tous peuvent être également heureux.

Leur tempérament ſe forme

ſur le climat qu'ils habitent ; s'ils en ſortent, leur ſanté s'altere, ils éprouvent de la douleur, du malaiſe qui les repouſſe dans leur patrie, il eſt pour eux le lieu le plus ſalutaire & même le plus commode & le plus agréable. On a vu des Groelandois tranſportés en Danemarck ſoupirer après leur pays ; & Oléarius a vu en Moſcovie un Samojede qui convenoit que la Moſcovie avoit des beautés, mais qui prétendoit que ſon pays (qui pourtant confine à la mer glaciale) avoit infiniment plus de commodités, plus de douceurs, & plus d'avantages : il ne doutoit pas que, ſi le Czar le connoiſſoit, il ne quittât Moſcou pour la Samogitie. (1)

C'eſt ainſi que la nature rend tous les pays agréables à l'homme, previent l'inconſtance qui en

(1) Oléarius. *Liv.* 2.

le

le dégoûtant du pays qu'il habite pourroit devenir un principe de guerre. C'eſt ainſi que par des chaînes inviſibles elle attache les hommes à tous les climats, afin que tous vivent en paix, heureux & ſans rien envier aux autres hommes.

La foibleſſe de l'homme, la facilité qu'il a de s'armer & de ſe défendre contre les animaux, de leur rendre ſon voiſinage redoutable, la facilité de ſe nourrir dans tous les climats, de toutes les productions de la terre, prouve, comme nous l'avons dit, qu'elle eſt en effet ſon patrimoine, mais qu'il y doit vivre en paix, & que la Nature lui a voulu ôter juſqu'au prétexte de faire la guerre pour ſe nourrir.

CHAPITRE III.

Du besoin de se reproduire.

DANS presque toutes les espèces d'animaux, la femelle n'éprouve que peu de temps le besoin de se reproduire, & ce temps passé, elle se refuse impitoyablement aux empressements & aux desirs du mâle ; la douleur que lui causeroit sa complaisance, la rend inexorable. Le besoin de se reproduire, plus durable dans le mâle, le détache de sa femelle, l'oblige à la quitter, & ne peut produire entre les deux sexes des animaux qu'un attachement fugitif, une société passagere, semblable à l'association de deux animaux qui se concertent pour chasser.

Il n'en est point ainsi de l'homme & de la femme : la nature en

leur inſpirant le deſir de ſe reproduire, ne leur a point preſcrit des ſaiſons comme aux animaux. La facilité qu'ils ont de ſe nourrir dans tous les climats, de ſe pratiquer des aſiles où ils repoſent ſans inquiétude, où ils ſe préparent & ſe conſervent des aliments pour toutes les ſaiſons, les rend dans tous les temps capables d'amour.

C'eſt la rencontre du beſoin du mâle & du beſoin de la femelle qui forme leur union ; c'eſt preſque toujours dans l'un & dans l'autre une fureur dont rien ne ſubſiſte, après que l'organiſation qu'elle troubloit eſt rétablie. L'amour eſt toujours chez eux une maladie ; & jamais le plaiſir qu'il procure n'eſt un bienfait ; jamais ils ne le doivent à la complaiſance ou à la tendreſſe. Il peut donc être ſouvent, un principe de guerre entre les mâles, & n'eſt point un principe d'union entre le mâle & la femelle.

Le besoin de se reproduire a des effets tout-contraires dans l'homme : comme la Nature produit à peu près un nombre égal d'hommes & de femmes, & qu'elle ne leur prescrit point de saisons pour aimer ; le besoin de se reproduire ne doit point, selon l'ordre de la nature, devenir une fureur & un principe de guerre entre les hommes : comme il fait naître la tendresse & la reconnoissance, il ne conduit ni au dégoût, ni à l'inconstance, ni à l'infidélité.

Le besoin de se reproduire, qui d'abord ne s'est offert que comme une suite de l'organisation, & qui paroissoit n'avoir pour objet que la multiplication & la perpétuité des animaux, produit donc entre l'homme & la femme, l'attachement, la tendresse, le zèle, la reconnoissance ; comme la foiblesse & le besoin de manger produisent ces sentimens entre les hommes.

Ce n'eſt donc point par les ſenſations attachées à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, que l'homme doit être heureux, comme on auroit pu le croire d'abord ; & il ne paroît pas qu'on puiſſe ſe diſpenſer de reconnoître dans l'homme un Etre d'une eſpece eſſentiellement différente des animaux, un Etre dont tous les beſoins ont pour effet ſon union avec ſes ſemblables : ainſi la nature a remis la puiſſance ſuprême de la terre entre les mains de l'animal qui a le moins de beſoin de faire du mal pour être heureux.

Cette union dans laquelle l'homme n'a cherché d'abord qu'à ſatisfaire un beſoin donne naiſſance à l'enfant : à la vue de cet effet de leur amour, quels doivent être les ſentimens des époux ?

Ils ne ſe portent point comme les brutes par un inſtinct machinal à nourrir & à ſoigner l'enfant : ils

ſont capables de réfléchir : ils voient dans l'enfant l'ouvrage de leur amour ; ils voient qu'en s'aimant ils ont produit un Etre ſemblable à eux ; ils voient à la fois dans l'enfant, le garant & le monument de leur conſtance & de leur union ; ils éprouvent un renouvellement de tendreſſe, l'enfant à ce ſeul titre devient cher & précieux ; ils voient qu'ils ſe ſont donné une nouvelle exiſtence ; ils penſent confuſément qu'une portion de leur ame a paſſé dans l'enfant, & qu'elle l'anime : ils reſſentent tout ce qu'il ſouffre, leurs cœurs s'uniſſent & ſe confondent pour ainſi dire dans l'enfant ; il ſemble que leurs ames réunies l'animent.

C'eſt ainſi que la nature intéreſſe le pere & la mere à la conſervation de l'enfant, & qu'elle leur inſpire une tendreſſe capable de remplir tous les ſoins qu'exi-

gent ſa foibleſſe, ſes infirmités & ſes beſoins; il faut en quelque ſorte que le pere & la mere s'oublient eux-mêmes pour veiller à la conſervation de l'enfant; & pour les y engager, la nature attache le plaiſir & le bonheur à tout ce qu'ils font pour l'enfant.

Aucun animal ne croît avec autant de lenteur que l'homme; aucun n'a beſoin plus long-temps des ſoins du pere & de la mere: ainſi long-temps avant que l'enfant puiſſe réfléchir, il connoît les ſoins du pere & de la mere, il s'attache à eux par ſentiment; & par cet inſtinct qui unit un Etre ſenſible à tout ce qui lui fait du bien; il prend l'habitude de vivre avec eux, de les aimer & de leur obéir, même avant que la raiſon lui en ait fait connoître la néceſſité.

A meſure qu'il croît, & que ſes forces augmentées lui rendant moins néceſſaires, les ſecours &

attributs : comme la divinité, ils étoient tout puissans sur lui, comme elle sans avoir aucun besoin de lui, ils se sont dévoués à son bonheur : l'amour des enfans pour leurs peres est donc un sentiment religieux, une espece de culte, c'est un acte de piété. Dans l'antiquité la plus reculée, la maison paternelle étoit régardée comme un temple, dont le pere & la mere étoient les divinités ; les enfans en étoient les prêtres consacrés par la nature même, pour leur rendre un culte. Dans les loix les plus anciennes, on les nommoit des Dieux, & tout ce qui étoit uni à eux par les liens du sang participoit à cette vénération, les enfans appelloient leurs oncles des divins. (1)

L'amour paternel, la piété filiale ont leur source dans les relations que la nature même a mises

(1) Hierocl. Fragm. Simplic. *Diffen.* 4.

entre le pere & l'enfant ; ce ne ſont point des ſentimens factices & donnés par l'éducation ; c'eſt l'éducation qui les étouffe dans tous ceux en qui on ne les trouve pas.

La confiance, la ſoumiſſion, la vénération, l'amour d'un fils pour ſon pere, naiſſent & ſe fortifient dans le cœur de l'enfant, pour ainſi dire à ſon inçu, ſans le ſecours de l'inſtruction & de la lecture. C'eſt une multitude de reflexions inſenſibles, de ſentimens imperceptibles qui reviennent ſans ceſſe & donnent ce pli à ſon ame : c'eſt pour cela qu'on regarde la piété filiale comme un principe & comme un ſentiment inné, comme une habitude inſpirée par la nature même, ſi je peux parler ainſi. On ne voit point en effet quand ce ſentiment a commencé ; ayant précédé la reflexion, il eſt impoſſible que la raiſon

marque l'instant de sa naissance; il est même impossible de déterminer le temps où l'homme commence à prendre une connoissance refléchie de ce qu'il doit à ses parens. La piété filiale a donc dû être regardée comme un sentiment inné; & si l'on prétend qu'il ne l'est pas, il faut au moins reconnoitre qu'il est naturel à l'homme.

Il semble que la nature ait voulu que la piété filiale fût la premiere & la plus forte des habitudes de l'homme; & qu'elle fît constamment pour le bonheur des peres, tout ce que la tendresse paternelle fait pour le bonheur des enfans: que par elle l'obéissance & le zele fussent toujours sans réserve dans l'enfant, comme la tendresse est sans bornes dans les peres: que comme la tendresse paternelle étudie tous les besoins de l'enfant pour les satisfaire,

& fait descendre le pere dans l'état de l'enfance, pour cacher en quelque sorte à l'enfant sa foiblesse, & l'horreur de son état: de même la piété filiale doit s'occuper sans cesse du bonheur des peres & s'appliquer sans relâche à leur masquer leur affoiblissement & leur décadence, par une obéissance plus prompte, par des témoignages plus fréquens de respect & de confiance, en adoptant tous leurs goûts, en devenant esclaves de leurs fantaisies; c'est ainsi que la nature récompense la tendresse paternelle des soins qu'elle prend pour la conservation de l'enfant.

Je n'attribue point des effets chimériques à la piété filiale: les Chinois renoncent aux plaisirs, aux affaires, à leurs charges pour soigner la vieillesse de leurs peres, on les voit adopter tous leurs goûts, & lorsque les années & l'affoiblissement des organes les ont

ramenés à l'état de l'enfance, les fils ſe font en quelque ſorte enfans & trouvent leur gloire & leur bonheur dans tout ce qui amuſe leurs parens décrepits: ils conſervent dans tous les âges la même ſoumiſſion & le même amour pour leurs peres.

La piété filiale affronte les périls; elle ſe dévoue pour la conſervation & pour le bonheur des peres. On a vu Scipion, ſortant de l'enfance dégager ſon pere du milieu des ennemis, à la bataille du Teſin: on a vu des fils ſe jetter au milieu des flammes pour ſauver leurs peres: on a vu ce ſentiment percer au travers de mille obſtacles qui ſembloient devoir l'étouffer; elle agit & produit des actions heroïques dans des hommes à qui nous ne ferions pas un crime de ne le pas ſentir. Tels ſont en Eſpagne ces deux hommes qui apprennent que les

enfans de Pericles offroient douze mille ſeſterces à celui qui tueroit le Tyran Epaſte, meurtrier de leur pere, l'ennemi de la patrie & le fleau des peuples ; demandent la récompenſe, la donnent à leur pere & à leur mere, vont tuer Epaſte, & meurent ſans regret.

Tel eſt l'exemple de la piété filiale que nous offre l'hiſtoire du Japon.

L'Empereur venoit par un Edit de propoſer une ſomme conſidérable à ceux qui arrêteroient un coupeur de bourſe. Deux hommes arrivent incontinent amenant un troiſiéme qui reconnoît qu'en effet il eſt coupable du crime dont on l'accuſe : on délivre la récompenſe aux dénonciateurs, qui les larmes aux yeux diſent à celui qu'ils viennent de livrer, le plus tendre adieu. L'Empereur étonné de cette étrange ſenſibilité, fait ſuivre ces hommes juſques dans

leur maiſon & découvre qu'ils ſont les freres de celui qu'ils ont livré : qu'il n'eſt point en effet coupeur de bourſe, & qu'il a feint de l'être, de concert avec ſes freres pour procurer à leur mere la recompenſe promiſe par l'Empereur, & que ces trois freres après avoir épuiſé pour leur mere toutes leurs reſſources n'avoient point d'autre moyen pour la faire ſubſiſter.

Voilà le triomphe de la piété filiale dans toute ſa pureté ; aucun autre ſentiment ne partage avec elle l'honneur de ces actions ; elle les inſpire à des hommes ſans lettres, ſans connoiſſances, condamnés en naiſſant à l'humiliation & à la miſere, qui pouvoient enviſager la vie comme un préſent funeſte qu'ils avoient reçu de leurs parens. Nulle eſpérance de gloire ou de pardon n'altere la généroſité de leur ſacrifice : ils ſont ſurs de périr comme des criminels, &

leur état eſt ſi abject que l'hiſtoire qui nous a tranſmis leurs actions ne nous fait pas connoître leurs noms. (1)

Les hiſtoires ancienne & moderne contiennent un grand nombre d'autres exemples; & il n'eſt point d'homme dont le cœur ne ſoit ému & attendri lorſqu'il les lit ou qu'il les entend : la peinture qui les repréſente excite dans tous les ſpectateurs une admiration tendre; l'imagination anime tous les perſonnages du tableau : on croit voir l'action, chacun voudroit l'avoir faite, parce que tous ſont deſtinés par la nature à la faire.

Jamais le fils dont l'ame n'eſt pas pervertie par le vice, ne ſe diſpenſera des obligations & des devoirs de la piété filiale, en regardant l'ouvrage de ſa naiſſance

(1) Val. Max. *liv. 5. chap. 4.* Solier. hiſt. du Japon, *liv. 15. chap. 2.*

comme la ſuite d'un plaiſir dont il n'étoit pas l'objet.

Si cette affreuſe idée s'offroit jamais à ſon eſprit, elle en ſeroit bientôt bannie par le ſouvenir des ſoins pénibles donnés à ſon enfance. Le tableau de tout ce que la tendreſſe paternelle a fait pour lui, ne lui permettroit pas de confondre le principe qui a uni ſon pere & ſa mere, avec l'inſtinct qui aſſemble & perpétue les brutes. En réfléchiſſant ſur les effets de la tendreſſe paternelle & maternelle, il ne douteroit point qu'il n'eût été l'objet de leur union, qu'il n'eût été prévu par ſon pere & par ſa mere; il jugeroit qu'ils l'ont aimé avant qu'il exiſtât: il penſeroit que, ſi dans leur union ils n'euſſent eu pour mobile que l'inſtinct qui perpétue les brutes, ils l'auroient abandonné auſſi-tôt qu'il eſt né, ou du moins long-temps avant qu'il pût ſatisfaire ſes

premiers beſoins, & ſe défendre contre les bêtes féroces, contre les élémens : Que, ſi par la conſtitution phyſique de la mere l'enfant lui étoit néceſſaire comme aux brutes, la tendreſſe maternelle & paternelle ne s'étendroit point au-delà de ce terme : en un mot il penſeroit tout ce qui pourroit lui rendre ſon pere & ſa mere plus chers ; il adopteroit comme des vérités précieuſes, toutes les idées qui étendroient ſes obligations, & rejetteroit comme des erreurs funeſtes, tout ce qui tendroit à les diminuer.

Que dis-je ? jamais rien de ce qui peut affoiblir la piété filiale, ne s'offre à l'homme qui ne ſuit que l'inſpiration de la nature : ce n'eſt qu'à la ſuite d'une longue corruption, que l'eſprit humain arrive à ces ſyſtêmes affreux qui juſtifient l'ingratitude & l'inſenſibilité des enfans pour les peres &

meres. Ce n'eſt que chez les peuples où les peres & les meres violent les premiers, les loix que la nature preſcrit envers les enfans, où l'enfant à ſa naiſſance eſt arraché du ſein de la mere & enlevé des bras du pere pour être confié à des mercenaires. Dans cette eſpece d'exil, la piété filiale ne ſe développe point; lorſqu'il eſt rappellé à la maiſon paternelle, il n'eſt point l'objet des ſoins & de la tendreſſe du pere & de la mere; il ne peut éprouver les mouvemens, les tranſports de la piété filiale, il ne doit ſouvent à ſes parens que la ſoumiſſion d'un eſclave. La mere qui ne nourrit pas ſon fils, renonce en quelque ſorte aux droits que la nature lui avoit donné ſur ſon cœur, puiſqu'elle viole les loix qu'elle lui preſcrivoit envers ſon fils. (1)

(1) Voyez Hecquet. Diſſert. ſur l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans.

Tous les enfans d'un même pere ſont élevés dans la même maiſon; le premier objet que l'enfant aime & connoiſſe, c'eſt ſon pere & ſa mere; le ſecond c'eſt ſon frere : les freres ont par leur éducation les mêmes inclinations, les mêmes mœurs; ils ſont également chers à la tendreſſe du pere & de la mere, tous s'empreſſent également de procurer leur bonheur; ils ont un intérêt égal à leur conſervation, ils ſont donc unis entr'eux par tous les motifs qui peuvent unir des Etres ſenſibles & capables d'aimer.

L'amitié fraternelle s'étend à tout ce qui peut intéreſſer les freres & leurs enfans; elle devient un lien univerſel qui embraſſera toute la poſtérité du chef de famille.

Les effets de l'amitié fraternelle ne ſont pas moins célébres dans l'hiſtoire, que les effets de la piété

filiale : on l'a vûe dans Scipion refuſer les honneurs pour les procurer à ſon frere : on l'a vûe céder ou partager l'autorité ſouveraine : on a vu des freres ſe dévouer à la mort pour conſerver la vie de leurs freres. Tels furent ces deux jeunes Grecs, l'un dans la fleur de la jeuneſſe, l'autre prêt d'y entrer, qui ayant été pris par les Thraces furent amenés à Diégylis leur Roi dans le temps de ſes noces ; le Tyran les fait auſſi-tôt mettre en robes de victimes : on étend le plus jeune ſur l'Autel ; Diegylis leve le bras pour l'immoler ; l'aîné ſe précipite, & ſe couche ſur ſon frere pour le couvrir de ſon corps & pour lui ſauver la vie ; Diegylis frappe & d'un ſeul coup les coupe tous deux par la moitié. (1)

(1) Val. Max. l. 5 c. 5. Diod. Fragment. Diodore dit qu'après cette horrible action, Diégylis chercha des yeux des applaudiſſemens de ſon adreſſe, & qu'il en trouva parmi les Courtiſans.

La nature ne fait pas naître dans chaque famille un nombre égal d'hommes & de femmes. Le desir de se reproduire, oblige donc les différentes familles à s'unir par des alliances, & à former de plusieurs familles une seule famille, dont tous les membres sont unis par les liens qui unissent les freres.

Pour forcer les hommes à former ces alliances, la nature a mis entre le frere & la sœur, une répugnance naturelle pour l'union conjugale; elle a opposé au desir de se reproduire, la pudeur; & par ce moyen elle a obligé les hommes & les femmes de chaque famille à s'unir aux hommes & aux femmes des autres familles.

» Ces causes qui empêchent le » mariage des parens, sont si fortes & si naturelles, dit l'Auteur de » *l'esprit des loix*, qu'elles ont agi » presque par toute la terre, indé-

» pendamment d'aucune commu-
» nication. Ce ne ſont point les
» Romains qui ont appris aux habi-
» tans de Formoſe, que leur ma-
» riage avec leurs parens au qua-
» trême degré étoit inceſtueux :
» ce ne ſont point les Romains
» qui l'ont dit aux Arabes; ils ne
» l'ont point enſeigné aux Mal-
» dives.

» Que ſi quelques peuples n'ont
» point rejetté les mariages entre
» les peres & les enfans, les ſœurs
» & les freres, c'eſt que les Etres
» intelligens ne ſuivent pas tou-
» jours leurs loix. (1)

La nature fait naître à peu près un nombre égal d'hommes & de femmes; & le deſir de ſe reproduire doit naturellement réunir les hommes en différentes familles à peu près égales.

Le deſir de ſe reproduire, & les

(1) Eſprit des Loix. Liv. 26. chap. 14.

moyens

moyens que la nature emploie pour perpétuer l'espece humaine, tendent donc à unir étroitement les hommes : l'amour conjugal, la piété filiale, l'amitié fraternelle unissent tous les membres de chaque famille; ils n'ont qu'un seul intérêt, ils semblent n'avoir qu'une seule ame & un même cœur; tous éprouvent la douleur de celui qui souffre, tous ressentent le bonheur de celui qui est heureux.

Les alliances que ce même désir produit entre les familles voisines, tendent à faire naître entre ces familles les mêmes sentimens qui unissent les membres de chaque famille particuliere, & de proche en proche à unir tous les hommes répandus sur la surface de la terre, & à n'en composer qu'une grande famille unie par la tendresse, par le zèle & par la bienfaisance.

Le desir de se reproduire, qui

nous avoit d'abord paru, dans l'homme comme dans la brute, n'avoir d'autre fin que la multiplication & la perpétuité de l'espece humaine, est donc destiné à faire naître dans son cœur, l'amour conjugal, la tendresse paternelle & la satisfaction que procure la naissance des enfans.

Le bonheur constant & durable, est la fin à laquelle la Nature fait tendre l'homme, & celui que procure l'amour conjugal, la tendresse paternelle & le spectacle de la piété filiale, est constant, dure autant que la vie, & procure à l'homme une satisfaction plus délicieuse que la volupté. Ce plaisir est donc le but de la nature, & doit être la fin de l'homme, animé du desir de se reproduire.

C'est en séparant tous ces effets du desir de se reproduire, qu'il devient parmi les hommes un principe de discorde, de guerre,

& de crimes : dans l'homme qui n'éprouve point ces ſentimens ; dans le voluptueux, le deſir de ſe reproduire n'eſt, comme dans la brute, qu'un beſoin phyſique : dans le voluptueux comme dans la brute il ne contribue au bonheur que par l'action qui le ſatisfait ; il peut donc devenir dans le voluptueux un principe de guerre, comme dans l'animal en rut ; mais il n'eſt tel que dans l'homme abruti & dénaturé. Dans le pere de famille il contribue moins à ſon bonheur que la tendreſſe conjugale, que l'amour paternel, que le ſpectacle de la piété filiale, de la reconnoiſſance & du bonheur de toute la famille. Comme l'homme ne veut qu'être heureux, ces ſentimens le fixent dans le ſein de ſa famille, il ne deſire point d'autre bonheur que celui qu'il y trouve, aucun crime n'eſt néceſſaire ou utile à ſon bonheur ; ce ne ſont

point des hommes heureux, des peres de familles qui ont imaginé l'art d'aimer, & cet art ne les rendit point heureux : c'eſt de ceux qui cherchent le bonheur dans cet art, & non du pere de famille qu'Ovide a dit :

Quod juvat exiguum eſt, plus eſt quod lædit amantes.

Ce n'eſt point chez des peuples heureux & ſimples, que ſont nés Ovide, Catulle, Tibulle, &c.

CHAPITRE IV.

Du desir, ou du besoin de connoître.

NOUS avons vu la crainte réunir les hommes, les armer, & construire des cabanes; nous avons vu sortir, pour ainsi dire, de leur foiblesse une force redoutable à tous les animaux: avec cette force les hommes se sont dispersés sur la terre, ils ont trouvé dans tous les lieux une nourriture agréable & abondante: le besoin de se reproduire a formé des familles dont la tendresse a réuni les membres plus étroitement que la crainte de la mort, & que le besoin de se reproduire.

Parcourons présentement ces différentes familles, & voyons si nous trouverons dans tous les hommes ce desir de connoître

que nous avons mis au nombre de ſes beſoins primitifs & eſſentiels.

Examinons un enfant : auſſi-tôt que ſes yeux peuvent ſupporter la lumiere, il cherche à connoître les objets qui l'environnent ; s'il n'avoit pas une ame active, ſi cette ame n'avoit pas un beſoin eſſentiel d'acquérir de nouvelles idées, il reſteroit attaché au ſein de la nourrice comme la plante reſte attachée à la terre qui contient les ſucs qui la font végéter : c'eſt l'activité intérieure de ſon eſprit qui lui fait rechercher, meſurer, examiner tout ce qu'il voit ; c'eſt par elle qu'il apprend à connoître l'uſage de ſes organes, & qu'il corrige les erreurs de ſes ſens, ſur la diſtance & ſur la figure des corps qui l'environnent : lorſque par les différents eſſais qu'il fait de ſes organes & de ſes ſens, il fait éviter les corps dont

la rencontre peut lui être nuisible ; lorsqu'il a appris à se procurer les alimens propres à le nourrir, dans le temps qu'il n'est point pressé par le sentiment de la faim ou de la soif, il examine, il compare, il rapproche les objets qu'il a sous les yeux ; il est triste & chagrin, si un nouveau spectacle de perceptions nouvelles n'occupent pas son ame.

Le Sauvage rassasié devient sombre & rêveur, il court au bord d'un ruisseau, offrir pour ainsi dire son ame à la variété des objets que le mouvement de l'eau met sous ses yeux, ou se renfermant au dedans de lui-même il se retrace les choses qu'il a faites, les pays qu'il a parcourus, les objets qui l'ont étonné, les positions qui lui ont paru agréables. (1)

(1) Tous les Voyageurs attestent ces faits ; voyez entre autre *l'hist. des Antilles*, & le Voyage de *le Brun* au Canada.

Ce beſoin exiſte dans le Laboureur, dans l'Artiſan : chacun d'eux trouve dans l'objet de ſon travail un aliment à la curioſité de ſon eſprit ; mais c'eſt ſur-tout dans les intervalles de loiſir que lui laiſſe la ceſſation de ſes travaux, & les néceſſités de la vie, que ce beſoin de connoître ſe manifeſte : on ne le voit point ſe livrer au ſommeil ou retomber dans une eſpece d'inſenſibilité qui devroit naturellement ſuccéder au travail & à la ſatiété dans un Etre purement matériel, ou dont l'eſprit ne ſeroit naturellement ni actif, ni avide de connoître. Il cherche au contraire, dans la promenade, dans la culture d'un arbuſte, dans la converſation de ſes pareils, des idées, des perceptions nouvelles, pour ſatisfaire ce beſoin de connoître : il écoute avec une attention reſpectueuſe, celui de ſes pareils qui lui fait des récits nouveaux & intéreſſans.

C'eſt pour ſatisfaire ce beſoin que l'homme riche & frivole ſe jette dans la diſſipation, qu'il invente des modes, qu'il imagine des commodités, qu'il donne des fêtes, qu'il court au ſpectacle : incapable d'une application ſuivie, il cherche dans ces objets un aliment à la curioſité de ſon eſprit, comme l'enfant le cherche dans ſes babioles, parce qu'en effet la vie de l'homme frivole n'eſt qu'une enfance prolongée.

C'eſt encore pour ſatisfaire ce beſoin, que le Savant, le Phyſicien, le Geomètre, le Philoſophe, l'homme de Lettres, ſe dérobe aux ſociétés tumultueuſes, aux occupations aſſujettiſſantes qui l'arrachent à ſon cabinet : c'eſt un ſupplément à tous les plaiſirs, une conſolation dans tous les malheurs; c'eſt, comme le dit un Ancien, la nourriture de l'homme; celui qui n'éprouve pas ce beſoin,

ceſſe en quelque ſorte d'être homme, il eſt au nombre des morts. (1)

Le beſoin de connoître eſt donc commun à tous les hommes, il ſemble même qu'il ſoit un des plus eſſentiels & des plus étendus. Si les beſoins phyſiques commandent plus impérieuſement, ils ſont de peu de durée, faciles à ſatisfaire, & ceſſent auſſi-tôt qu'en les ſatisfaiſant on a rétabli l'organiſation dont le derangement rendoit l'homme incapable de s'occuper à étendre ſes idées, & de ſatisfaire le deſir de connoître : il ſemble que la nature n'ait donné aux beſoins phyſiques un empire auſſi abſolu & une durée auſſi courte, que pour obliger l'homme à tenir ſes organes en état de ſervir le deſir, ou le beſoin de connoître, enſorte que le beſoin de connoître ſoit l'objet principal de la na-

(1) Humanitatis cibus. *Cic. de Fin.*

ture, & les beſoins phyſiques ſon objet ſecondaire ; les plaiſirs des ſens un moyen, & les connoiſſances de l'homme, avec la ſatisfaction qu'elles procurent, la fin principale dans la formation de l'homme.

Plutarque rend cette vérité ſenſible par une comparaiſon que je ne puis m'empêcher de rapporter : » Tout ainſi, dit-il, comme » les nourrices pendant qu'elles » donnent la bouillie ou la pana- » de à leurs enfans, y prennent & » en ſentent quant à elles bien peu » de plaiſir, mais après qu'elles les » ont fait manger & qu'elles les » ont mis dormir, de ſorte qu'ils » ne crient plus, alors étant toutes » ſeules, elles prennent leur réfec- » tion, & font bonne chere ; auſſi » l'ame participe aux appétits du » corps, ni plus ni moins qu'une » nourrice, le ſervant & l'accom- » modant à ſes néceſſités ; mais

» quand il eſt ſuffiſamment traité;
» & qu'il ſe répoſe, alors étant
» quitte de ſa beſogne & de ſon
» ſervice, delà en avant, elle ſe
» met à prendre ſes propres plai-
» ſirs en ſe repaiſſant de diſcours,
» de lettres & d'hiſtoires, deſireu-
» ſe d'enquérir, ouïr & apprendre
» toujours quelque choſe de ſin-
» gulier; & qui pourroit dire au-
» trement, vû que ceux même qui
» ſont ennemis des lettres & adon-
» nés à des plaiſirs impoſteurs,
» après le ſouper, appliquent leur
» entendement à d'autres jeux qui
» ſont bien éloignés du corps, pro-
» poſant & mettant en avant des
» énigmes à répondre; & des queſ-
» tions embrouillées à deviner, &
» les nombres compris ſous les no-
» tes de certains nombres; outre
» cela les banquets ont donné lieu
» aux farces & moralités, à Me-
» nandre & à ceux qui les jouent.
» Tous leſquels paſſe-tems n'ôtent

» aucune douleur au corps, ni » n'apportent aucun doux & gra- » cieux chatouillement à notre » chair, mais c'eſt parce que la » partie ſpéculative & ſtudieuſe, » qui eſt en chacun de nous, de- » mande quelque plaiſir & récréa- » tion particuliere quand elle eſt » déchargée de l'occupation que » lui donne le corps à le traiter. (1)

Voilà l'idée que tous les peuples ſe ſont faite de la nature de l'homme & de ſa deſtination eſſentielle; tous ont cru que l'eſſence du bonheur conſiſtoit dans le plaiſir de connoître; les champs Elyſiens où ils placent les biens heureux, ſont des lieux éclairés par une lumiére douce, pure & inaltérable; la terre y eſt couverte de fleurs, les boſquets & les vallées y ſont formées par des arbres d'une beauté exquiſe, la va-

(1) Hiſtoire des propos de Table. *Liv. 5.*

riété en eſt infinie, mais ils ſont ſans fruits, la terre y eſt couverte de fleurs, les rivieres y coulent ſans bruit. Pour ne pas interrompre les entretiens des bienheureux qui ſe communiquent tout ce qu'ils ont ſu, & ſe racontent tout ce qu'ils ont fait, tandis que les ames des méchants ſont enſévelies dans les ténébres, dépouillées de toutes leurs connoiſſances & livrées au deſir de connoître ſans pouvoir le ſatisfaire. Voilà le vrai Lethé des enfers, & le vautour qui ronge les ames des méchants, des hommes frivoles, inutiles & voluptueux, après la mort. Ils n'étoient occupés pendant leur vie qu'à ſe procurer des ſenſations agréables, qui s'évanouiſſoient lorſqu'ils ſont dépouillés par la mort de leurs organes groſſiers. Ils avoient en effet tout oublié, il ne leur reſtoit que le deſir de connoître &

une impuiſſance abſolue de le ſatisfaire : la vérité s'offre ſans ceſſe à eux, mais ils ſont incapables d'en ſentir les charmes. (1)

Le deſir de connoître donné par la Nature à tous les hommes, les arrache à l'inertie & à la pareſſe, pour appliquer leur eſprit à la recherche de tout ce qui peut être ſalutaire, utile ou agréable à chacun dans le lieu qu'il habite.

La Nature en donnant à l'homme le beſoin de connoître, l'a doué du don de la mémoire, & de la faculté de comparer entre eux les objets dont il conſerve le ſouvenir, ou qu'il a ſous les yeux, de connoître leurs rapports, leurs liaiſons, leurs différences, de réunir ces différents rapports & d'en former des idées générales, qui tiennent le paſſé préſent à l'eſprit, qui dévoilent l'avenir, qui ſont

(1) Cic. de Fin. *Liv. 5. chap. 10.*

ſortir l'homme de la claſſe des Etres purement ſenſibles & l'élevent au-deſſus de tous les Etres à qui la Nature ſemble accorder une organiſation ſemblable à la ſienne.

La Nature dit un Philoſophe qui avoit étudié profondément l'homme, donne à tous les animaux le deſir & les moyens de conſerver leur vie, tous ont, comme l'homme, le deſir de ſe perpétuer ; ils aiment leurs petits comme les hommes aiment leurs enfans ; mais il y a entre l'homme & les animaux cette différence eſſentielle, c'eſt que les animaux n'ont d'activité que par leurs ſenſations, & d'objet que le préſent, qu'ils ne conſervent qu'un leger ſouvenir du paſſé, & ne paroiſſent avoir qu'une foible connoiſſance de l'avenir ; tandis que l'homme voit les cauſes & les conſéquences des choſes ; il con-

noit ce qui les précéde & ce qui les ſuit, il voit dans ſa raiſon comme dans un tableau tout le cours de ſa vie. (1)

Hobbes reconnoît lui-même, que cette curioſité ne paroît pas pouvoir convenir à un animal qui n'eſt capable que de ſenſations, & qui n'a de ſentimens & de paſſions que celles qui naiſſent de l'organiſation, telles que la faim, la ſoif, l'amour, la colere : il reconnoît encore que rien n'autoriſe à ſuppoſer cette curioſité dans aucun des animaux. (2)

L'homme animé par le deſir de connoître, & doué de la faculté de remonter des effets aux cauſes, & de deſcendre des cauſes aux effets, recherche & decouvre les qualités, les propriétés des productions de la Nature, les diffé-

(1) Cic. de Offic.
(2) Hobbes Leviathan, *chap.* 3.

rens uſages auxquels il peut employer les différens objets qui l'environnent; il a ſeul en partage cette eſpece de curioſité. La Nature n'accorde qu'à lui les organes propres à la ſervir, & à employer les productions de la terre aux différens uſages qu'elles peuvent avoir; par ce moyen elle a élevé l'homme au deſſus de tous les animaux, c'eſt par-là qu'elle le conſtitue le roi de la terre; ſa raiſon eſt le titre le plus légitime, & le fondement le plus inconteſtable de ſon empire ſur toutes les productions de la terre, puiſqu'il en connoît ſeul l'uſage, & que la Nature refuſe cette connoiſſance aux autres animaux.

Puiſque l'homme prévoit les biens & les maux, il a dans le deſir de connoître, non-ſeulement une ſource de plaiſir, mais encore un flambeau qui l'éclaire, un guide qui le conduit, un mâ-

re qui le dirige ; il craint le mal, & il aime le bien ; les lumieres que le desir de s'éclairer lui procurent sur ce qui lui est utile ou nuisible, sont des ordres qu'il reçoit de la Nature & des motifs qui le déterminent ; Or ces lumieres lui font voir qu'il ne peut être heureux que par son union avec les autres hommes, elles tiennent donc l'homme attaché à ses semblables, lors même qu'il n'a pas besoin de leurs secours, lorsque la contrariété des goûts, ou la colere, tendent à l'en éloigner.

Le desir de connoître est joint dans l'Homme au desir de communiquer les connoissances qu'il acquiert, & la Nature a rendu l'homme aussi empressé d'éclairer ses semblables, que de s'instruire lui-même ; le plaisir qu'il goûte en communiquant les idées qu'il acquiert, l'empêche de s'arrêter dans une contemplation in-

fructueuſe de ſes découvertes, & l'oblige à chercher les autres hommes pour les inviter à jouir de la lumiere qui l'éclaire.

Il ſemble que la Nature ait voulu que les vérités dont elle nous accorde la connoiſſance ſoient un bien commun, une eſpece de patrimoine que chaque homme eſt intéreſſé à partager, & que le plaiſir qu'elle attache à la communication que l'homme fait de ſes connoiſſances, ſoit un moyen deſtiné à l'obliger à éclairer ſon ſemblable.

Ainſi le beſoin de s'éclairer, le plaiſir que l'homme procure à ceux qu'il éclaire, celui qu'il reſſent lui-même en inſtruiſant, tendent à réunir tous les hommes, comme le beſoin qu'ils ont du ſecours & de l'aſſiſtance des autres, & ce motif eſt auſſi puiſſant & plus général que les beſoins phyſiques; il produit l'attachement, le reſpect

& la reconnoiſſance, il devient un principe de ſubordination, l'homme avide de s'inſtruire écoute avec reſpect & avec confiance l'homme qui l'éclaire, il ſe ſoumet à ſes jugemens. Voilà le premier principe de ſubordination, la vraie & la ſeule ſupériorité naturelle d'un homme ſur un autre homme dont il n'eſt pas le pere. Il ſemble que comme la Nature a ſoumis tout à l'homme ſur la terre, en lui donnant une raiſon ſupérieure au principe qui conduit tous les animaux qui l'habitent, elle a de même donné aux hommes éclairés un empire naturel ſur les hommes ignorans, non pour les dominer, mais pour les conduire, pour leur apprendre à être heureux, & non pour les faire ſervir à leur bonheur perſonnel: l'homme animé du deſir de s'éclairer, ne contracte point les beſoins & les habitudes qui

rendent les hommes malfaisants.

C'eſt par ſon expérience que l'homme s'éclaire ſur les objets qui peuvent intéreſſer la ſociété : ainſi le deſir ou le beſoin de connoître, attache les plus jeunes aux plus anciens, les ſoumet à leurs conſeils, les intéreſſe à leur conſervation. Le deſir de s'éclairer rend au vieillard tous les avantages que lui ôtent les années : un ſage vieillard eſt au milieu de la ſociété, comme le dépoſitaire de la lumiere qui doit la diriger & la conſerver ; c'eſt une eſpece de palladium.

Ce n'étoit ni la naiſſance ni les richeſſes qui régloient les rangs dans les premiers ſiécles, c'étoit l'âge ; par-tout on regardoit les vieillards comme les Souverains naturels, par-tout ils étoient honorés par les jeunes gens, comme les peres le ſont par leurs enfans, & preſque comme des Dieux. On

a vu des peuples qui n'avoient ni Temples, ni Idoles, & qui dans chaque famille adoroient les Vieillards. (1)

Tel fut l'effet du desir de connoître & de communiquer ses connoissances, dans les Héros, dans les Législateurs & dans les Philosophes de l'antiquité la plus reculée, & la plus voisine de l'état de nature; tel fut l'empire qu'ils exercerent sur les hommes Sauvages ou policés, réunis ou dispersés; ce fut pour s'éclairer & pour instruire leurs concitoyens, leurs compatriotes & les hommes ignorants, que Lycurgue, Thales, Pythagore, Anacharsis, Solon, Platon abandonnerent leur Patrie, parcoururent l'Orient, l'Egypte, & la Grece, aux dépens de leurs fortunes, au milieu des

(1) Aristotle *Liv. 2. chap. 25.* Plutarque vie de Lycurgue Xenophon sur Lacedemone. Ovid Fast. *Liv. 3.*

périls, avec des peines infinies. La docilité, le respect, la confiance qu'ils inspiroient, semblent l'effet d'un charme secret, & d'une puissance surnaturelle qui agit sur les ames, & qui transforme les hommes. C'est cet effet naturel de la sagesse éclairant les hommes, que l'antiquité nous a transmis sous la fable d'Orphée qui adoucit les tygres & les lions, qui se fait suivre par les forêts, qui rend les pierres & les rochers sensibles & dociles à sa voix.

Loin de nous donc la politique inhumaine & barbare de ces hommes médiocres, & durs qui regardent l'ignorance des peuples comme un principe de soumission & de paix, qui font la guerre à tous ceux qui s'efforcent d'éclairer les hommes; ce sont les Bacchantes qui mettent Orphée en pieces & qui forcent l'Helicon à rentrer dans les entrailles de la terre

terre & à porter ſes eaux dans d'autres contrées. (1)

Avocats & protecteurs intéreſſés de l'ignorance, jettez les yeux ſur l'Afrique, voyez-en les vaſtes contrées déſertes, ou inondées de ſang humain; voyez-y toutes les Loix violées ſans ſcrupule & ſans remords.

Cependant les hommes y ſont encore plus ignorans que vous.

Non, ce n'eſt ni la paix ni le bonheur des peuples que vous vous propoſez, lorſque vous voulez faire régner l'ignorance: vous laiſſeriez aux peuples la ſenſibilité, la miſére & les douleurs, ſi vous pouviez leur ôter la faculté de ſe plaindre.

Les Scythes en battant le lait de leurs cavales en tiroient une boiſſon agréable, & ils faiſoient battre ce lait par leurs eſclaves;

(1) Pauſan *liv. 9. chap.* 11.

mais pour leur ôter les ſujets de diſtraction & les moyens de s'échapper, ou de ſe révolter, ils leur crevoient les yeux. (1)

Voilà votre image fidèle : ou plutôt plus barbares que les Scythes qui ne crevoient les yeux qu'à des ennemis, vous voulez ôter la raiſon à vos Concitoyens & les réduire à la claſſe des brutes, pour être ſurs que vos vexations & vos iniquités, ſeront inconnues & impunies.

Conſultez toutes les hiſtoires, & voyez s'il n'y a pas mille révolutions chez les nations ignorantes contre une chez les peuples éclairés ? Peut-on douter que l'Europe ne doive en partie la paix dont elle jouit, aux efforts que firent Charlemagne, Alfréde, Frédéric ſecond, pour en bannir l'ignorance & pour reſſuſciter dans

(1) Hérodot, *liv.* 4.

les esprits, le desir de s'éclairer, étouffé par la fureur des guerres, par la dissipation, par le mépris des sciences.

La politique sage, au lieu d'éteindre le desir de connoître, doit donc l'exciter, l'augmenter, & le diriger vers des connoissances utiles.

Si ce desir est étouffé, la nation devient féroce, comme les Antropophages, & comme les hommes qui vivent de brigandage, ou stupide, comme les anciens Garamantes, comme les Troglodytes, comme les peuples conquis par les Turcs, comme les Russes; comme sont enfin les hommes pour la plupart dans ces états où l'on interdit l'usage de la raison sous prétexte qu'elle égare.

Il n'y a point de milieu, si vous anéantissez dans l'homme le desir de connoître, vous éteignez

pour lui la lumiere de la raiſon ; il n'a plus pour guide que ſes beſoins phyſiques comme les brutes ; il n'a plus de principe de ſubordination, il ſe révolte s'il n'eſt pas ſubjugué, & devient féroce ; s'il ne ſe révolte pas ce n'eſt que parce que la crainte lui a ôté le déſir & l'idée même de la liberté, il devient un automate, un inſtrument entre les mains de tous les factieux & de tous les ambitieux.

Lycurgue, le ſage Lycurgue connut cette activité de l'eſprit humain & l'art de la diriger : il ne la porta point vers les arts de luxe & d'agrément, mais vers les idées propres à former des Citoyens ſoumis aux loix, attachés à leur patrie, éclairés ſur leurs vrais intérêts : le Spartiate ne travailloit point & n'étoit cependant point oiſif, il faiſoit tous les exercices propres à fortifier le corps,

& dans les momens de repos, il exerçoit ſon eſprit. Ces momens de repos qui chez les autres nations ſe paſſoient en amuſemens, étoient deſtinés chez les Lacédémoniens à s'entretenir du gouvernement, du prix de la tempérance & de la ſobriété, à railler ingenieuſement & ſans aigreur ceux qui ſe trompoient, ou qui s'écartoient des idées ou des mœurs générales. On donnoit de bonne heure ce pli à la curioſité ou à l'activité de l'eſprit : les enfans à l'âge de douze ans étoient confiés à des Gouverneurs qui leur faiſoient preſque continuellement des queſtions toutes relatives aux idées & aux devoirs du Citoyen : on leur demandoit par exemple quel étoit le plus homme de bien de la ville, ce qu'ils penſoient d'une telle action ?

Il falloit que la réponſe fût prompte & accompagnée d'une

raiſon ou d'une preuve conçuë en peu de mots & claire : par ce moyen l'eſprit de l'enfant étoit obligé de faire effort pour découvrir à la fois les idées les plus juſtes & les expreſſions les plus propres, il acquéroit de la ſagacité & de la préciſion.

Un enfant qui répondoit nonchalemment étoit mordu au pouce, & ce châtiment ſe faiſoit le plus ſouvent en préſence des Magiſtrats. » L'éducation, dit Plutarque, s'étendoit juſqu'aux hommes faits : quand on ne leur avoit point donné d'ordres & qu'ils n'avoient rien à faire, ils alloient avec les enfans leur enſeigner quelque choſe d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgés. Ils paſſoient la plus grande partie du jour dans des lieux d'exercice, & dans des ſalles où l'on s'aſſembloit pour la converſation,

» & où l'on se divertissoit honnê-
» tement, non à parler des moyens
» de trafiquer & de s'enrichir,
» mais à louer les choses honnê-
» tes, d'une manière mêlée de
» jeu & avec certaine plaisante-
» rie, qui sans que l'on y prît gar-
» de, corrigeoit en divertissant.
» Car Lycurgue même, ajoute
» Plutarque, n'étoit pas de cette
» austérité triste, qui ne se relâche
» jamais : au contraire, ce fut lui
» qui consacra une petite Image
» du ris, dans toutes les salles,
» entremêlant ainsi à propos dans
» tous leurs repas, la joie comme
» le plus agréable assaisonnement
» de leur table & de leurs tra-
» vaux. (1)

On ne voyoit à Sparte aucun des spectacles & des amusements qui ont rendu Athènes si célèbre & si malheureuse. On n'estimoit à

(1) Plutarque vie de Lycurgue.

Sparte un excellent joueur de flûte, un grand muſicien, que comme un bon cuiſinier, & l'on ſait ce que valoit un cuiſinier à Sparte. Lycurgue en avoit egalement banni les arts de luxe, les Poëtes voluptueux, les Poëtes dramatiques, & les boufons de toute eſpece.

SECTION SECONDE.

Des inclinations & des penchans que l'Homme reçoit de la Nature.

Les beſoins que nous avons découverts dans l'homme, ne ſont point ſon ouvrage; ils exiſtent en lui indépendamment de ſa volonté, & ſans qu'il puiſſe s'en affranchir. Il éprouve du plaiſir en les ſatisfaiſant, il eſt malheureux s'ils

ne ſont pas ſatisfaits ; c'eſt pour cela que nous les avons appellés des beſoins primitifs ou eſſentiels.

C'eſt par le plaiſir & par la douleur, que la Nature porte l'homme à rechercher les objets deſtinés à ſatisfaire ſes beſoins eſſentiels ; mais ce n'eſt pas ſeulement à l'uſage ou à la privation de ces objets qu'elle attache le plaiſir & la douleur : lors même que tous les beſoins de l'homme ſont ſatisfaits, les corps étrangers font ſur ſes organes des impreſſions agréables ou déſagréables ; & le plaiſir ou la douleur que la Nature attache à ces impreſſions, portent l'homme à rechercher les moyens de ſe les procurer, ou de les faire ceſſer.

Il y a donc dans l'homme des inclinations ou des averſions qui naiſſent de ſa ſenſibilité, ou de ſon organiſation, & qui ſont par

conséquent des inclinations ou des aversions naturelles.

L'homme éprouve du plaisir en satisfaisant le besoin qu'il a de connoître, & ce n'est pas seulement à la variété ou à la nouveauté des connoissances, des idées ou des perceptions que la Nature attache du plaisir, il y a certaines idées, certaines connoissances, auxquelles la Nature attache une satisfaction, un plaisir, un sentiment agréable qui différe du plaisir que procure le besoin de connoître. L'Homme a donc aussi des inclinations naturelles attachées à sa qualité d'être pensant.

Ces inclinations sont pour ainsi dire, les forces motrices de l'Homme, qui n'est pressé par aucun des besoins primitifs: voyons si elles le portent à s'unir à ses semblables, ou si elles le rendent ennemi de leur bonheur.

CHAPITRE PREMIER.

Des inclinations qui naiſſent de la ſenſibilité de l'Homme.

Les ſens de l'homme le mettent en commerce avec tout le monde viſible. Les hommes, les animaux, les plantes, les fruits, les couleurs, les odeurs, les ſons agiſſent ſur ſes organes, & font ſur lui des impreſſions qui l'intéreſſent, mais diverſement. L'impreſſion que font ſur nous la vue d'un homme, ſes mouvemens, ſes cris, ſes geſtes, eſt abſolument différente des impreſſions que cauſent les couleurs, les mouvements, les ſons des autres corps. Les premieres impreſſions nous touchent, nous émouvent, nous pénétrent; les autres nous affectent moins vivement, & ſem-

blent en quelque ſorte exiſter hors de nous. Examinons dans des articles ſéparés des inclinations ſi différentes, & voyons quels ſont leurs effets par rapport à la ſociabilité.

Article premier.

De la ſenſibilité de l'Homme, par rapport à ſes ſemblables.

Tout ce qui attaque la vie de l'homme, tout ce qui dérange ſon organiſation, excite en lui des ſentimens de ſurpriſe, de crainte & de douleur, qui lui arrachent des cris, des plaintes, des larmes, des gemiſſements. Le principe qui éprouve en lui de la ſurpriſe, de la crainte, de la douleur, agit donc ſur tous ſes organes, pour la manifeſter.

Les cris, les gémiſſements, les

larmes agiſſent ſur les organes des autres hommes ; & leurs organes ébranlés font paſſer ces impreſſions juſqu'à leur ame : elle ſe trouve affectée par l'image de la douleur, pour ainſi dire, comme la cire ſe trouve figurée par l'empreinte du cachet : & telle eſt la nature de l'ame humaine & de ſon union avec le corps qu'elle ne peut être affectée par l'image de la douleur ſans en éprouver le ſentiment. Ainſi par l'organiſation de l'homme, s'il ſouffre, ſon ame agit non-ſeulement ſur ſes organes pour le manifeſter, mais encore ſur les ames de tous les autres hommes, pour faire reſſentir ſa douleur à tous ceux qui entendent ſes cris, ou qui voient ſes larmes.

L'ame du malheureux eſt une eſpece de centre, où ſe réuniſſent en quelque ſorte toutes les ames des autres hommes pour ſouffrir

tant qu'il souffre. Ses cris, ses gémissements, ses prieres sont des ordres auxquels tout obéit; aucun ne peut cesser de souffrir que lorsque le malheureux qui l'implore est sans douleur. Ainsi par le moyen de la sensibilité, le malheureux a un empire naturel sur les autres hommes.

On voit ces effets de la sensibilité dans tous les hommes.

Considérez cette portion de l'humanité que l'orgueil appelle dédaigneusement du nom de peuple: un malheureux est-il blessé ou renversé, succombe-t-il sous le poids dont il est chargé? il est aussi-tôt environné & secouru par tous ceux qui le voient: ceux qui ne peuvent l'approcher, conseillent, exhortent, encouragent ceux qui le secourent: la douleur, l'inquiétude se peignent sur tous les visages; on y voit renaître le calme & la sérénité lorsque

l'homme bleſſé ou renverſé n'eſt plus en danger : ceux mêmes qui n'ont été que témoins de ſa chute, & dont le ſecours lui étoit inutile, ne ſe retirent qu'après qu'ils ſe ſont aſſurés qu'il n'a plus rien à craindre. Preſque tous s'approchent pour le conſoler, & tâchent par des diſcours obligeants de s'acquitter du ſervice qu'ils lui devoient, & qu'ils n'ont pu lui rendre ; ils louent, ils félicitent celui qui le premier a ſecouru le malheureux : il ſemble qu'ils le remercient d'un ſervice qu'ils en ont reçu perſonnellement.

Les riches & les grands éprouvent cette ſenſibilité. C'eſt en vain que le cortége qui les environne s'efforce de faire diſparoître à leurs yeux, les reſſemblances par leſquelles la Nature unit tous les hommes. Malgré ces précautions ils ſont ſoumis à la loi de la ſenſibilité, au milieu de l'appareil qui

les sépare du peuple, le cri du malheureux les atteint, il pénétre jusqu'à leur ame, ils sont inquiétés, ils souffrent, ils sont obligés de le secourir, pour se soustraire au sentiment douloureux qu'ils éprouvent. Voilà en partie le principe de ces aumônes faites sans lumiere & sans réflexion, par les riches & par les grands, à tout ce qui les sollicite avec l'apparence de la douleur. Le cri du malheureux, le sentiment fâcheux qu'il produit dans l'ame du grand & du riche est la voix & l'ordre de la Nature qui le rappelle à cette sensibilité qui doit unir tous les hommes.

Puisque par son organisation l'homme ressent les maux qu'il voit souffrir aux autres, il ne peut les blesser sans se blesser lui-même; il ne peut être malfaisant sans être malheureux. Ainsi la sensibilité produit dans l'homme une

répugnance naturelle à faire du mal. Il a naturellement de la répugnance à faire souffrir un autre homme comme à manger un fruit nuisible ou desagréable.

Tels sont les effets de la sensibilité dans des hommes calmes & tranquilles, c'est-à-dire dans l'état habituel de l'homme. Si quelque passion subite les porte avec violence à faire du mal, alors la force de la sensibilité croît subitement, & triomphe de l'impétuosité de la colere & de la passion.

Par le moyen de la sensibilité, le foible arrête & désarme le fort qui veut l'opprimer. Par cette même sensibilité le fort pardonne au foible qui l'offense & se réconcilie avec lui. L'art avec lequel la Nature produit ces effets, n'est pas indigne de l'attention du lecteur.

Représentons-nous donc un homme fort & robuste poursui-

vant un homme foible : il l'atteint, le saisit & le renverse. La colere impitoyable est peinte dans ses yeux, son bras est levé pour frapper : quelle autorité, quelle force peut l'arrêter ? la sensibilité ; & pour donner à l'humanité cette puissance, la Nature n'emploie qu'un regard du malheureux : au moment même où l'homme foible & renversé voit le coup qui va le faire périr, la crainte, la douleur, la rage, le désespoir se peignent dans ses yeux, sur son visage, dans toute sa personne. Cette image va rapidement se peindre dans l'ame de l'homme fort & en fureur, elle y produit tous les sentimens qu'éprouve le foible renversé & prêt à périr. Par la loi de la sensibilité, la Nature produit dans son cœur un sentiment de douleur & d'inquiétude, plus puissant que le sentiment qui l'irrite, elle fixe sur lui-même son

attention & ſa crainte, elle ſuſpend ſa colere. Dans cet inſtant de repos & d'équilibre, l'eſpérance renaît dans le cœur du foible, elle ſe peint ſur ſon viſage, avec la ſoumiſſion, l'amour & la reconnoiſſance. Cette image va ſe peindre dans l'ame du fort, elle diſſipe l'inquiétude, la crainte & la douleur qu'il reſſentoit; il eſt dans un état de calme, de paix & de ſécurité, ſemblable à celui qu'éprouve le foible.

C'eſt le regard touchant du foible qui a diſſipé l'inquiétude, la crainte & la douleur qu'il reſſentoit; il ne l'enviſage plus comme un ennemi, mais comme un bienfaiteur; il ceſſe de l'haïr, il l'aime, il éprouve pour lui une eſpece de reconnoiſſance, il le raſſure, il le conſole, & diſpoſe le foible à l'aimer.

La ſenſibilité eſt le bouclier du foible contre le puiſſant; par elle

la Nature ſoumet l'homme qui veut abuſer de ſes forces; ce n'eſt donc point pour faire du mal, que l'homme a de la force, il ſemble qu'une puiſſance inviſible l'en dépouille auſſi-tôt qu'elle peut devenir funeſte aux foibles.

C'eſt ſans doute l'idée que les Athéniens & tant d'autres peuples s'étoient faite de l'humanité, ou de la ſenſibilité dont nous expoſons les effets, lorſqu'ils lui érigerent des Autels ſous le nom de la pitié.

Le ſentiment de l'humanité, n'eſt point comme le prétend Spinoſa, un ſentiment peu actif, une eſpece d'amitié foible : il peut éteindre la haine & triompher des paſſions.

Lorſque les riches de Sparte ſoulevés contre Lycurgue le pourſuivent, il reçoit un coup violent dans l'œil ; ſon viſage en eſt enſanglanté : il ſe tourne vers le peuple, auſſi-tôt la honte, la douleur

succédent à la colere & à la fureur; on lui livre le méchant qui l'a bleſſé, tous ceux qui le pourſuivoient l'accompagnent juſqu'à ſa maiſon, avec des témoignages de reſpect, de douleur & d'attendriſſement, que l'on éprouve pour un ami, pour un parent outragé & bleſſé, on lui livre l'homme qui l'a bleſſé. (1)

Ce fut la robe ſanglante de Céſar qui arma Rome contre les défenſeurs de ſa liberté.

Lorſque Leopold Duc d'Autriche, à la tête de vingt-mille hommes, veut ſoumettre les cantons de Schwits, d'Uri & d'Underval, la Nobleſſe qui fait la plus grande partie de ſon Armée, prend la réſolution de mettre tout à feu & à ſang dans ces cantons; l'image de tant d'horreurs pénétre Humeberg, un des Gentilshom-

(1). Plutarque, vie de Lycurgue.

mes de l'Armée de Leopold; il avertit les Suiſſes du jour & du lieu où ils ſeront attaqués, & par cet avis ils les met en état de remporter la fameuſe victoire de Morgarten, où cette Nobleſſe ſi cruelle & ſi inſolente fut détruite par treize cents payſans. (1)

C'eſt l'humanité qui a fait échouer la conſpiration formée contre Veniſe, par les hommes les plus déterminés, & avec un art, un ſecret, & une intrépidité dont l'hiſtoire ne fournit point d'exemples. Lorſque Renault peint l'état de Veniſe au pouvoir des conjurés, le ſoldat furieux retirant ſes mains fumantes du ſein des Venitiens, la mort errante de toute part, & toutes les horreurs que peuvent produire la licence, l'avarice & la barbarie, il fait naître dans l'ame de Jaffier, la com-

(1) Simler de repub. Helvetiorum. *Lib.* 1.

passion & l'horreur : cette funeste image l'obsséde nuit & jour, le presse & le force de découvrir un secret que la mort & les tourmens ne lui eussent jamais arraché. (1)

Par une suite de son organisation & de sa sensibilité, l'homme manifeste le bonheur qu'il éprouve, aussi bien que la douleur qu'il ressent ; & en le manifestant il le communique. Les mouvemens de l'homme heureux, ses gestes, l'air de son visage, les accens de sa voix portent dans l'ame de tous les spectateurs l'image du bonheur dont il jouit, il les rend semblables à lui ; il les place machinalement dans l'état où il se trouve lui-même ; ils prennent tous ses sentiments, toutes ses affections, il n'a plus d'ennemis, il aime tout

(1) Histoire de la Conjur. de Venise, par l'Abbé de saint Real.

le monde, il voudroit faire passer dans tous les cœurs, le bonheur qu'il ressent : cette bienfaisance est une suite nécessaire du bonheur que l'homme éprouve.

C'est à cette disposition qu'il faut attribuer la joye que cause dans les compagnies la présence de l'homme gai, doux & serain, la tristesse qui se peint sur tous les visages à l'arrivée du misantrope, de l'atrabilaire, de l'homme dur & despotique. Le premier offre un homme heureux, sa présence seule fait passer dans notre ame la sérénité, la paix de la sienne. Le second nous attriste, parce que nous ne pouvons voir l'image du malheur sans le ressentir; & voilà le principe de nos égards & de notre indulgence, pour le misantrope, pour l'atrabilaire, pour l'homme dur, qui ne se présente d'abord que comme un malheureux. Le premier mouvement

de

de notre cœur à la vue de l'homme triſte & mélancolique eſt un ſentiment de pitié, de crainte de l'offenſer & en quelque ſorte de reſpect. Si ce ſentiment s'éteint, c'eſt que nous voyons que nous ne pouvons adoucir ſes maux, & que ſa dureté nous force de voir en lui, non un malheureux qui demande du ſecours, mais un ennemi qui abuſe de notre indulgence & de notre ſenſibilité.

Ainſi, lorſque la ſécurité dont jouiſſoient les hommes armés & réunis, eut banni la crainte; lorſque ne redoutant plus les animaux carnaciers, & que ſentant moins vivement le beſoin qu'ils avoient du ſecours des autres, ils pouvoient s'intéreſſer moins à leur conſervation réciproque; la Nature developpa dans leur ame le ſentiment de l'humanité qui leur fit reſſentir les maux de leurs ſemblables, qui leur rendit leur bonheur

précieux, parce qu'ils en jouissoient, qui les porta à partager avec eux celui qu'ils ressentoient, parce qu'en le communiquant, ils l'augmentoient. L'amour du bonheur qui agit continuellement sur tous les hommes, les porta donc à procurer un bonheur général & commun.

Par le sentiment de l'humanité, la ligue que la crainte avoit formée entre les hommes, se change en une société qui a pour loi fondamentale, la bienfaisance & l'amour du prochain; qui compose de tous les hommes une seule famille. La Nature en inspirant à l'homme le sentiment de l'humanité, devient en effet la mere commune des hommes, ils naissent véritablement freres, les biens & les plaisirs répandus sur la terre, sont un patrimoine commun, qu'elle partage également, & les maux attachés à la condition hu-

maine ſont des dettes communes.

L'intérêt perſonnel, comme on le voit, n'eſt point diſtingué de l'intérêt général de l'eſpece humaine, puiſque l'intérêt perſonnel n'eſt que l'amour du bonheur, & que dans l'inſtitution de la Nature, l'homme reſſent les maux des autres, & qu'il leur communique ſon bonheur.

Pour diſtinguer les actions utiles ou nuiſibles aux autres, l'homme a reçu de la Nature une organiſation qui lui fait reſſentir le bien & le mal qu'ils éprouvent. L'homme a donc un guide qui le conduit dans ſes actions, par rapport aux autres hommes, comme le goût le conduit dans le choix des corps propres à le nourrir. Un guide, qui avant que l'homme puiſſe réfléchir, lui apprend à ne point faire aux autres, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, & à leur procurer le bonheur

qu'il voudroit qu'on lui procurât.

Le plaiſir que l'homme reſſent en faiſant du bien, la douleur qu'il éprouve lorſqu'il fait du mal aux autres, ne ſont-ils pas une publication continuelle que la Nature fait à tous les hommes de ce principe de la loi naturelle : *Faites aux autres le bien que vous voudriez qu'on vous fît, & ne leur faites point le mal que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

Le plaiſir & la douleur que l'homme éprouve, lorſqu'il eſt bienfaiſant ou méchant, a la ſource dans l'organiſation même de l'homme ; la Nature a donc voulu que ce principe fût une Loi générale qui n'admît jamais d'exception ; elle a voulu que l'obligation qu'elle impoſoit, fût auſſi étendue que la vie, puiſqu'elle eſt fondée ſur l'organiſation même de l'homme, qui eſt le principe de la vie.

L'homme de la Nature eſt donc juſte, bienfaiſant par ſentiment, indépendamment de ſon éducation, & pour ainſi dire par inſtinct; il n'eſt ni cruel, ni envieux naturellement, puiſqu'il ne peut, ni être heureux ſans communiquer ſon bonheur, ni voir un heureux ſans reſſentir du plaiſir.

Quelque certains que ſoient ces principes, ils auront des contradicteurs. On ne manquera pas de les combattre par des exemples de barbarie & de cruauté, qui ne pourroient, dit-on, avoir lieu, ſi le ſentiment de l'humanité exiſtoit dans l'homme avec la force que nous lui attribuons; telles ſont les cruautés que les Sauvages exercent ſur leurs priſonniers, & le plaiſir qu'ils ont à voir leurs ſouffrances; telles ſont les barbaries des deſpotes ſur leurs ſujets, tel a été le plaiſir que cauſoient les combats des gladiateurs, telle eſt

la curiosité du peuple, pour les exécutions de la Justice criminelle.

Je reconnois ces faits, mais je n'ai garde d'en conclure que les hommes naissent ennemis de leurs semblables, cruels & feroces, ce seroit tirer une conclusion absolue, simple & sans restriction, de ce qui n'est vrai que par accident.

Il est certain que l'organisation du corps humain doit naturellement l'entretenir dans un état de santé. Croira-t-on rendre cette vérité douteuse, en disant qu'il y a des malades, & que l'homme n'est pas immortel? les maladies prouvent que l'organisation du corps humain peut s'altérer, & non pas que l'homme naît dans un état de maladie, ou que ses organes ne puissent s'entretenir dans un état de santé. Il en est de même des faits que l'on

oppoſe au ſentiment que nous défendons ; ils prouvent que le germe de l'humanité peut s'altérer, qu'il peut être ſtérile dans quelques hommes, & non pas qu'ils ſoient nés cruels & ſans humanité.

Examinons ces faits, & nous verrons en effet que l'éducation, des calamités, les préjugés, la ſuperſtition, l'ignorance ont éteint ce ſentiment dans le cœur des hommes qu'on nous cite en exemple. Nous verrons que leur inſenſibilité, leur cruauté même n'eſt point l'ouvrage de la Nature, & qu'on ne les a rendu méchans & inhumains qu'en détruiſant les principes d'humanité qu'ils avoient reçus en naiſſant, en rompant entre eux, & les hommes qu'ils faiſoient ſouffrir, tous les liens par leſquels la Nature les avoit unis, en effaçant pour ainſi dire, tous les traits de reſſemblance, deſti-

nés à produire dans ces hommes la ſenſibilité compatiſſante & bienfaiſante.

1°. Les Sauvages n'emploient les ſupplices contre leurs ennemis, que pour empêcher la mauvaiſe foi dans les traités, & pour contenir des ennemis infidéles & dangereux. Ils n'exercent même ces cruautés que ſur des ennemis qui n'invoquent point la ſenſibilité naturelle, qui bravent les tourments, qui inſultent leurs vainqueurs & qui les raillent; qui provoquent en quelque ſorte la cruauté des vainqueurs, en leur racontant qu'il a fait ſouffrir des tourments mille fois plus cruels à leurs amis, à leurs parens, à leurs freres, à leurs peres. Ils menaçent d'en faire ſouffrir de plus cruels encore. Ces priſonniers conſervent donc, par rapport à ceux qui les font ſouffrir, la qualité d'ennemis, & la ſenſibilité naturelle n'agit plus

en leur faveur ; au contraire, ſes menaces, ſes bravades, jointes à l'impuiſſance ou il eſt de les exécuter le rendent odieux & ridicule aux yeux des vainqueurs, & les ſignes de douleur qu'il donne font rire.

2°. C'eſt principalement la reſſemblance des hommes, le ſentiment de leur égalité naturelle qui donne naiſſance à la bienfaiſance & à l'humanité. Tout ce qui fait diſparoître cette reſſemblance & cette égalité, affoiblit la ſenſibilité naturelle, & peut rendre l'homme inhumain. Ainſi le Deſpote de l'Orient qui ſe croît un Etre d'une eſpece différente de ſes Sujets, eſt inſenſible à leurs maux, & cruel ſans ſcrupule, pour ſatisfaire la moindre de ſes fantaiſies. Il ſacrifie à ſon caprice ſes Sujets comme les animaux qu'il tue à la chaſſe.

Mais peut-on regarder l'erreur

de ces Deſpotes comme un ſentiment naturel? L'égalité naturelle des hommes n'eſt-elle pas la vérité la moins ſuſceptible de difficultés? elle eſt dans ſon cœur, tous ſes ſens l'atteſtent, tous ſes beſoins la lui font ſentir; enfin, on a vu des Deſpotes juſtes, humains, & bienfaiſants. Ainſi ce n'eſt ni comme homme ni comme puiſſant que le Deſpote eſt cruel.

3°. Ce n'eſt point pour ſe procurer le plaiſir de voir couler le ſang humain que l'on a inſtitué les combats des Gladiateurs, c'eſt la ſuperſtition & la politique qui leur ont donné naiſſance.

Lorſque l'on eût attribué les malheurs qui affligent les hommes, à des divinités, à des génies, à des puiſſances pour qui le mal étoit un ſpectacle agréable; on regarda la mort comme leur ouvrage, ou comme un effet de leur

haine. On croyoit qu'un Général, un Capitaine qui périſſoit dans les combats, étoit pourſuivi par ces puiſſances ; on craignit qu'elles ne les tourmentaſſent encore après leur mort. Pour faire une eſpece de diverſion, ou pour aſſouvir leur haîne, on immoloit une certaine quantité d'hommes ſur les tombeaux des grands Capitaines & des Rois. On croyoit que l'ame ſéparée du corps ne s'en éloignoit pas beaucoup, & ſe tenoit aux environs du tombeau ; c'étoit donc là qu'elle étoit expoſée aux attaques des puiſſances malfaiſantes ; en faiſant mourir des hommes ſur ce tombeau, on donnoit à la méchanceté de ces génies, de nouveaux objets ; on procuroit à l'ame du Capitaine la facilité de s'échapper & de ſe derober aux pourſuites des mauvais génies, ou peut être des ſecours pour leur réſiſter.

Comme on croyoit que ces Puiſſances ſe plaiſoient ſur-tout à voir couler le ſang, & à voir périr les hommes dans les batailles, on crut faire ceſſer plus efficacement leur acharnement ſur les ames des Rois & des Capitaines morts, en faiſant périr les victimes, les armes à la main, & couvertes de bleſſures. (1)

On voit dans cet établiſſement même les répugnances de l'humanité pour cette barbarie, car d'abord, on n'immoloit que des ennemis ou des criminels qui méritoient la mort; on rendoit leur mort utile aux Citoyens qui avoient défendu la patrie, & pour ne pas tremper ſes mains dans le

(1) On trouve dans Homere, & dans toute l'antiquité, des exemples de cette ſuperſtition, elle étoit en uſage chez preſque toutes les nations Celtiques, voyez l'hiſt. des Celtes. Val. Max. *Liv.* 2. *Chap.* 1. Flor. *Lib.* 16. *Capitolin. in Maxim. & Balbin.* Lypſe des Gladiat.

ſang humain, on les forçoit de s'entretuer.

Lorſqu'on eut imaginé des Puiſſances, pour qui la mort & les ſouffrances des hommes étoient un ſpectacle agréable, on fit combattre les Gladiateurs avant de faire la guerre & de mettre des armées en campagne, ou de combattre, afin de ſe rendre propices les divinités malfaiſantes.

Enfin, la politique même s'unit à la ſuperſtition, pour l'établiſſement des combats des Gladiateurs. On crut par ce ſpectacle, par la vue des bleſſures & de l'effuſion du ſang familiariſer les jeunes Citoyens avec les horreurs de la guerre. Ces combats étoient deſtinés à rendre l'idée de la mort moins effrayante, & à faire tomber la répugnance naturelle que l'homme éprouve, lorſqu'il faut qu'il la donne à ſes ſemblables.

Comme les combats des Gla-

diateurs, avoient d'abord été une espece de sacrifice, offert pour les grands hommes, on les regarda comme l'apanage de la puissance & de la grandeur ; ainsi, la vanité s'unit à la superstition & à la politique, pour les multiplier & pour les perpétuer : à mesure que les richesses s'accrurent, on vît plus de combats de Gladiateurs, on augmenta le nombre des combattans ; il fut impossible de trouver dans les criminels, dans les prisonniers de guerre un nombre d'hommes suffisant pour tous ces combats ; la pauvreté, la misere, la débauche fournirent aux riches ce fond de Gladiateurs, il se trouva des hommes qui s'exposerent à mourir pour une somme d'argent, comme on vit autrefois les Gaulois jouer leur liberté, comme on a vu des habitans de Sumatra jouer leur vie contre un petit couteau, ou contre un petit miroir.

Il y eut donc des Gladiateurs, de profession, & des maîtres qui les instruisoient dans l'art de se battre.

Les Gladiateurs à gages risquoient leur vie pour de l'argent, ils vendoient leur sang à qui vouloit l'acheter, ils le versoient à prix d'argent, ils se louoient pour donner ou pour recevoir la mort: les Gladiateurs ne s'offroient donc plus que comme des animaux qui faisoient peu de cas de leur vie, & de celle des autres: on voyoit en eux des Tigres & des Lions, sous la figure humaine. La sensibilité naturelle n'agissoit plus en leur faveur, ou du moins elle n'agissoit que foiblement.

Le Peuple perdit de vue l'origine superstitieuse & politique des combats des Gladiateurs, on les regarda comme un honneur qu'on rendoit aux morts, comme une partie de la pompe funé-

bre, ils devinrent des ſpectacles.

D'ailleurs les Peuples chez qui les combats de Gladiateurs s'établirent, devinrent riches, oiſifs, voluptueux, legers, frivoles, & ſe livrerent au luxe : or le luxe, la frivolité, la volupté affoibliſſent le ſentiment de l'humanité, ou ne lui permettent pas d'agir.

Un homme livré au luxe & à la volupté, n'eſt heureux que par les ſenſations qu'il éprouve ; pour que ces ſenſations ſoient agréables, il faut qu'elles ſoient prodigieuſement variées ; comme l'homme de luxe & l'homme frivole ſont incapables de refléchir, du moins ſans beaucoup d'effort & de fatigue ; il faut que le ſpectacle agiſſe uniquement & fortement ſur les ſens, il faut que les objets qu'il offre l'intéreſſent puiſſamment, & l'emeuvent ſans l'occuper & ſans l'inquiéter. Or, le ſpectacle que donnoient les Gladiateurs, réuniſ-

ſoit toutes ces qualités. Le ſentiment de l'humanité affoibli chez eux, faiſoit qu'ils étoient touchés par la vue du péril des Gladiateurs, ſans que leur cœur fût pénétré de cette douleur, qu'ils auroient éprouvée, s'ils euſſent été dans leur état naturel. Le plaiſir que cauſoient les combats des Gladiateurs, ne prouve donc pas que l'homme naît ſans le ſentiment de l'humanité, mais que l'éducation, la ſuperſtition, les préjugés, le luxe peuvent l'éteindre ou l'affoiblir.

Athénes avoit des mœurs ſimples, lorſqu'elle érigea des Autels à l'humanité, ce ne fut qu'après qu'elle eût contracté les vices des nations étrangeres, qu'on y vît des combats de Gladiateurs. Ce fut par ſuperſtition, par deſœuvrement & non par inhumanité, que les Athéniens donnerent le ſpectacle des combats des Gladia-

teurs. C'eſt le propre de la légereté, de la frivolité, de réunir les contraires, & avec de l'humanité dans le cœur, de ſe plaire à voir les hommes en péril, ou même répandre leur ſang.

Quant à l'empreſſement du peuple pour voir les exécutions de la Juſtice criminelle, il ne faut point l'attribuer à un principe d'inhumanité. L'homme qu'il va voir périr, eſt un ennemi : il ne voit en lui qu'un méchant qu'il eſt bon qu'il périſſe. Peut-être qu'à ces motifs, ſe joint un ſentiment de curioſité ſur la maniere dont l'homme meurt : il eſt bien aiſe de voir comment l'homme enviſage & reçoit la mort. Il le conſidére comme un malade qu'il voit expirer.

Il y a donc des cauſes qui peuvent altérer ou même rendre inutile la ſenſibilité, l'humanité naturelle, & il ſeroit injuſte de con-

clure de ces exemples, que les hommes naiſſent inhumains & cruels, comme il ſeroit abſurde de conclure qu'ils naiſſent tous aveugles ou boiteux, de ce qu'il y a des aveugles & des boiteux.

Je ne nie pas qu'il ne puiſſe y avoir des hommes qui naiſſent avec une conſtitution organique, qui les porte à faire du mal, & à voir avec ſatisfaction les ſouffrances des autes; mais on ne peut pas conclure de ces exemples que la Nature produit tous les hommes cruels & méchans, comme on ne peut conclure que tous les hommes naiſſent ſourds & aveugles, parce que quelques-uns naiſſent privés de la vue & de l'ouie. Les hommes que leur conſtitution organique rend inhumains, ſont certainement auſſi rares que les aveugles nés.

Nous traiterons dans un ouvrage particulier, des cauſes qui ont

rendu les hommes malfaiſans, & nous ferons voir qu'on ne peut imputer ni leur méchanceté, ni leurs vices à la Nature, qu'ils ne ſont devenus méchans & vicieux qu'en ſe dépravant. Ce que j'ai dit au reſte, ſuffit ce me ſemble, pour convaincre tout Lecteur équitable, que l'homme n'eſt point naturellement cruel, qu'il eſt au contraire naturellement compatiſſant & bienfaiſant. Les principes ſur leſquels j'ai établi cette vérité, ſont fondés ſur l'organiſation même de l'homme, & confirmés par l'expérience. On ne peut les attaquer que par quelques faits particuliers qui peuvent cauſer peut-être de l'embarras pour l'eſprit, & non pas faire des difficultés pour la raiſon. Enfin, que ceux qui propoſent ces difficultés rentrent en eux-mêmes, & qu'ils voient s'ils y trouvent le germe des cruautés qu'ils nous

oppoſent, & ſi elles n'excitent pas leur indignation. Par ce ſeul trait il eſt évident, que l'homme n'eſt pas eſſentiellement cruel & malfaiſant, & qu'il eſt humain & bienfaiſant.

ARTICLE II.

Des inclinations & des goûts qui naiſſent des ſenſations que produiſent les impreſſions des corps ſur les organes de l'Homme.

LES figures, les couleurs, les ſons, les mouvements des corps agiſſent ſur nos organes, & font naître dans notre ame différentes ſenſations.

C'eſt par le moyen de ces ſenſations que nous connoiſſons la diſtance, les qualités des corps, leurs rapports avec le nôtre; ſans elles nous ne pourrions faire un pas ſur la terre, & telle eſt la loi

de la Nature, que les figures, les odeurs, les ſons, les mouvements produiſent des ſenſations agréables ou déſagréables, ſelon qu'elles ſont favorables ou contraires à la conſervation de notre corps : c'eſt une eſpece de récompenſe que la Nature attache à l'uſage des objets deſtinés à ſatisfaire ſes beſoins, ou à le garantir du froid, du chaud, & en général de toutes les incommodités.

La Nature en accordant à l'homme avec profuſion tout ce qui eſt néceſſaire à ſes beſoins, lui a donné des organes, des mains, une intelligence capable d'arranger, de combiner, de façonner toutes les productions de la terre : il a fait uſage de tous les dons qu'il a reçus de la Nature, il a façonné, combiné, imité toutes ſes productions, les arts ſont nés, & l'homme s'eſt créé de nouveaux plaiſirs.

Réfugié d'abord ſous le feuillage des arbres, il a fait des toîts, bâti des cabanes, conſtruit des maiſons.

Les maiſons ſont un aſile contre l'intempérie des ſaiſons; elles garantiſſent de l'humidité, elles ſervent à conſerver les fruits, les grains, les légumes; elles fixent les hommes dans un canton: tous les hommes peuvent jouir de ces avantages, & par conſéquent les arts & l'induſtrie ont rendu toutes les contrées habitables à l'homme.

Il n'y a point de contrée dans laquelle l'homme n'ait à eſſuyer l'intempérie des ſaiſons, des incommodités, des ſenſations déſagréables: par-tout il trouve des reſſources & des rémedes contre les ſenſations douloureuſes ou déſagréables; & telle eſt encore la loi de la Nature, que la ceſſation des ſenſations incommodes eſt un plaiſir.

Ainſi par le moyen des arts ou de l'induſtrie, il y a à peu près une égale portion de bonheur ſur la terre, pour tous les tems, pour tous les climats, pour tous les hommes; du moins la Nature leur donne par-tout tout ce qui eſt néceſſaire pour exiſter agréablement, & par conſéquent pour être heureux par toute la terre habitable. Les arts & l'induſtrie ſont donc une ſource de bonheur, & une cauſe de paix parmi les hommes.

L'homme en ſe procurant par ſon induſtrie une habitation ſure & commode, une nourriture ſaine & abondante, un moyen pour conſerver ſes fruits, ſes légumes, ſes grains, augmente ſon loiſir, il l'emploie à rechercher les choſes qui peuvent rendre ſon habitation plus riante & plus commode, la nourriture plus agréable.

Ces arts ne ſont point un principe de guerre parmi les hommes, ils

ils peuvent au contraire les unir par un commerce d'agrémens & de commodités qu'ils peuvent se procurer réciproquement.

Soit que par une suite du desir de connoître, l'ame se dégoûte des objets qui l'occupent, sans l'éclairer; soit que l'impression continuelle des mêmes objets sur ses sens, trouble son organisation & la dérange; il est certain que les sensations les plus agréables cessent de l'être, si elles sont continuelles, & que l'homme fait effort non-seulement pour se procurer des sensations agréables, mais encore pour les varier.

L'homme heureux & tranquille, cherche donc à mettre de la variété dans les objets qui lui procurent des sensations agréables; les arts d'agrément & de commodité naissent dans le sein du loisir & de l'abondance.

» Le travail & la contrainte dé-

» plaisent à l'homme autant que » l'uniformité. L'esprit aime à voir, » ou à agir, ce qui est la même » chose pour lui ; mais il veut voir » & agir sans peine : & ce qui est » à remarquer, tant qu'on le tient » dans les bornes de ce qu'il peut » faire sans effort, plus on lui don- » ne d'action, plus on lui fait de » plaisir : il est actif jusqu'à un cer- » tain point, au-delà il est très-pa- » resseux. (1)

La Nature a donc placé l'homme entre l'inconstance & la paresse, même pour les objets que produisent les arts d'agrément. Le desir des sensations agréables le porte vers tout ce qui peut les procurer, & la crainte de la fatigue, ou l'amour du repos le déterminent à ne les chercher que dans les objets faciles à acquérir, & communs à tous les hommes. Ces arts ne sont

(1) Fontenelle, reflex. sur la Poëtic.

donc point un principe de discorde & de guerre. Renfermés dans les bornes que la Nature leur prescrit, ils peuvent contribuer au bonheur de l'homme, en lui procurant des objets de délassement, & des plaisirs qui ne l'empêchent point de s'occuper utilement pour la société, & qui ne le portent point à nuire aux autres.

Les arts d'agrément n'ayant pour objet ni les besoins, ni les commodités, ni les choses utiles à la santé ou à l'instruction, mais des degrés de délicatesse dans les mets, dans les habillemens; un homme qui feroit consister son bonheur dans la jouissance des productions des arts d'agrément, n'aimeroit que ces objets, n'estimeroit important que ce qui flatte les sens, ne feroit ni actif, ni laborieux; & s'il le pouvoit, forceroit les autres hommes à lui procurer ces objets: mais par les loix de la Nature,

cet homme, loin d'être heureux; n'éprouveroit que des dégoûts, de l'ennui, des maladies, des malheurs.

Les productions des arts d'agrement ne peuvent contribuer au bonheur de l'homme qu'en lui procurant des ſenſations agréables; mais comme il veut toujours être heureux, il ne pourroit le devenir par le moyen des arts d'agrément, qu'autant que leurs productions exciteroient continuellement en lui des ſenſations agréables: or, il eſt impoſſible que les productions des arts d'agrément excitent continuellement dans l'homme des ſenſations agréables. Ce n'eſt que par leur action ſur les organes, que ces productions excitent des ſenſations agréables; & elles ceſſent de produire cet effet auſſi-tôt que l'action de ces objets n'eſt plus néceſſaire pour la conſervation des corps.

Ainſi, par exemple, les aliments excitent des ſenſations agréables, tant qu'ils ſont néceſſaires ou utiles pour la conſervation des corps, pour l'harmonie de l'organiſation, & ils ceſſent d'exciter ces ſenſations agréables auſſi-tôt qu'ils ſont ſuperflus. L'homme ne peut prolonger la durée de ces ſenſations agréables, qu'en donnant à ſes organes une ſenſibilité qu'ils n'ont pas reçue de la Nature, & aux aliments des ſaveurs actives & pénetrantes que la terre ne leur donne pas, qui produiſent dans les organes des impreſſions extraordinaires: d'où il réſulte que l'homme prend des aliments qui n'ont point avec les organes de la vie, la proportion qu'ils doivent avoir, & que les organes deſtinés à entretenir la vie du corps, contiennent une plus grande quantité de ſuc nourricier qu'ils n'en peuvent faire circuler, &

qu'il n'en faut pour la nutrition des différentes parties du corps ; enſorte qu'il n'y a plus entre les organes & le ſuc nourricier, la proportion que la Nature a établie ; ce qui entraîne l'altération des viſceres & de l'organiſation, les infirmités, les douleurs & la mort.

Le ſuc nourricier devenu ſurabondant circule avec plus de lenteur, s'épaiſſit & cauſe des obſtructions. Ce même ſuc ne peut circuler plus lentement, ou ſéjourner, ſans acquérir une qualité cauſtique ; par ce moyen toutes les fibres des viſceres & des organes ſe trouvent imbibées d'une lymphe irritante ; le cerveau même en eſt rempli ; toutes les perceptions deviennent confuſes, l'homme devient triſte, chagrin, tous les objets extérieurs font ſur lui des impreſſions douloureuſes : renfermé en lui-même, il eſt in-

quiété ſans ceſſe par l'irritation que produit dans toutes les fibres de ſon corps, la lymphe acre & corroſive qui les baigne; il eſt malheureux & tout dans ſon corps tend à la mort.

Il en ſeroit de toutes les productions des arts d'agrément, comme de l'art d'aſſaiſonner les alimens. Un homme, par exemple, qui chercheroit ſon bonheur dans les meubles agréables & commodes, meneroit une vie ſédentaire, ſes organes perdroient leurs reſſorts, les humeurs ne circuleroient plus avec la vîteſſe néceſſaire pour y entretenir la fluidité qui leur eſt néceſſaire pour toutes les ſecrétions; elles s'épaiſſiroient, produiroient des engorgemens, des obſtructions, toute l'organiſation s'altéreroit, l'homme deviendroit mélancolique & malheureux, comme l'expérience journaliere le prouve.

Si pour prévenir ces effets, un homme sans se fixer à une espece particuliere de sensations agréables, cherchoit son bonheur dans toutes les sensations; tous ses sens seroient dans une agitation continuelle & violente qui altéreroit bien-tôt la constitution de ses organes & de son corps, & produiroit l'épuisement, les maladies & la mort.

Ce n'est donc point par les productions des arts d'agrément que l'homme doit prétendre être heureux; & par une loi immuable de la nature le bonheur finit, & le malheur commence où naissent les arts qui par leurs productions rendent l'homme inutile à la société, ou ennemi des autres hommes.

La Nature apprend à l'homme cette vérité par la voie de l'instinct & du sentiment: c'est la constitution organique de l'homme, c'est

le dégoût & la douleur qui le rappellent aux vrais besoins de la Nature, à ces besoins qu'il peut satisfaire sans peine, & sans troubler la paix & le bonheur de ses semblables.

C'est ainsi que la Nature affranchit l'homme de l'empire de son corps, & qu'elle l'arrache à la tyrannie des sens, qu'elle l'éleve au-dessus de l'ordre des Etres purement sensibles.

Ces bornes étroites que la Nature a prescrites aux plaisirs des sens, tandis qu'elle donne à l'homme un amour insatiable pour le bonheur; ne prouvent-elles pas que ce n'est point dans les sensations & dans les objets qui les produisent, que l'homme doit chercher le bonheur, mais au-dedans de lui-même, dans les sentimens & dans les affections de son ame.

La Nature invite par l'attrait du plaisir, l'homme à faire usage

des objets nécessaires à la conservation de son corps : mais elle a chargé le dégoût de l'en écarter aussi-tôt qu'ils sont inutiles ; & s'il est rebelle à l'avertissement qu'elle lui donne par le dégoût, elle commande à la douleur de repousser l'homme vers ses semblables, & de le faire rentrer en lui-même, où elle fait naître des inclinations & des penchans qui ne produisent pas un plaisir rapide & fugitif, comme les objets sensibles, mais une satisfaction vive & constante que le temps augmente : elle n'exige que pendant quelques instans qu'il s'occupe de sa conservation, & si je peux parler ainsi, de son propre individu, & pendant tout le reste du temps elle l'invite, elle le presse de s'occuper du bonheur des autres. La Nature n'attache qu'une satisfaction momentanée à l'action qui n'est utile qu'à celui qui la commet, & le contente-

ment, la joie produite par une action utile au bonheur général, eſt auſſi durable que la vie. La premiere n'a, ſi je peux parler ainſi, que la ſurface du bonheur, & l'autre en eſt la ſource : ainſi le ſyſtême de l'intérêt perſonnel n'eſt pas le ſyſtême de la Nature.

Voyons ſi nous n'exagérons pas les effets de ces inclinations, & ſi elles ne ſont point contraires aux principes de la ſociabilité que nous avons découverts.

CHAPITRE II.

Des inclinations, des penchants & des goûts de l'Homme, attachés à ſa qualité d'être penſant.

QUELLE que ſoit la cauſe qui a produit le monde, il eſt certain que les beſoins auxquels elle aſſujettit les hommes, & les loix qu'el-

le leur prescrit pour les satisfaire; tendent à les unir étroitement, & les obligent à vivre en paix. Lorsqu'elle les a mis dans cet état, elle fait naître l'humanité pour les obliger à s'aimer, à se secourir, à se défendre : ainsi tout ce que nous avons découvert jusqu'ici dans l'homme, tend naturellement à le mettre dans un état de calme, de repos & de paix.

L'amour du bonheur toujours agissant sur lui, produit des goûts & des inclinations qui restent ensevelies dans ceux qui ne jouissent pas de ce calme ; & tous les sentimens qui vont naître dans son cœur seront accompagnés de reflexion : ce ne seront plus des mouvements excités dans l'organisation de son corps, ce seront des affections qui naîtront de ses jugemens ; il ne sera plus confié à la direction de l'instinct ; il va passer sous l'empire de la raison.

Comme l'homme ne ſera point abſolument exempt de maux, même dans cet état de calme, le ſentiment de l'humanité le portera à ſecourir ſes ſemblables, & il en recevra du ſecours.

Dans l'état de foibleſſe, de crainte & de beſoin, les ſecours que les hommes ſe procurent, ſont des engagements contractés & remplis par l'intérêt: dans l'état de calme & de paix, un ſervice eſt un bienfait, & le ſentiment qu'il fait naître eſt différent de l'attachement que produit le ſecours que ſe procurent deux hommes attaqués par une bête feroce.

Dans le beſoin extrême, ou dans l'état de crainte & de guerre, l'homme repouſſe & prend en averſion un autre homme qui l'attaque; mais un homme qui dans l'état de calme attaque un autre homme produit une averſion bien différente, il allume dans ſon

cœur la haine, la colere, & le desir de punir celui qui lui a fait du mal.

Entraînés par le besoin, ou déterminés par la crainte, les hommes refléchissent peu sur ce qui intéresse les autres; mais dans l'état de calme où le sentiment de l'humanité se développe, les hommes partagent en quelque sorte les biens & les maux de tous ceux qu'ils connoissent: aucun n'est indifférent pour les actions qui ont de l'influence sur le bonheur, ou sur le malheur des autres; tous jugent ces actions, chacun les condamne ou les approuve, & ces différens jugemens sont suivis d'un sentiment d'estime ou de mépris, d'amour ou de haine.

Dans l'état de crainte & de besoin, l'intérêt porte tous les hommes à se secourir, & les empêche de se nuire, ou de s'attaquer: dans l'état de calme, l'huma-

nité eſt le ſupplément de l'intérêt; elle porte à ſecourir, à rendre heureux, même ceux dont on n'attend aucun ſecours; mais ce ſentiment n'agit point, ou il n'agit que foiblement en faveur de ceux dont les actions ſont nuiſibles aux autres, & que nous jugeons ennemis du bonheur des hommes: ainſi dans l'état de calme & de paix, aucun homme n'eſt indifférent aux jugements que les hommes portent ſur ſes actions, il deſire qu'ils portent de lui des jugements favorables, il recherche leur eſtime & leur amour, il craint leur mépris & leur haine.

Les effets que produiſent les actions d'un homme ſur l'eſprit & ſur le cœur des autres, ne lui permettent pas d'être indifférent ſur ſes propres actions, & ſur le principe qui doit les diriger. Il eſt obligé de rentrer en lui-même,

il y découvre une régle, une loi qu'il doit ſuivre, il ſe juge lui-même, il s'approuve ou ſe déſaprouve, & devient heureux ou malheureux par cette approbation, ou par cette improbation de ſoi-même.

Enfin, hors de l'état de calme & de paix, où la Nature conduit l'homme, il eſt toujours tyranniſé par ſes beſoins ou par la crainte; la crainte & les beſoins abſorbent tous les efforts de ſon eſprit, il ne refléchit point ſur d'autres objets, il cherche les moyens de ſe procurer des fruits & de ſe garantir des attaques des bêtes féroces; mais il ne refléchit point ſur la ſtérilité ou ſur la fertilité des arbres, il ne recherche point la cauſe pour laquelle ils produiſent des fruits plus ou moins abondamment: il ſe dérobe à la pluie ou ſe garantit des intempéries des ſaiſons & des climats, ſans reflé-

chir ſur ce qui les produit. Dans l'état de calme il en eſt étonné, il penſe que ces phénomènes ont une cauſe, il voit que cette cauſe peut procurer ſon bonheur, ou cauſer ſon malheur ; puiſqu'elle eſt plus puiſſante que lui, il s'efforce de la connoître, il la craint, il juge qu'elle agit ſur les éléments, comme ſon eſprit agit ſur ſon corps, il regarde cette cauſe comme un eſprit & il l'invoque. L'homme dans cet état de calme devient donc religieux : il voit que cette cauſe produit des biens & des maux, il croit qu'elle s'irrite & qu'elle ſe calme ; il cherche ce qui lui plaît ou ce qui lui déplaît, c'eſt-à-dire, ce qu'elle approuve ou ce qu'elle deſapprouve, ce qu'elle aime & ce qu'elle hait. Il ſe fait lui-même une régle ſelon laquelle il juge les actions des autres hommes, & ſes propres actions ; il penſe que la cauſe des

biens & des maux, juge les hommes ſelon cette régle ; ainſi la religion à laquelle l'homme s'éléve naturellement, augmente la force de tous les principes de ſociabilité, & les change en loix ſacrées, plus générales & plus puiſſantes que les loix pénales des ſociétés.

Voilà des inclinations, des plaiſirs qui n'ont les ſens ni pour principe, ni pour fin, elles n'exiſtent ni dans les animaux, ni dans les ſtupides, ni dans les imbecilles ou dans les inſenſés qui ont tous leurs ſens, & qui font toutes les fonctions animales. Ces inclinations naiſſent des jugemens des hommes; elles ſont donc des affections ou des inclinations qui n'appartiennent qu'à l'Etre raiſonnable & immatériel. Voyons ſi ces inclinations exiſtent en effet dans l'homme, & quels ſont leurs effets par rapport à la ſociété.

Article Premier.

De l'attachement & du zèle qu'inſpire un bienfait, ou de la reconnoiſſance.

Un bienfait reçu, un ſervice rendu, procurent à celui qui en eſt l'objet, une ſatisfaction inattendue, & le placent dans un état de bonheur qu'il n'avoit pas lieu d'eſpérer, & qu'il n'étoit pas en droit d'exiger. Il voit auſſi-tôt dans l'homme qui l'oblige, un bienfaiteur généreux qui, ſans avoir beſoin de lui, s'occupoit de ſon bonheur; il le reſpecte, il l'aime, il deſire de lui plaire & de contribuer à ſon bonheur. Tous ces ſentimens ſont néceſſairement liés à l'idée du bienfaiteur & au ſentiment du bonheur qu'il procure. Les Sauvages de la nouvelle Albion adorerent comme des Dieux,

les Anglois qui leur apporterent des médicaments.

Par une ſuite de l'organiſation du cerveau de l'homme, ſa mémoire unit l'idée du bienfait & celle du bienfaiteur avec le ſouvenir du bonheur qu'il a éprouvé; il ne peut ni ſe rappeller ſon bonheur ſans penſer à ſon bienfaiteur, ni penſer à ſon bienfaiteur ſans ſe rappeller le ſouvenir du bonheur qu'il lui a procuré. Ainſi par l'inſtitution même de la Nature, la préſence, l'image, le ſouvenir du bienfaiteur, replacent, pour ainſi dire, l'homme dans l'état de bonheur que le bienfaiteur lui a procuré, & font renaître dans ſon cœur tous les ſentimens d'attachement & de zèle que le bienfait, ou le ſervice rendu avoient produits.

Le ſentiment d'attachement & de zèle produit par le ſouvenir du bienfait, ou du ſervice, eſt ce

que l'on nomme reconnoiſſance, & le bienfait ou le ſervice le produit auſſi naturellement dans le cœur de l'homme qui refléchit, que l'impreſſion qui bleſſe les organes cauſe de la douleur. La reconnoiſſance que la Nature inſpire, porte donc l'homme à contribuer au bonheur de ſon bienfaiteur, toutes les fois que ſon idée s'offre à ſon eſprit; & il ne peut penſer qu'il ſouffre ſans ſouffrir lui-même, & par conſéquent ſans s'efforcer de le ſecourir; c'eſt une récompenſe attachée à la bienfaiſance, & par les loix de la Nature le bienfait eſt utile au bienfaiteur.

L'homme bienfaiſant qui en obligeant n'avoit obéi, qu'à l'impulſion de la bienfaiſance naturelle, voit avec plaiſir le ſentiment que ſon bienfait a produit: car l'homme ne voit point indifféremment qu'on l'aime, qu'on

desire de lui plaire & de contribuer à son bonheur. L'homme devient par sa reconnoissance même plus cher à son bienfaiteur.

Ainsi par les loix de la Nature, la reconnoissance même est utile: Mais cette utilité n'est point l'objet de l'homme reconnoissant; c'est la recompense de la reconnoissance, & non pas son motif. La reconnoissance naît par le bienfait seul, comme nous l'avons fait voir, & elle n'a pour objet que le bonheur & la satisfaction du bienfaiteur, comme la générosité du bienfaiteur n'a pour fin que le bonheur de celui qu'il oblige. La Nature a voulu que ces vertus agréables par elles mêmes, & par conséquent gratuites dans leurs principes, fussent utiles dans leurs effets, afin que l'homme eût toujours un motif pour les pratiquer, & jamais de raison pour s'en dispenser.

Par tout ce que nous avons dit ſur l'origine & ſur l'eſſence de la reconnoiſſance, elle renferme de l'attachement pour le bienfaiteur, & le deſir de procurer ſon bonheur. Ces ſentimens, comme nous l'avons vu, ſont intimement liés à l'idée ou au ſouvenir du bienfaiteur. La reconnoiſſance que la Nature inſpire, porte donc l'homme à contribuer au bonheur de ſon bienfaiteur, toutes les fois que l'idée de ce bienfaiteur s'offre à ſon eſprit. L'homme reconnoiſſant ne calcule donc point les ſervices qu'il rend, afin de s'acquiter : il ne cherche qu'à ſe ſatisfaire. Quelque ſervice qu'il rende à ſon bienfaiteur, ſon idée ſera toujours unie avec le ſentiment du bonheur qu'il en a reçu : il deſirera par conſéquent toujours de procurer ſon bonheur, toujours il s'efforcera de le procurer, ſans ſonger jamais ſi c'eſt une

dette qu'il acquitte. Il devient ingrat auſſi-tôt qu'il rend ſervice à ſon bienfaiteur pour s'acquitter, & pour ceſſer de lui devoir. La Nature ayant uni l'idée du bienfaiteur au ſouvenir du bonheur qu'il procure, & le ſouvenir du bonheur qu'il procure au deſir de le rendre heureux, c'eſt violer les loix de la nature que de chercher à éteindre l'idée du bienfaiteur, en jouiſſant du bonheur qu'il a procuré. L'ingrat eſt donc injuſte, il viole les loix de la Nature, & elle le punit; car l'idée du bienfaiteur qui ne s'offre jamais à l'homme reconnoiſſant ſans un ſentiment de plaiſir, eſt toujours accompagnée d'un ſentiment de douleur & d'humiliation dans l'ame de l'ingrat.

Voilà les effets naturels de la reconnoiſſance dans le cœur de tous les hommes pour un bienfaiteur. Le bonheur du bienfaiteur devient inſéparable de celui

de

de l'homme obligé. Tel eſt l'effet que produiſit ſur un Capitaine Turc, la bienfaiſance & l'humanité. Il fut pris par un des Vaiſſeaux de la flotte de M. du Queſne lorſqu'il alloit bombarder Alger, & rendu ſix ſemaines après, pendant une négociation qui s'ouvrit, mais qui ne procura point la paix: quelque temps après M. le Comte de Choiſeul fut pris par les Chaloupes Algériennes; M. du Queſne fait d'inutiles efforts pour obtenir ſa liberté; le peuple en fureur demande ſa mort. Le Capitaine Turc pris avant le bombardement par le Vaiſſeau ſur lequel ſervoit M. le Comte de Choiſeul, & rendu par M. du Queſne, ſe jette aux pieds du Roi d'Alger, offre ſa fortune pour ſauver M. le Comte de Choiſeul, mais inutilement, on l'attache au canon; le Reys déſeſpéré l'embraſſe étroitement, & s'adreſſant au canonnier, *Mettez feu*, lui dit-il, *puiſque je ne puis ſauver mon bien-*

faiteur, je veux mourir avec lui. A ce ſpectacle le peuple ſe calme & la reconnoiſſance conſerve M. le Comte de Choiſeul. (1)

Si l'homme reconnoiſſant ne ſe croit jamais diſpenſé de procurer le bonheur de ſon bienfaiteur, le bienfaiteur qui en obligeant n'a ſuivi que ſon penchant naturel, croit que la reconnoiſſance qu'on lui témoigne eſt exceſſive, & regarde l'homme reconnoiſſant comme un bienfaiteur, il deſire de contribuer à ſon bonheur, il en cherche les moyens.

Le bienfaiteur & l'homme reconnoiſſant ſe voient donc animés d'un zèle, d'un dévouement réciproque pour leur bonheur, & ils voient que ces ſentimens ne ſont point produits par des vues d'intérêt, ils les regardent comme des diſpoſitions naturelles & conſtantes de leur cœur :

(1) Mercure en 1623. Juillet, Août & Octobre. Mém. de Forbin.

dès lors leur ame n'eſt plus ouverte à la défiance & aux ſoupçons ; ils ne peuvent attribuer ni au deſir de ſe nuire, ni à l'indifférence, les manquements, les inadvertences, les diſtractions inévitables dans le commerce habituel de la ſociété ; elles ne s'offrent que comme de légeres imperfections de l'humanité, ou comme des effets de la confiance. Ainſi la bienfaiſance & la reconnoiſſance produiſent entre les hommes une indulgence qui flatte toujours celui qui en eſt l'objet, & qui ne l'humilie jamais, parce qu'elle n'a pour principe que la confiance en l'attachement de la perſonne qui paroît nous offenſer, & non la ſupériorité de celui qui pardonne. La premiere eſt une juſtice & un témoignage d'eſtime : la ſeconde eſt toujours une grace, & ſouvent une maniere de faire ſentir ſa ſupériorité ſur l'homme qui ne

rend pas ce qu'on croit mériter. La reconnoiſſance & la bienfaiſance ne ſont donc pas ſeulement propres à produire entre les hommes un attachement tendre & généreux, mais encore à prevenir les diviſions entr'eux.

Par la nature même de la reconnoiſſance, chaque témoignage que l'homme en donne eſt un plaiſir pour lui, autant que pour ſon bienfaiteur; la reconnoiſſance eſt donc une ſource de bonheur pour l'homme, & dans l'ordre de la nature, il eſt déterminé à procurer le bonheur de ceux qui l'ont obligé, par le ſeul plaiſir de leur faire du bien, indépendamment de tout autre intérêt.

La reconnoiſſance eſt donc une inclination naturelle qui unit les hommes plus puiſſamment que la ſimple humanité, plus intimement que l'intérêt, plus tendrement que la raiſon.

Comme il n'y a point d'homme qui n'ait beſoin du ſecours des autres, la reconnoiſſance eſt un lien général qui embraſſe tous les hommes, & qui tend à produire ſur la terre une bienveillance, une tendreſſe, une indulgence générales, & par conſéquent à prévenir les cauſes qui diviſent les hommes & qui les rendent ennemis.

Par le moyen de la reconnoiſſance, la foibleſſe de l'homme, ſes beſoins, les maux auxquels il eſt ſujet, que Hobbes & Spinoſa regardent comme des principes de guerre, qui ont fourni tant de ſujets de déclamation à Bayle, & qui ſont encore aujourd'hui le ſujet de tous les arguments de leurs échos, contre la providence : tous ces maux dis-je, ſont des principes d'union entre les hommes, & des ſources de bonheur pour ceux qui les éprouvent & pour ceux

qui les ſoulagent ; le plus grand des maux c'eſt d'ignorer ces plaiſirs ; c'eſt alors qu'on ſent en effet les maux de la nature humaine, ſans aucun adouciſſement ; c'eſt alors qu'ils ſont affreux.

Voyez ce pere de famille, ce vieillard, cet homme infirme, qui ne croit ni à la bienfaiſance, ni à la reconnoiſſance : il eſt au milieu de ſes enfants, de ſes parents, de ſes domeſtiques, comme un priſonnier chargé de fers, au milieu des ennemis ; il croit qu'ils voient avec ſatisfaction ſa foibleſſe, ſes douleurs, & l'impuiſſance où il eſt de ſe garantir du mal qu'ils peuvent lui faire. Il ne les voit intéreſſés à ſa conſervation que comme l'ennemi s'intéreſſe à la vie d'un priſonnier dont il attend une rançon, il les voit prêts à le livrer à celui qui en offrira le plus, à le ſacrifier par ennui, par laſſitude ; il voit qu'il

a tout à craindre de leur intérêt, & rien à eſpérer de leur attachement. Les ſoupçons, l'inquiétude l'environnent, la haine & le déſeſpoir déchirent ſon cœur, les douleurs qu'il reſſent ſont les moindres de ſes maux, ſon ſort eſt affreux: le ſcélerat qui expire ſur la roue, ſouffre moins que lui.

Conſidérez au contraire ce pere de famille, cet homme bienfaiſant, qui a ſenti la reconnoiſſance & qui l'inſpire. Il voit dans ſes enfants, dans ſes parents, dans ſes amis, dans ſes domeſtiques, dans tous ceux qui l'approchent, des amis tendres, zélés, attentifs à le ſoulager, qui acheteroient au prix de leur fortune & de leur ſanté, des remédes à ſes maux, & qui les reſſentent. Au milieu des infirmités & ſous le poids des années, il eſt ſans inquiétude & ſans allarmes. Le ſpectacle de la tendreſſe,

du zèle & des offices de ſes amis ; remplit ſon ame de ſatisfaction, & y fait naître cet attendriſſement délicieux qui fait oublier les malheurs, qui ſuſpend les douleurs, qui charme tous les maux ; il aime trop, & il eſt trop aimé pour être malheureux.

Par les loix de la ſenſibilité naturelle, l'image, le tableau de tous ceux qui environnent ce pere de famille, va ſe peindre dans ſon ame, & y produire tous les ſentiments qu'ils éprouvent ; c'eſt par ce tableau que ſon ame eſt, pour ainſi dire, modifiée : elle ne connoît ſon exiſtence que par ce ſentiment. Il n'a plus d'exiſtence propre, il ne ſent ni ſa vieilleſſe ni ſes infirmités, il ne ſent que l'amour de ſes enfants & l'attachement de ſes amis ; la douleur n'agit plus que ſur ſon corps, elle ne va pas juſqu'à ſon ame ; un enthouſiaſme délicieux le ſouſtrait à

ſes coups : ſon ame s'eſt, pour ainſi dire, multipliée & unie à tous ſes enfants, à tous ſes parents, à tous ſes amis ; il ne mourra pas, il va continuer d'exiſter dans tout ce qu'il aime. Il peut bien dire ſans exagération, ô douleur ! tu n'es pas un mal, puiſque tu me procures un ſi grand bien.

La reconnoiſſance eſt donc, non-ſeulement un ſentiment naturel à l'homme, mais encore un principe de ſociabilité, néceſſaire à ſon bonheur perſonnel, & au bonheur de la ſociété.

L'expérience générale eſt conforme à nos principes. Dans tous les temps, chez tous les peuples, l'ingratitude eſt un crime contre la nature ; par-tout les ingrats ont excité l'horreur & l'indignation. Nous éprouvons encore aujourd'hui, ce ſentiment d'horreur & d'indignation pour les Athéniens, lorſque nous liſons les effets de

leur ingratitude pour Theſée, pour Solon, pour Ariſtide, pour Phocion. Les ombres de ces grands hommes, comme le dit Valere Maxime, ſont forcées par la loi irrévocable du Deſtin, à garder le ſilence : mais il n'eſt point de nation qui ne blâme hautement les Athéniens, & qui ne leur reproche leur ingratitude. (1)

Si l'on a vu la reconnoiſſance s'affoiblir, ou même s'éteindre : ſi l'ingratitude eſt devenue ſi commune, ce n'eſt point à la nature qu'il faut l'imputer, c'eſt à l'éducation, au luxe, à la frivolité.

L'enfance deſtinée à développer le ſentiment de la reconnoiſſance, & à le changer en habitude, par le retour continuel des ſervices dont l'enfant a beſoin, eſt confiée à des mercenaires, dont les ſoins ſont des devoirs, & qui

(1) Val. Max. *Liv. 5. chap.* 3 1.

n'ont jamais l'apparence de la bienfaiſance. L'air impérieux & hautain des parents envers tout ce qui eſt chargé du ſoin de l'enfant, la contenance humble & timide de tous ceux qui ſont deſtinés à le ſervir, la tendreſſe aveugle, l'imbecille complaiſance des parents, offrent ſans ceſſe des eſclaves à l'enfant; & jamais des bienfaiteurs : jamais on ne lui fait ſentir ſa foibleſſe, jamais on ne le force de refléchir ſur lui-même, ſur le beſoin qu'il a de la bienveillance des autres, & ſur ce que ſont pour lui des hommes auxquels ſa foibleſſe le met hors d'état de nuire ou de faire du bien. Il ſemble au contraire que l'exiſtence des autres dépende de lui, & ſoit attachée à ſon bonheur & à ſa ſatisfaction.

Si des étrangers lui donnent quelque témoignage d'amitié, on lui fait faire une révérence, ou

balbutier un compliment qu'il n'entend point, & qui ne ſignifie rien. On examine avec une attention ſcrupuleuſe, s'il ſe courbe & ſe releve avec nobleſſe & avec grace: on lui applaudit s'il a ſuivi les préceptes de ſon maître de danſe: on fixe toute ſon attention ſur la maniere de remercier, & jamais on ne lui parle du ſentiment de la reconnoiſſance.

Lorſqu'il s'agit de l'inſtruire, d'éclairer ſon eſprit, & de former ſon caractére, on appelle des maîtres que l'on a grand ſoin de lui faire enviſager comme des mercénaires, ſemblables à ceux qui ont ſoigné ſon enfance, mais chargés de travaux différents. Ainſi le principe de la reconnoiſſance reſte enſeveli dans ſon cœur juſqu'à ce qu'il entre dans le monde. Il y voit ſes ſupérieurs, ſes égaux & ſes inférieurs, animés du deſir de s'avancer, n'agir & ne rendre

ſervice que pour acquérir des richeſſes, pour obtenir des dignités, pour avoir du crédit ; il n'apperçoit ni bienfaiſance, ni reconnoiſſance dans leurs actions & dans leur conduite : il ne voit ces ſentiments que comme des préjugés populaires, ou tout au plus comme des ſentiments inutiles : enfin, il trouve des perſonnes qui lui diſent que l'homme n'agiſſant que pour ſon intérêt c'eſt une duperie, & même une ſottiſe que de croire à la bienfaiſance & à la reconnoiſſance. L'éducation peut donc étouffer dans le cœur de l'homme le principe de la reconnoiſſance.

La frivolité n'eſt pas moins contraire au développement de cette inclination. Le ſentiment de la reconnoiſſance tire principalement ſa force de ce que l'homme en refléchiſſant ſur ſon bienfaiteur, ou ſur celui qui lui rend

ſervice, le conſidere comme un homme bienfaiſant & zélé pour ſon bonheur : or, un homme frivole ne refléchit point, il ne voit donc point dans ſon bienfaiteur les qualités qui produiſent le reſpect, l'attachement & le zèle qui ſont l'eſſence de la reconnoiſſance, & qui la rendent active & conſtante.

L'homme frivole, l'homme de luxe n'eſt heureux que par une ſucceſſion continuelle & rapide d'une multitude de ſentiments, ou plutôt de ſenſations agréables. Aucun ſentiment n'a une influence conſtante ſur ſon bonheur, ſa reconnoiſſance s'éteint avec la ſenſation qui l'a produite, il ne conſerve point un ſentiment vif du bonheur que lui a procuré celui qui lui a rendu ſervice. L'idée du bienfaiteur ne le replace point dans cet état de bonheur, qui excite le zèle & le deſir de ren-

dre ſon bienfaiteur heureux.

Si dans une nation, beaucoup de perſonnes étoient animées de la paſſion des richeſſes, ou de celle du crédit, on ne trouveroit communément du plaiſir, que dans les choſes qui procureroient du crédit ou des richeſſes : on n'en éprouveroit donc communément ni dans la bienfaiſance, ni dans la reconnoiſſance ; la multitude n'agiroit que pour devenir riche, ou pour acquérir de la puiſſance : la reconnoiſſance ſeroit donc une ſottiſe aux yeux de la plus grande partie de cette nation. Toutes ces différentes cauſes réunies étoufferoient la reconnoiſſance dans une nation, ou la rendroient inutile ; & ceux qui ne jugeroient de l'humanité que par les actions de ces hommes, jugeroient mal à propos que les hommes ſont eſſentiellement ingrats, comme nous voyons qu'on

le penſe aſſez communément aujourd'hui.

Mais, dit-on, l'homme agiſſant eſſentiellement pour ſon intérêt perſonnel, la reconnoiſſance, avec les caracteres que vous lui attribuez, n'eſt-elle pas une chimere auſſi bien que la bienfaiſance deſintéreſſée qui la produit? ne retrouve-t-on pas cet intérêt perſonnel dans toutes les actions de l'homme? & tout le monde ne doit-il pas dire avec M. de la Roche-Foucaut, qu'il en eſt de la reconnoiſſance comme de la bonne foi des marchands: qu'elle entretient le commerce & que nous payons, non parce qu'il eſt juſte, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

Pour faire diſparoître cette difficulté, il ſuffit d'expliquer ce que ſignifie cette phraſe: *l'homme agit néceſſairement pour ſon intérêt perſonnel.*

Cette propoſition ſignifie que nous ne faiſons rien qu'en vue d'une utilité, diſtinguée de l'action: ou elle ſignifie que nous ne faiſons une action que parce qu'elle contribue à notre bonheur.

La propoſition eſt fauſſe dans le premier ſens: car un homme qui eſt trop près du feu & qui ſe brûle, ne s'éloigne que pour faire ceſſer la douleur qu'il reſſent. Un homme qui ſans avoir ni faim, ni ſoif, mange une belle pêche, ne la mange que pour ſe procurer une ſenſation agréable.

Lorſqu'on dit, que l'*homme agit toujours pour ſon intérêt perſonnel*, on ne veut dire rien autre choſe, ſinon que l'homme agit toujours pour ſe procurer du bonheur, qu'il ne fait une action que parce qu'il juge qu'elle contribuera à ſon bonheur. Il ſuit de-là que l'homme peut être reconnoiſſant, parce qu'il trouve ſon

bonheur dans le ſentiment & dans l'exercice de la reconnoiſſance, & non parce qu'il eſpere que le témoignage de la reconnoiſſance lui procurera d'autres bienfaits : ainſi pour juger que la reconnoiſſance deſintéreſſée eſt une chimère, parce que l'homme n'agit que pour ſon intérêt perſonnel, il faudroit prouver que le ſentiment de la reconnoiſſance par lui-même, n'eſt point agréable : car ſi le ſentiment de la reconnoiſſance eſt agréable par lui-même, l'homme pourra reſſentir pour ſon bienfaiteur une reconnoiſſance généreuſe, pure & déſintéreſſée, quoiqu'il agiſſe toujours pour ſon bonheur, ou pour ſon intérêt perſonnel. Or, nous avons fait voir que le ſentiment de la reconnoiſſance eſt un ſentiment agréable en lui-même, & que l'homme éprouve du plaiſir, lorſqu'il contribue au bonheur de ſon bienfaiteur.

Par ce que nous avons dit ſur la nature de l'homme, il n'a de principes d'action que ſes beſoins, & ſes inclinations ; il n'agit donc que pour contenter un beſoin, ou pour ſatisfaire une inclination. Si par la conſtitution naturelle, il éprouve du plaiſir lorſqu'il contribue au bonheur des hommes, il a une inclination naturelle à leur faire du bien, ſans que pour s'y porter, il ait beſoin d'autre motif que le plaiſir qu'il éprouve en faiſant du bien. L'intérêt perſonnel n'empêche donc pas que l'homme ne puiſſe avoir une bienfaiſance gratuite, généreuſe, & qui dans un bienfait, ne ſe propoſe que le plaiſir de contribuer au bonheur d'un autre homme.

De même, ſi par ſa conſtitution naturelle, l'homme éprouve du plaiſir lorſqu'il contribue au bonheur de ſon bienfaiteur, il a une inclination naturelle à contribuer

au bonheur de ſon bienfaiteur ; ſans que pour y contribuer, il ait beſoin d'autre motif que de ce plaiſir. L'intérêt perſonnel n'empêche donc pas que l'homme ne ſoit capable d'une reconnoiſſance pure, généreuſe & gratuite, puiſqu'elle n'a pour objet que le bonheur du bienfaiteur.

Il faut diſtinguer ſoigneuſement dans toute action, le motif & l'objet.

L'objet eſt l'effet que nous nous propoſons de produire par cette action, & le motif eſt le plaiſir, ou le bonheur que nous trouvons à produire cet effet. Lorſqu'un ami prête de l'argent à ſon ami, l'objet qu'il ſe propoſe eſt le bonheur de ſon ami, voilà l'effet de ſon prêt ; le motif c'eſt le plaiſir qu'il trouve à procurer le bonheur de ſon ami. L'uſurier qui prête, a pour objet, non de procurer le bonheur de celui auquel il prête,

mais de gagner de l'argent, & ſon motif eſt le plaiſir qu'il trouve à gagner de l'argent.

Le plaiſir eſt le motif de l'uſurier, auſſi bien que celui de l'ami généreux : conclura-t-on delà, que l'ami n'eſt pas plus déſintéreſſé que l'uſurier, & qu'on ne doit pas plus de reconnoiſſance à l'ami qu'à l'uſurier? De ce que l'ami éprouve du plaiſir à prêter de l'argent à ſon ami, conclura-t-on que l'ami qui prête ſe propoſe de retirer de ſon argent quelque utilité?

Une action eſt donc intéreſſée ou déſintéreſſée, non par ſon motif, mais par ſon objet; ſi dans un ſervice qu'on rend, on ne ſe propoſe que de procurer le bonheur de celui à qui on le rend, l'action eſt déſintéreſſée, quoiqu'on ait du plaiſir à procurer le bonheur de cette perſonne; mais ſi dans le ſervice qu'on rend à un

homme, on ne ſe propoſe que de le porter à être utile, alors ſon bonheur n'eſt plus l'objet du ſervice qu'on lui rend, c'eſt l'utilité de celui qui le rend, le ſervice eſt intéreſſé.

L'homme peut donc être déſintéreſſé dans ſa bienfaiſance & dans ſa reconnoiſſance, quoiqu'il trouve ſon bonheur dans ces ſentiments.

On voit par-la que l'idée de *l'intérêt perſonnel*, conſidéré comme principe des actions de l'homme, eſt une idée vague, confuſe, dont l'uſurier & le méchant peuvent abuſer pour s'excuſer ou même pour s'eſtimer autant que l'homme juſte & bienfaiſant.

Cette propoſition, *les hommes agiſſent toujours pour leur intérêt perſonnel*, n'eſt d'ailleurs d'aucune utilité en morale : ſi elle veut dire quelque choſe, comme nous l'avons fait voir, elle ſignifie que

l'homme n'agit que pour ſon bonheur, & tous les hommes le ſavent, tous le ſentent; mais cet amour du bonheur en lui-même, eſt une force aveugle qui meut l'homme, & qui ne le dirige pas; elle eſt dans tous les hommes, & elle ne conduit perſonne. De ce que l'homme agit néceſſairement pour ſon bonheur, en peut-on conclure qu'il faut faire, ou ne pas faire telle action, qu'elle eſt utile, ou contraire à notre bonheur? Non certainement.

Ne diſons donc pas aux hommes, vous n'agiſſez que pour votre bonheur, mais apprenons leur que la nature qui a mis en eux un amour invincible du bonheur, ne les rend pas heureux au haſard, ou à leur gré, & que l'amour du bonheur a des loix qui ne ſont que les beſoins & les inclinations de la nature. Faiſons leur connoître que la bienfaiſance & la recon-

noissance pure & désintéressée ; procurent à l'homme une satisfaction plus délicieuse & plus touchante que les sensations, tandis que la bienfaisance & la reconnoissance intéressées entraînent après elles, le chagrin & le mécontentement : car de l'aveu de M. de la Roche-Foucaut, l'orgueil de celui qui donne, & l'orgueil de celui qui reçoit, ne pouvant convenir du prix du bienfait, jamais ils ne trouveront que des ingrats dans ceux qu'ils auront obligés, & des injustes dans ceux qui leur auront rendu service.

Jamais leur cœur n'aura le bonheur d'aimer un bienfaiteur, un homme qui leur aura marqué de l'amitié, du zèle, de l'attachement. Jamais ils ne goûteront le plaisir que procure au bienfaiteur, à l'homme obligeant, le spectacle de la reconnoissance.

J'en

J'en appelle au témoignage de tous les hommes sur les caracteres & sur les effets que j'attribue à la bienfaisance & à la reconnoissance.

Il n'est point d'homme assez infortuné pour n'avoir pas obligé quelqu'un, rendu quelque service, témoigné du zèle, de l'attachement, de la sensibilité, de l'amitié à un malheureux, à un affligé, à un malade; n'a-t-il pas vu son zèle, ou les témoignages de son amitié, suspendre les douleurs du malade, adoucir les chagrins de l'affligé; n'a-t-il pas éprouvé une satisfaction vive, un attendrissement délicieux, une espece d'enchantement, en voyant les effets de sa bienveillance? A-t-il dans ce moment pensé à tirer avantage de la reconnoissance de l'homme qu'il obligeoit ou qu'il consoloit? Sa mémoire ne conserve-t-elle pas le souvenir du plaisir qu'il a causé,

de la reconnoiſſance qu'il a produite ; n'eſt-il pas heureux en ſe retraçant cette image ? Le bonheur qu'il a éprouvé ne lui fait-il pas deſirer & rechercher les occaſions & les moyens d'être encore utile & bienfaiſant ?

S'il n'y a point d'homme qui n'ait rendu quelque ſervice, il n'y en a point d'aſſez heureux, ou plutôt qui ſoit aſſez à plaindre pour n'en avoir reçu aucun, à qui l'on n'ait donné aucune marque de zèle ou d'affection dans un chagrin, dans un malheur, ſur un événement heureux. Qu'il diſe ſi dans ce moment, ſon cœur n'éprouvoit pas un amour ſincere pour celui qui s'intéreſſoit à lui, s'il ne formoit pas ſecretement le projet de contribuer toute ſa vie à la ſatisfaction de ceux qui lui témoignoient de la ſenſibilité, de l'attachement.

Ainſi la reconnoiſſance eſt non

ſeulement une inclination naturelle, mais encore un principe de paix & d'union entre les hommes, & une ſource de bonheur; puiſqu'elle procure une ſatisfaction conſtante, & au bienfaiteur & à l'homme reconnoiſſant.

ARTICLE II.

De l'amitié.

AIMER un objet, c'eſt reſſentir de la joie ou éprouver du plaiſir lorſqu'on le voit, lorſqu'on y penſe, lorſqu'on en jouit.

L'homme veut néceſſairement & toujours être heureux; lorſque ſes beſoins primitifs ſont ſatisfaits, l'amour du bonheur agit encore; c'eſt donc pour lui un beſoin que d'aimer; & il aime naturellement les objets qui font ſur lui des impreſſions agréables.

Par ſon organiſation même, il

éprouve du plaiſir, en voyant un autre homme, il l'aime donc naturellement.

Cette affection de l'homme pour ſon ſemblable, eſt eſſentiellement différente de la bienveillance, de l'amour & de l'attachement que produit le beſoin, puiſqu'elle a ſa ſource dans le plaiſir que cauſe à l'homme la vue de ſon ſemblable. Cette affection ſe nomme amitié, c'eſt ſur cet effet de la reſſemblance qu'eſt fondé l'axiôme ſi connu, chacun aime ſon ſemblable, ou ſelon l'expreſſion latine, chacun ſe rejouit en voyant ſon ſemblable : *Simile ſimili gaudet.*

Ce que l'attraction eſt pour les parties homogènes de la matiere, la reſſemblance naturelle l'eſt pour les hommes. Ils ne naiſſent donc point dans un état de guerre produit par une haine naturelle, comme Hobbes le prétend,

ni dans un état de paix produit par la crainte, comme le dit l'Auteur de l'*esprit des loix*. Ils ſont deſtinés à vivre en paix, parce qu'ils naiſſent amis.

Lorſque la vue d'un objet nous cauſe du plaiſir, ou de la joie, nous deſirons de nous aſſurer ſa préſence, de nous unir à lui, & de le rendre heureux; s'il eſt ſenſible & ſuſceptible du bonheur: l'amitié n'eſt donc pas ſeulement une cauſe de paix, elle eſt encore un motif de bienfaiſance, & une ſource de bonheur. Elle ne réunit point les hommes, comme la reſſemblance aſſemble les animaux qui vivent en troupeau; elle ne produit dans l'homme ni cette ſatisfaction indolente que cauſe la vue d'un lieu agréable, ni ce zèle intéreſſé que l'on éprouve pour un aſſocié, mais un deſir ſincere & actif du bonheur de l'homme que l'on aime; on deſire

qu'il ſoit heureux, parce qu'on ne peut penſer ſans douleur qu'il ne l'eſt pas. On s'efforce de le rendre heureux, parce qu'il eſt agréable de ſavoir que l'homme que l'on aime eſt heureux, & plus agréable encore de penſer qu'il eſt heureux par nous. C'eſt le ſeul intérêt perſonnel qu'on ait dans tout ce que l'on fait pour un ami, & c'eſt une contradiction qu'une amitié intéreſſée.

La crainte réunit l'homme à ſes ſemblables, & l'intéreſſe à leur conſervation; l'humanité l'empêche de leur faire du mal, la bienfaiſance le porte à les ſecourir, l'amitié plus pure, plus généreuſe, plus active, écarte tout ce qui peut nuire à ceux auxquels elle s'unit. Elle devine, elle previent les beſoins des amis, elle veille pour leur procurer tout ce qui peut contribuer à leur bonheur.

L'amitié produite par la reſſem-

blance extérieure augmente à mesure que les hommes apperçoivent dans les autres plus de traits de reſſemblance, elle eſt plus vive entre les voiſins qu'entre les perſonnes éloignées ; elle devient plus forte entre les perſonnes qui ont les mêmes mœurs, les mêmes loix, beaucoup d'idées ſemblables, qu'entre les perſonnes qui ont moins de ces reſſemblances. Par ce moyen, il y a entre les Citoyens d'une ville une amitié plus étroite que l'amitié naturelle, une amitié qui rend chaque citoyen plus cher à ſes concitoyens, que les autres hommes, & qui les porte à s'intéreſſer plus vivement à ſon bonheur.

Voila un ſecond degré d'amitié qui s'unit au premier, pour fortifier la paix & pour augmenter la bienfaiſance.

Entre les hommes qui ſont éloignés, le premier dégré d'amitié

ſuffit pour les engager à ſe rendre les ſervices dont ils ont réciproquement beſoin, & à vivre en paix. Entre les hommes qui ſont plus voiſins, qui ont des relations plus fréquentes, qui ont plus ſouvent beſoin les uns des autres, qui peuvent avoir plus ſouvent des ſujets de querelle & de diviſion, la nature a voulu que l'amitié fût plus puiſſante, afin de rendre la paix plus durable, & la bienfaiſance plus généreuſe.

Les hommes ne ſe reſſemblent pas ſeulement par la figure, par l'organiſation & par la maniere de vivre. Ils reçoivent de la nature des inclinations ſemblables, ils deſirent de mériter l'eſtime des autres, c'eſt pour eux un bonheur que de l'obtenir; ils ont naturellement de l'averſion pour la méchanceté, du mépris pour ceux qui ne ſont ni utiles, ni eſtimables: c'eſt par toutes ces inclina-

tions que l'homme s'eſtime lui-même, c'eſt par elles qu'il devient cher & reſpectable aux autres hommes, qu'il s'éleve au-deſſus de tous les autres animaux, au-deſſus des hommes qui ne ſont conſidérables que par la naiſſance & par la fortune, au-deſſus même des injuſtices du ſort, & des malheurs attachés à la condition humaine.

Si l'homme a naturellement du plaiſir à voir les reſſemblances extérieures que la nature met entre lui & un autre homme; avec quel plaiſir ne voit-il pas dans un autre des qualités dont le ſpectacle le charme dans ſa propre perſonne, auxquelles il doit la paix & le bonheur dont il jouit? Il l'aime donc plus qu'il n'aime les autres hommes, parce que le ſpectacle des inclinations & des qualités morales de cet homme eſt infiniment plus agréable pour lui, que la reſſemblance générale qui eſt

entre tous les hommes, ou même que les reſſemblances particulieres qui ſont entre les citoyens d'une même ville : c'eſt un bonheur pour lui que de connoître cet homme, parce que ſon idée ſeule renferme un ſpectacle agréable. Elle devient une partie de ſon bonheur, il ne pourra plus penſer que cet homme eſt malheureux, ſans ſouffrir lui-même ; les périls, les biens & les maux ſeront communs entre eux.

Cette affection eſt une vraie amitié, elle n'a pour principe aucun des beſoins phyſiques de l'homme, aucun intérêt de volupté, d'ambition ou d'argent, mais le plaiſir que cauſe le ſpectacle de la bienfaiſance & des qualités eſtimables de cet homme.

La Nature a donc mis entre les hommes des reſſemblances morales, deſtinées à les unir par un ſentiment d'attachement, indé-

pendant du temps & de l'intérêt ; un principe qui unit toutes les conditions, qui rapproche l'inférieur du supérieur, qui rend le supérieur agréable, & l'inférieur respectable.

La diversité dans les opinions & dans la croyance, n'est point un principe de discorde ou de haine, entre les personnes qui sont unies par ces qualités personnelles.

Ce n'est point précisément parce qu'un homme ne pense pas comme nous, que nous le haïssons, ou que nous le méprisons ; c'est parce que persuadés que nous connoissons la vérité, & que nous la voyons clairement, nous regardons celui qui ne croit pas ce que nous croyons, comme un vicieux qui n'aime pas la vérité, ou qui la craint ; comme un orgueilleux qui s'exagere ses lumieres, & qui fait peu de cas de

notre ſentiment ou de notre jugement & de notre eſprit, comme un jaloux qui nous hait, qui veut nous humilier. Or nous ne pouvons ſuppoſer rien de pareil dans un homme pour lequel nous reſſentons une amitié véritable, puiſque cette amitié a ſa ſource dans des qualités oppoſées à ces vices.

Un homme dont nous connoiſſons que la probité, la bienfaiſance, l'honneur ſont le caractere, & qui penſe autrement que nous, eſt toujours à nos yeux un ami de la vérité, nous croyons que ſon cœur la deſire, que ſon eſprit la cherche, qu'il aimeroit à nous la devoir.

Tous les honnêtes gens, quelque ſentiment qu'ils aient adopté, ſont donc amis, parce que tous ont des qualités communes, dont le ſpectacle leur plaît, qui les intéreſſent réciproquement à leur bonheur. Voila la troiſiéme

claſſe d'amis, ou la troiſiéme eſpece d'amitié.

La Nature met peut-être aſſez peu de différence entre les hommes, peut-être ſortent-ils de ſes mains parfaitement égaux ; mais il eſt certain que la naiſſance, l'éducation qu'ils reçoivent, le climat & le gouvernement ſous lequel ils vivent, mettent beaucoup de diverſité dans leurs opinions, dans leurs occupations, dans leurs habitudes : chacun a un genre de vie, des inclinations, des mœurs, des goûts qui lui ſont propres, qui forment pour ainſi dire ſa perſonne, & qui ſont la ſource de ſa felicité particuliere.

Deux hommes qui, avec les qualités du cœur qui uniſſent les honnêtes gens, auroient des idées, des goûts, des affections, un genre de vie, des habitudes ſemblables, s'offriroient réciproquement le ſpectacle le plus agréable & le

plus intéreſſant, ils éprouveroient en ſe voyant, une joie beaucoup plus vive, une ſatisfaction beaucoup plus touchante que la joie ou la ſatisfaction produite par le ſpectacle de la bienfaiſance, de la probité, de la vertu qui ne ſeroient pas réunies avec ces rapports particuliers.

Nos goûts, nos opinions, notre maniere de vivre, ſont de notre choix, ou du moins nous le croyons; nous les approuvons, nous les croyons conformes aux lumieres de la raiſon, aux régles de la prudence, aux principes de la ſageſſe, nous nous eſtimons, nous nous aimons par le choix que nous avons fait de ces opinions, de ces goûts, & de cette maniere de vivre. L'homme juſte, bienfaiſant & vertueux, qui a des opinions, des goûts, une maniere de vivre différente de nous, nous offre donc quelque choſe

que nous condamnons, ou que nous désapprouvons : il semble lui-même condamner ou désapprouver nos opinions, nos goûts, notre maniere de vivre ; il rend douteuses la sageſſe & la bonté de notre choix ; nous n'éprouvons donc pas en le voyant une joie parfaite, nous l'aimons beaucoup & très-ſincerement, mais imparfaitement.

Pour l'homme juſte, bienfaiſant & vertueux, qui a nos goûts, nos opinions & notre maniere de vivre, il ne nous offre rien que nous désapprouvions, rien que nous condamnions ; il approuve au contraire nos goûts & nos opinions & il confirme la croyance dans laquelle nous ſommes, que nous n'avons ſuivi que les lumieres de la raiſon & les principes de la ſageſſe, dans nos goûts, dans nos opinions, dans notre maniere d'être : il nous offre donc

un ſpectacle plus agréable que l'homme vertueux qui n'a pas avec nous ces rapports.

Un homme eſtimable & vertueux qui a nos goûts, nos opinions, notre maniere de vivre, nous raſſure contre les inquiétudes que nous donnent ſur la ſolidité de notre bonheur, les jugements & l'improbation des autres hommes : car l'homme bienfaiſant & ſimple craint naturellement de s'écarter du ſentiment des autres, ou de les choquer par des ſingularités ; il eſt fâché d'être déſapprouvé, même dans les choſes qui ne ſont pas importantes, parce qu'on n'eſt déſapprouvé que par ceux que l'on choque, & que l'improbation eſt une raiſon de douter de notre ſageſſe. Or la préſence, l'idée d'un ami vertueux qui a nos goûts, nos opinions, notre maniere de vivre, nous délivre de cet état de crainte & d'inquié-

tude ſi pénible pour l'homme ; il nous ſoutient contre le choc continuel des jugemens de nos ennemis, des jaloux & des détracteurs : il eſt une apologie conſtante, un éloge continuel de nos opinions, de nos goûts, de notre maniere de vivre, qui nous eſt toujours chere, & que ſouvent il ne dépend point de nous de changer. Nous ne pouvons enviſager notre ami, nous ne pouvons nous rappeller ſon idée ſans être parfaitement contents de nous-mêmes : la vue d'aucun objet ne nous procure autant de plaiſir & de joie ; ſa préſence eſt une eſpece de viſion béatifique : nous ne ſommes parfaitement contents qu'avec lui : comme les reſſemblances morales ſont des forces attractives, les diſſonances morales ſont des formes répulſives ; toutes les diverſités de goûts, de mœurs & d'opinions qu'on rencontre dans la ſo-

ciété, nous répouſſent à la longue vers notre ami, comme vers notre place naturelle, comme vers notre terme, comme à notre fin, comme dans notre lieu de repos : ce n'eſt qu'avec lui que nous ſommes parfaitement contents de nous-mêmes, & par conſéquent, ce n'eſt qu'avec lui que nous ſommes auſſi heureux que la condition humaine le permet. Nous aimons donc cet ami, autant que nous pouvons aimer ; nous avons pour lui une amitié parfaite : car puiſque l'amitié naît de la reſſemblance, & qu'elle unit les hommes plus étroitement à meſure qu'ils ont plus de reſſemblance ; deux hommes juſtes bienfaiſants & vertueux, qui ont les mêmes opinions, les mêmes goûts, la même maniere de vivre, ſont unis par une amitié parfaite ; chacun d'eux aime ſon ami comme il s'aime ſoi-même ; il fait pour

procurer le bonheur de ſon ami, tout ce qu'il feroit pour procurer ſon propre bonheur. Il expoſe & ſacrifie ſa vie pour lui ; car il eſt le ſupplément de tous les biens, & rien ne peut le remplacer. Or il eſt certain que l'homme expoſe ſa vie pour un objet auquel ſon bonheur eſt attaché.

Nous l'avons dit au commencement de cet article : aimer un objet c'eſt éprouver du plaiſir, lorſqu'on le voit, lorſqu'on en jouit, lorſqu'on y penſe : l'homme ne peut donc être heureux qu'en aimant.

L'homme veut néceſſairement & toujours être heureux, il lui faut donc une objet qu'il puiſſe toujours aimer, dont la vue, la préſence, le ſouvenir lui procurent du plaiſir ſans ceſſe, dans tous les temps, à tous les âges, dont la vue, l'idée ou l'image ne ſoit jamais importune, incommode, ou

faſtidieuſe. Or cet objet ſi néceſſaire au bonheur de l'homme, l'amitié parfaite le procure, puiſqu'elle lui donne toujours une raiſon de l'aimer, & qu'elle ne craint ni les atteintes du temps, ni les caprices de la fortune.

Un ami dans l'infortune conſerve tout ce qui nous attachoit à lui, tout ce que nous aimons à y voir, nous voyons en lui ſes qualités, nous pénétrons au fond de ſon cœur pour les y contempler; lorſque la vieilleſſe ou les infirmités ne lui permettent plus de les manifeſter, nous les voyons toujours ſubſiſtantes dans ſon cœur, parce qu'elles nous ont paru former ſon caractere, & en quelque ſorte l'eſſence de ſa perſonne : l'ami dont la caducité ébranle les organes & affoiblit la raiſon, n'eſt à nos yeux qu'un ami qui ſommeille, la mort même ne le fait diſparoître qu'à nos

ſens. Comme il n'y a point d'objet plus agréable pour nous que le ſpectacle de ſes qualités, ſon idée, ſon image ont fait ſur notre cerveau une impreſſion plus profonde que tous les autres objets; les eſprits animaux accoutumés à circuler dans les traces qui nous le repréſentent ne nous permettent pas de l'oublier; ſon idée exiſte toujours dans notre mémoire comme une idée bienfaiſante, elle ne peut s'effacer de notre ſouvenir, il continue d'exiſter & dans notre eſprit & dans notre cœur; tout ce qui nous reſte de lui le rappelle & nous devient precieux comme la connoiſſance de la conformité de nos goûts, avec ceux de notre ami fait une partie eſſentielle de notre bonheur, comme nous avions pris l'habitude d'être heureux par les mêmes objets, & en quelque ſorte par les mêmes plaiſirs, nous aimons tout ce

qu'il a aimé, il vit encore en nous; nous agissons par tous ses motifs, nous remplissons toutes ses vues, nous exécutons tout ce qu'il a desiré.

Un ami véritable connoît la fidélité de son ami pour exécuter toutes ses volontés; cette connoissance prolonge sa vie & la fait durer autant que la notre, il jouit en effet du plaisir qu'il auroit eu à exécuter tous ses projets, par la certitude qu'il a qu'ils seront exécutés par son ami.

D'après les principes que je viens d'établir sur l'amitié, je bannirois de la morale, les noms d'amitié utile, d'amitié de plaisir; je n'admettrois que quatre especes d'amitié, ou plutôt une seule espece d'amitié qui est le plaisir produit par la ressemblance qu'un homme apperçoit entre lui & les autres hommes, & je la partagerois en quatre classes différentes,

ſelon les différentes reſſemblances qui uniſſent les hommes. L'amitié naturelle qui unit tous les hommes par leurs reſſemblances générales, l'amitié civile qui unit plus étroitement tous les ſujets d'un état, tous les Citoyens d'une ville, par la reſſemblanee des mœurs publiques, des idées pareilles, des intérêts communs : l'amitié vertueuſe & d'eſtime qui unit tous les honnêtes gens par la reſſemblance des qualités eſtimables & des vertus ; enfin l'amitié parfaite qui unit les perſonnes eſtimables & vertueuſes par une reſſemblance plus particuliere de mœurs, d'idées, de goûts, & qui n'en fait qu'un tout animé par le même eſprit & dirigé par la même ame.

Par ces différentes claſſes d'amitié, la nature tend à unir tous les hommes plus ou moins étroitement, ſelon qu'ils ont plus ou

moins beſoin de l'être pour leur bonheur particulier & pour la paix générale : ſemblable à l'attraction qui en agiſſant ſur les corps en raiſon de leurs diſtances & de leurs analogies, produit l'ordre immuable que nous admirons dans le monde phyſique : l'amitié en uniſſant les hommes plus ou moins ſelon le dégré de leurs reſſemblances, tend à produire dans le monde moral une harmonie conſtante, une concorde univerſelle, & un bonheur égal pour tous les hommes.

Par les reſſemblances extérieures que la nature met entre tous les hommes aucun n'eſt étranger ſur la terre, ces reſſemblances ſeules uniſſent tous les hommes qui ſe rencontrent, & les portent à s'aimer, à ſe ſecourir, avant qu'ils puiſſent ſe communiquer leurs idées & leurs deſſeins, avant qu'ils puiſſent faire aucune convention

ou

ou ſe donner aucun témoignage d'eſtime, elle les diſpoſe à s'eſtimer, c'eſt une ſympathie douce, qui ne permet pas à l'homme d'être indifférent pour un autre homme, qui l'intéreſſe à ſon ſort dans le temps même qu'il n'implore point ſon ſecours, qui produit dans ſon cœur une ſollicitude uit crette ſur ſon bonheur, qui lef ſece de s'en occuper pour faire ceſſer l'inquiétude qu'il reſſent; c'eſt une foible image de la charité chrétienne qui n'eſt jamais indifférente, jamais oiſive.

Entre les hommes qui ſont éloignés, ce premier dégré d'amitié ſuffit pour les engager à ſe rendre les ſervices dont ils ont réciproquement beſoin, & à vivre en paix. Entre les hommes qui ſont plus voiſins, qui ont des relations plus fréquentes, qui ont plus ſouvent beſoin les uns des autres, qui peuvent avoir plus ſouvent

des sujets de querelle & de division, il faut que l'amitié soit plus puissante ; & la nature produit cette augmentation de force & d'activité, par les rapports même qui se trouvent entre les voisins & les concitoyens.

Les hommes justes, bienfaisants & vertueux, sont les plus nécessaires au bonheur de l'humanité, & en même-temps les plus indifférents sur leur propre bonheur, & sur leur conservation : l'amitié qu'ils inspirent est plus puissante que l'amitié naturelle, & plus active que l'amitié civile, afin qu'ils soient aidés & secourus par préference, avec plus de zèle & plus constamment que les citoyens inutiles ou malfaisants. Par l'amitié vertueuse tous les hommes justes & bienfaisants sont unis, de quelqu'âge, de quelque religion, de quelque secte qu'ils soient ; elle arrête les effets de la haine & de l'i-

haïr qu'inſpire l'eſprit de faction & de parti, parce qu'elle fait que l'homme de parti au lieu de voir dans l'homme du parti oppoſé un ennemi, n'y voit qu'un homme qui s'égare : elle empêche entre les Citoyens, entre les peuples voiſins les effets de l'eſprit de faction, & du zèle aveugle & barbare. L'amitié vertueuſe prépare par-tout des aſiles à la vertu perſécutée, elle oſe pour ſa défenſe ce que l'amitié civile ne fait pas même imaginer pour l'homme juſte & bienfaiſant que l'on perſécute, elle fait faire les efforts que l'on feroit pour un frere opprimé ; car tous les hommes vertueux ſont freres, ils ſont unis par les mêmes liens qui uniſſent les enfants d'un même pere.

Enfin l'amitié parfaite unit les hommes auxquels il eſt plus agréable & plus avantageux de vivre enſemble, elle aſſortit pour ainſi

dire les caracteres, & tend à procurer une paix générale, en prévenant toutes les querelles que peuvent faire naître les différences des goûts, des opinions, des mœurs particulieres entre des hommes qui s'aimeroient & qui s'eſtimeroient pour leurs vertus. Elle aſſocie à l'homme vertueux, un ami capable de lui rendre ſans dégoût, ſans répugnance, ſans diſtraction les ſervices les plus importants, dans tous les temps, dans toutes les circonſtances; qui trouve ſon bonheur dans le dévouement le plus entier & le plus généreux pour ſon ami. L'amitié parfaite eſt le ſupplément des richeſſes & de la puiſſance, elle eſt l'équivalent de tout ce que la naiſſance ne donne pas, ou que la fortune refuſe; elle eſt donc un principe de paix & de bonheur pour tous les hommes & pour toutes les conditions.

Ainſi par le moyen de l'amitié, la Nature tend à procurer un bonheur égal pour tous les hommes ; en dépoſant dans leur cœur le germe de l'amitié, elle a mis un principe de paix générale & perpétuelle ſur la terre.

C'eſt pour cela, que les anciens regardoient l'amitié comme un des plus puiſſants reſſorts de la politique : elle étoit, ſelon eux, la gardienne des villes & la ſource de la félicité publique. Où les Citoyens ſont amis, dit Ariſtote, il n'eſt plus beſoin de juſtice ; & où la juſtice regne, il faut encore de l'amitié. (1)

En effet, les ſujets d'un état, les Citoyens d'une ville, les habitants d'un quartier, les voiſins, lorſqu'ils ne ſont pas unis par le ſentiment de l'amitié, ſe gênent, s'incommodent, ſe donnent récipro-

(1) Ariſt. moralium. *Liv.* 8. *chap.* 1.

quement mille sujets de mécontentement & d'indisposition qui font naître la haine, des querelles, des procès. Pour les prévenir, & pour les arrêter, les Législateurs établissent & multiplient les loix : la multiplication des loix les obscurcit ; il est même difficile qu'en se multipliant, elles ne se contredisent pas, la connoissance en devient prodigieusement difficile, & l'observation exacte, impossible : la mauvaise humeur & la fraude trouvent dans les loix des moyens d'attaquer & de se défendre, aussi bien que la justice, l'innocence & la bonne foi : les hommes de loi se multiplient & deviennent une espece de champions toujours prêts à servir la haine & l'injustice contre la bienfaisance & contre la droiture. Tous sont intéressés à perpétuer la haine & les divisions entre les Citoyens ; c'est sans dou-

te l'objet de ces déclamations, de ces satyres injustes, outrageantes, inutiles au sujet, qui rempliſſent ſi ſouvent les plaidoyers & les écrits des gens de juſtice : ainſi où la juſtice regne ſans l'amitié, les Citoyens ſe haïſſent, & ne ſe procurent pas réciproquement les ſecours, les avantages & les agrémens de la ſociété : ils ſe font une guerre funeſte à leur repos & à l'état. Le plaideur, au lieu de défricher un terrein inculte, de deſſécher un marais, de fertiliſer une lande, de ſoulager un malheureux, de lui rendre la vie par ſon aſſiſtance, enrichit l'huiſſier, le procureur, l'avocat, le fermier du papier timbré, & tombe bientôt lui-même dans la pauvreté ; l'homme pauvre & mécontent, que les loix ont reduit à l'indigence, qui n'aime point ſes Concitoyens, n'a point d'ami, point de patrie ; il eſt prêt à entrer

dans tous les desseins des factieux ; dans tous les complots des méchants : Voila l'effet de la justice, sans l'amitié.

L'amitié eût étouffé tous ces principes de division, & prévenu tous ces maux : car » l'amitié est » en effet, comme le dit un Ancien, un exercice continuel qui » nous enseigne à vivre avec les » hommes ; elle apprend la politesse, car on cède avec plaisir » les premieres places en tout à » son ami ; la patience, car on » souffre sans ressentiment les fautes de son ami ; l'honnête liberté, car on parle à son ami avec » vérité & avec franchise ; la reconnoissance, car on cherche à » rendre à son ami les bienfaits » qu'on en a reçus, & l'affection qu'il » a témoignée ; l'humanité, & la » bonté, car on est ravi de trouver l'occasion d'en donner des » marques à son ami ; la générosité

» & le courage, car nous ſecou-
» rons avec joie notre ami, dans
» les périls, & nous combattons
» pour lui juſqu'à la mort même,
» & s'il étoit poſſible de compo-
» ſer une armée de bons amis,
» cette armée quelque petite qu'el-
» le fût, battroit aſſurément une
» armée beaucoup ſupérieure. (1)

Ainſi la ſaine politique n'admet point la maxime qui porte que pour regner il faut diviſer; elle dit au contraire, ſi vous voulez regner heureuſement & avec gloire, faites que vos ſujets s'aiment.

Mais ce ſyſtême d'amitié que nous attribuons à la nature, n'eſt-il point une chimere? tous les principes que nous avons établis, ne ſont-ils pas démentis par l'expérience?

Oui, ſi la vue d'un homme ne

(1) Simplicius diſſert. 4 à la ſuite du manuel Epictete, *tom.* 2. *pag.* 338. trad. de Dacier.

cauſe pas naturellement du plaiſir à un autre homme ; ſi l'homme bienfaiſant & vertueux n'éprouve pas du plaiſir, lorſqu'il voit un autre homme juſte, bienfaiſant & vertueux ; ſi l'homme juſte, bienfaiſant & vertueux n'éprouve pas un très-grand plaiſir, lorſque dans l'homme qu'il aime pour ſes vertus, il voit les mêmes opinions, les mêmes goûts, & la même maniere de vivre qu'il a.

Mais ſi tous ces rapports, toutes ces reſſemblances forment pour l'homme un ſpectacle agréable, comme nous croyons qu'on ne peut en douter ; l'amitié pure, généreuſe, déſintéreſſée & même parfaite n'eſt point une chimère ; c'eſt le ſentiment le plus naturel à l'homme, le don le plus précieux qu'il pût recevoir de la nature.

Toute la queſtion ſur la poſſibilité de l'amitié pure, généreuſe,

désintéressée, ou même parfaite, se réduit donc à savoir si l'homme éprouve du plaisir, lorsqu'il apperçoit dans un autre des ressemblances avec lui ; car dès ce moment, cet Etre semblable à lui contribue à son bonheur, par le seul spectacle qu'il lui offre, & il l'aime pour lui-même, il desire de le rendre heureux, par le seul plaisir que l'homme éprouve lorsque l'objet qu'il aime est heureux.

Si les rapports ou les ressemblances qu'un homme apperçoit entre lui & un autre homme, lui procurent le spectacle le plus agréable, il aimera cet homme jusqu'à se dévouer pour lui, parce que l'homme expose sa vie pour conserver un objet sans lequel il ne pourroit exister que malheureux.

L'amitié s'affoiblit à mesure que l'homme éprouve moins de plaisir dans le spectacle de ces ressem-

blances ou de ces rapports avec un autre homme : ainſi l'homme avide de célébrité, de crédit, ou d'argent, eſt incapable d'amitié : plus il en montre, moins elle eſt vraie : il n'aime ceux qu'il appelle ſes amis que comme des inſtruments ou comme des moyens d'arriver à la réputation, aux richeſſes, au crédit. Ces adorateurs bas & rampants des hommes puiſſants, ces complaiſants ſi fléxibles, ſi aſſidus & ſi vils, qui feignent de goûter un plaiſir délicieux dans le commerce d'un homme avec lequel ils n'ont aucune reſſemblance de goût, de caractére ou de ſentiments ; ces louangeurs banaux qui n'approuvent que pour ſe faire des prôneurs, ne ſont point des amis ; ils n'éprouvent point le ſentiment de l'amitié, ce n'eſt point le ſpectacle des qualités eſtimables, ou des vertus qui fait leur bonheur, ce n'eſt point

ce qu'ils aiment dans ceux auxquels on les voit ſi empreſſés de plaire. Leur ingratitude, leur perfidie même envers ceux qu'ils appelloient leurs amis, ne prouvent donc rien contre la poſſibilité de l'amitié véritable & parfaite ; ils n'étoient point en effet les amis de ceux qu'ils abandonnent ſi indignement.

Le voluptueux eſt plus capable d'amitié que l'homme avide : mais ſon amitié eſt toujours foible, parce que ce n'eſt point dans le ſpectacle des qualités de ſon ami qu'il fait conſiſter ſon bonheur ; il ne faut point attendre d'amitié parfaite, ni même d'amitié vive, d'un homme qui, comme diſoit Caton, a plus de ſentiment dans le palais que dans le cœur.

L'homme frivole eſt plus capable d'une amitié vive : mais, comme tout ce qui fait ſur ſes ſens, des impreſſions agréables, a droit

de le rendre heureux, comme tout ce qui l'occupe le fatigue & le rend malheureux, il n'a que des accès d'amitié, il eſt incapable de la conſtance qui fait l'eſſence de l'amitié parfaite.

Pour l'homme vain : heureux uniquement par la contemplation de ſes perfections & de ſes qualités perſonnelles, il eſt incapable d'amitié.

Ce n'eſt point non plus dans les hommes livrés à l'eſprit de parti, que l'amitié ſe développe. Ce n'eſt preſque jamais l'honneur, la probité, la bienfaiſance, les vertus ſociales que l'on aime dans un proſélyte, c'eſt le zele & le dévouement : les avantages, le ſuccès, le triomphe d'un parti, eſt le ſouverain bien de tous les ſectateurs de ce parti : ils n'aiment que le parti. La plûpart des Ligueurs euſſent préféré Jacques Clément à Saint-François de Sales. Il eſt

donc impossible que l'amitié vraie, l'amitié parfaite, naisse dans une ame livrée à un parti.

Il en faut dire autant des Duellistes, des Conjurateurs ; ils ne voient dans leurs associés, dans leurs camarades, que des instruments propres à servir leur vengeance, leur ambition, ou leur cupidité ; ils n'aiment ni n'estiment en eux, ni la probité, ni l'honneur, ni la vertu, ils n'y desirent que de la bravoure & de l'adresse : ils ne peuvent donc éprouver le sentiment de l'amitié. Rien n'a surpassé l'intrépidité, l'audace des Flibustiers, leur dévouement pour leurs camarades, auxquels ils ôtoient la vie pour la plus légere contradiction, ou pour le plus petit intérêt.

Ce que nous avons dit sur les causes destructives de l'amitié, prouve qu'elle doit être extrêmement rare dans les nations vaines,

frivoles, livrées au luxe, & passionnées pour les richeſſes, pour le crédit; où regnent les factions, & les partis: ſemblables aux terres impregnées de l'acide métallique, qui ne produiſent que des bruyeres, quelques arbuſtes foibles, quelques arbres rabougris, les nations livrées au luxe, aux plaiſirs, à l'amour des richeſſes, à la fureur des partis, ne produiſent que des amis foibles & imparfaits: mais il ne faut pas en conclure que la vraie amitié, l'amitié parfaite ſoient des chimères. Il y a même dans ces nations, de vrais amis. C'eſt ainſi que dans les landes ſtériles, on voit épars çà & là des bouquets d'arbres forts & vigoureux. Il n'eſt pas même impoſſible dans ces nations, de rappeller les hommes à la vraie amitié: comme le cultivateur peut, en brûlant la terre détruire l'acide métallique, & lui rendre ſa fécon-

dité. Le philoſophe, le politique, le moraliſte peuvent éclairer, toucher les hommes, détruire l'amour du luxe & de la frivolité, & rendre aux ames leur fécondité pour les vertus ſociales qui forment l'amitié.

Il n'eſt perſonne qui, au ſortir de l'enfance, dans la jeuneſſe, avant qu'il eût embraſſé un état, n'ait éprouvé pour l'homme juſte, doux & bienfaiſant une affection vive & tendre; il n'en eſt aucun qui au moment où ces ſentimens ſont nés dans ſon cœur, n'ait deſiré de le rendre heureux. Cette eſpéce d'enthouſiaſme, ou, ſi l'on veut, cet enjouement, eſt néceſſairement l'effet d'un plaiſir vif & touchant, produit par le ſpectacle de la bienfaiſance, de la juſtice & de la douceur. Tout le monde a donc en effet éprouvé le ſentiment de l'amitié vraie, pure & déſintéreſſée; il n'eſt perſon-

ne à qui la nature n'ait appris qu'il eſt deſtiné à aimer ſes ſemblables, & que l'amitié eſt une ſource de bonheur.

Il n'eſt perſonne, quelle que ſoit ſa condition, ſon âge, ſon état, pour qui le récit des effets de l'amitié vraie, généreuſe & parfaite ne forme un ſpectacle agréable, qui ne deſire dans ce moment un ami véritable, un ami parfait, qui ne ſe croie capable de l'être; le principe de l'amitié ſubſiſte donc toujours dans le cœur de l'homme; & il agit ſans ceſſe pour unir tous les hommes; il les unit encore en effet, quoiqu'il ne produiſe pas tous les effets qu'il a produits dans des ſiécles moins livrés au luxe.

C'eſt donc en vain que l'on prétend juſtifier les incrédules ou les indifférents à l'amitié, en diſant que ce ſont moins des hommes inſenſibles que des hommes déſa-

bufés. On ſe défabuſe ſur les amis & non ſur l'amitié : comme les aliments qui ont été nuiſibles, ne détruiſent point en nous le beſoin de manger ; les faux amis ne détruiſent point dans notre cœur le beſoin d'aimer. Mille fois trompé le cœur capable d'aimer, ſoupire encore après des amis véritables, les cherche & ne déſeſpere jamais d'en trouver. Ces hommes défabuſés ont manqué d'amis, dit Sénéque, parce qu'ils manquoient d'amitié.

S'il étoit néceſſaire de confirmer par des autorités, une vérité dont l'homme porte la démonſtration dans ſon cœur, nous pourrions citer toutes les nations.

L'amitié chez les Anciens étoit une divinité, & les ſymboles ſous leſquels on la repréſentoit, formoient en quelque ſorte un traité d'amitié pour le peuple : elle étoit peinte ſous la forme d'un jeune

homme dont la tête étoit nue ; il étoit vêtu d'un habit groſſier, au bas duquel étoient écrits ces mots, *la mort & la vie* ; ſur ſon front étoit écrit, *l'hiver & l'été* : ſon côté étoit ouvert juſqu'au cœur, que le jeune homme touchoit, & montroit avec ſon doigt : là étoient écrits ces mots, *de loin & de près* : au-deſſous de la peinture étoit l'explication ſuivante.

La figure du jeune homme ſous laquelle on repréſente l'amitié, apprend que jamais l'amitié ne vieillit. Sa tête eſt découverte, pour apprendre qu'on ne doit jamais cacher ſon amitié, ni rougir de ſon ami. Son habit eſt groſſier pour faire voir qu'on doit s'expoſer à la fatigue, & même à l'indigence pour ſon ami. Les mots de *vie & de mort*, écrits ſur le bas de la robe, apprennent qu'un ami véritable aime juſqu'à la mort. Les mots *d'été & d'hiver*, apprennent

qu'on aime ſon ami dans l'adverſité comme dans la proſpérité. Le cœur du jeune homme eſt découvert pour faire voir qu'un ami n'a rien de caché pour ſon ami; enfin ſon bras eſt incliné, & il montre ſon cœur avec ſon doigt, pour apprendre que dans l'amitié, les paroles répondent aux ſentiments, & les actions aux paroles. Les mots *de loin & de près*, écrits à côté du cœur, apprennent que ni le temps ni l'éloignement n'affoibliſſent l'amitié. (1)

Tous les effets & tous les caracteres que nous attribuons à l'amitié, les Anciens les avoient renfermés dans les mots qui ſignifioient un ami: un ami ſe nommoit un néceſſaire, *neceſſarius* & l'amitié une néceſſité, *neceſſitudo*. Dans ces ſiécles reculés que nous nommons groſſiers, on diſoit en pro-

(1) Gyrald. de diis ſyntagm. 1.

verbe qu'un ami étoit plus néceſſaire que le feu & l'eau, parce que nous avons beſoin plus ſouvent de notre ami que de l'eau & du feu. (1)

Aujourd'hui le mot de *néceſſaire* déſigne un coffre ou étui qui renferme différents petits meubles & uſtenſiles commodes dans les voyages. Cet étui a pris chez les François le nom & la place qu'on donnoit à l'ami chez les Anciens. Le néceſſaire eſt le véritable ami de l'homme de luxe.

Il ſemble que ce ne ſoit qu'aux dépens de la morale, que les arts agréables ſe perfectionnent. Le ſymbole ſous lequel nous avons vu que les Anciens repréſentoient l'amitié, prouve en même temps & l'imperfection de la peinture, & la ſublimité de la morale de ces

(1) Cic. de amicit. Erasm. adag.

temps. Ce n'eſt point ainſi que le Brun eût repréſenté l'amitié ; mais c'eſt dans le ſiécle de le Brun que M. de la Roche-Foucaut a dit, que l'amitié » n'eſt qu'une ſociété, » qu'un ménagement réciproque » d'intérêts, & qu'un échange de » bons offices ; enfin un commerce où l'amour propre ſe propoſe » toujours quelque choſe à gagner.

Oreſte & Pylade avoient des Autels chez les Scythes ; l'amitié pure, généreuſe & déſintéreſſée, ou même parfaite n'y étoit pas extraordinaire ; & chez les Grecs Ariſtote s'écrioit : Mes amis, il n'y a plus d'amis.

Les Anciens Romains regardoient comme une lâcheté de rendre ſervice dans l'eſpérance d'en retirer quelque utilité. Dans notre ſiecle, on croit que l'homme ne peut aimer que par intérêt, & que l'amitié pure, généreuſe &

désintéressée, n'est qu'un sentiment romanesque, une idée chimérique qui ne peut être adoptée que par ceux qui ne connoissent point les hommes.

Nous croyons avoir prouvé le contraire. & par la nature même de l'homme & par l'expérience de tous les peuples & de tous les temps qui déposent en faveur de notre sentiment. Peut-on combattre ces preuves par cette multitude d'amis faux ou foibles, que produit parmi nous le luxe, la frivolité, la fureur du crédit, & tant d'autres petites passions qui dominent aujourd'hui?

Si la corruption du siécle oblige le philosophe sensible & vertueux à dire, par exagération, il n'y a plus d'amis; qu'il ajoute que nous pourrions tous être amis; qu'il apprenne à l'ambitieux, à l'homme frivole, au voluptueux, qu'ils sont destinés à s'aimer, & qu'ils

qu'ils trouveront dans l'amitié une félicité, que ne peuvent procurer ni le luxe, ni les divertissements, ni les dignités ; qu'il apprenne au Citoyen pauvre & obscur qu'il trouvera dans l'amitié un trésor plus précieux que l'or, une satisfaction qu'il chercheroit envain dans la fortune & dans la grandeur. Peut-il faire de ses talents un plus noble usage ? Peut-il rendre aux hommes un service plus important qu'en les engageant à s'aimer ?

ARTICLE III.

De la haine.

TOUT ce qui augmente la puissance de l'homme & sa perfection, produit en lui un sentiment de plaisir ou de joie ; tout ce qui resserre son activité, tout ce qui diminue sa perfection ; tout ce qui met des bornes au pouvoir qu'il a

naturellement de satisfaire ses desirs, produit en lui un sentiment de tristesse.

Lorsque l'homme apperçoit que le pouvoir qu'il a de satisfaire ses desirs ou son activité, diminue, & qu'il ne peut l'attribuer à une cause extérieure, il juge qu'il porte au-dedans de lui même un principe qui affoiblit le pouvoir qu'il a de satisfaire ses desirs, ou qui altére sa perfection, il éprouve un sentiment de tristesse. Tel est l'état d'un homme dont la lymphe est devenue âcre & caustique : cette lymphe qui baigne tous les organes de l'homme, met toutes les fibres de son corps dans un état d'irritation ; une foule de sentiments confus occupent son ame, & l'agitent sans l'éclairer, elle est inquiete & fatiguée sans connoître la cause du mal-aise qu'elle éprouve, elle est triste & chagrine, & cette tristesse, ce chagrin

dont l'ame eſt affectée, ſe nomme mélancolie.

Si c'eſt une cauſe extérieure qui arrête l'activité de l'homme ou qui diminue ſon pouvoir & ſa perfection, la triſteſſe qu'il éprouve, eſt accompagnée d'un effort pour éloigner cette cauſe, ou pour la détruire, & ſe nomme *haine*. Tel eſt l'état d'un homme que l'on charge de chaînes, ou que l'on enferme dans un cachot.

De cette idée de la haine Spinoſa conclud que les hommes ſont portés naturellement à ſe haïr, parce que les hommes ayant des goûts & des beſoins communs, chaque homme peut être un obſtacle aux deſirs de l'autre. (1)

De ces principes ſur la nature de la haine, je concluds au con-

(1) Spinoſa etic. part. 3. ſchol. prop. 11, prop. 12. ſchol. prop. 45.

traire que les hommes ſont portés naturellement à s'aimer, & que la haine que la nature inſpire, n'a pour objet que le méchant; que par conſéquent elle n'eſt point une diſpoſition contraire à la ſociabilité.

En effet, nous avons vu que l'union de l'homme avec ſes ſemblables, le tire d'un état de foibleſſe & de crainte qui le ſoumettoit à tous les animaux carnaciers: d'un état d'ignorance qui le confondoit preſqu'avec les brutes: d'un état de pauvreté qui lui rendoit l'éxiſtence déſagréable. L'union de l'homme avec ſes ſemblables augmente donc en effet ſon pouvoir & ſa perfection. Il aime donc naturellement ſes ſemblables; loin de les haïr naturellement, comme le prétend Spinoſa.

D'ailleurs nous avons vu que l'homme eſt non-ſeulement porté par ſes beſoins, par ſes goûts & par ſes inclinations à s'unir avec

ſes ſemblables, mais encore que par ſa conſtitution organique il jouit de leurs plaiſirs, & reſſent leurs maux, qu'il partage avec eux ce qu'il poſſéde, & même ſon néceſſaire.

La haine que la nature inſpire à un homme contre un autre homme, n'a donc pour objet, ni l'indigent, ni le malheureux, ni le foible, ni l'homme heureux qui le laiſſe jouir en paix de ce qui eſt néceſſaire à ſon exiſtence, mais le méchant qui le rend malheureux, qui attaque ſa vie, qui veut lui ravir le néceſſaire que la nature ne refuſe à aucun des Etres qu'elle produit.

L'homme de la nature ne voit donc le malfaiſant que comme un Etre avide de ſon malheur, qui ſe repaît de ſes ſouffrances, comme le tigre s'abreuve du ſang des animaux foibles, & ſe nourrit de leur chair : il attaque le

méchant comme il attaque le lion, le tigre, le léopard, &c. Sa haine ne finit que lorsqu'il a détruit cet ennemi de l'humanité, & c'est cette maniere d'envisager l'homme malfaisant, qui rend implacables les haines des sauvages contre leurs ennemis.

La haine que la nature inspire à l'homme contre le méchant, n'est pas plus contraire à la sociabilité que la loi qui punit l'assassin: elle arme tous les hommes contre le méchant; elle le corrige, ou le met hors d'état de nuire: elle est en quelque sorte le ministre que la nature a chargé de la venger des méchants qui violent ses loix, & nul méchant ne peut se flatter de lui échapper. Presque tous les scélerats fameux ont péri par la haine que leurs forfaits avoient allumée: aucun n'a joui tranquillement du fruit de ses crimes; au milieu de leurs prospérités même,

tous voyoient comme Denis, le poignard vengeur ſuſpendu ſur leur tête.

La haine n'a des effets auſſi terribles que pour les méchants qui ont violé toutes les loix de la nature, qui ont perverti toutes les inclinations naturelles ; & par conſéquent qui ſont auſſi malheureux que malfaiſants ; que l'humanité n'oſe ni entreprendre ni eſpérer de corriger, &, pour me ſervir des expreſſions de Seneque pour leſquels il eſt bon de ne pas être.

Si le méchant, ſans attaquer la vie des autres ou ſans ravir ce qui eſt néceſſaire à leur bonheur nuit ſeulement à leur plaiſir, ou veut les faire ſervir à ſon bonheur ; la haine repouſſe ſes efforts, & tâche de lui faire ſentir le mal qu'il veut cauſer ; mais elle ne cherche point à détruire le malfaiſant, comme Hobbes & Spinoſa le prétendent.

L'homme qui n'agit que pour être heureux, ne fait auſſi que ce qui eſt néceſſaire pour le devenir.

Si le méchant qui veut nuire n'emploie que des moyens foibles, inſuffiſants, & petits : au lieu de l'attaquer on le mépriſe, ou l'on en rit ; la haine ſe change en averſion ou en dédain.

Lorſque l'homme peut ſoupçonner que celui qui fait du mal, n'a pas intention d'en faire, la haine ſe change en pitié, l'indulgence ſuccéde au premier mouvement de haine, on pardonne le mal qu'un homme fait par accident ou dans le delire. Un homme qui ſuit l'impreſſion de la nature, ne voit dans les malfaiſants de cette eſpece que des aveugles & des malheureux, & il eſt bien plus touché de leur ſort, qu'offenſé du mal qu'il en reçoit.

Enfin la haine s'appaiſe auſſi-

tôt que l'homme qui l'a fait naître, ſe corrigeant s'efforce de réparer le mal qu'il a fait.

La haine eſt donc une force réprimante deſtinée à contenir le malfaiſant, & dont la nature a confié la direction à la raiſon, à l'humanité, à l'équité : elles apprennent à l'homme que la nature ne l'a point fait méchant; que le malfaiſant eſt ſouvent un homme offenſé qui ſe venge, ou un aveugle qui s'égare, & qui ne voit pas le mal qu'il fait ; peut-être un malheureux que l'injuſtice, l'oppreſſion, ou le beſoin ont porté au mal, & certainement un homme à plaindre, s'il eſt aſſez malheureux pour être né méchant. Elles ne permettent à la haine que ce qui eſt néceſſaire pour arrêter le mal, & rien contre l'homme.

Sans ceſſe la raiſon & l'humanité rappellent l'homme à lui-même, & lorſque la haine s'allume

au fond de son cœur, elles l'obligent à se regarder lui-même; elles lui demandent s'il est sûr, qu'il n'est pas tel que l'homme qu'il poursuit, s'il n'a pas envers les autres, envers celui même qu'il hait le tort dont il se plaint, s'il se croit seul exempt des défauts qui le choquent dans l'homme qu'il hait; s'il ne s'exagere pas les fautes qui excitent sa haine.

Spinosa reconnoit lui-même, que ces idées & ces réfléxions peuvent facilement prévenir la haine, la faire cesser, ou en arrêter les effets. Ainsi, lorsque les courtisans de Philippe Roi de Macedoine vouloient l'engager à punir Nicanor, qui se plaignoit & parloit mal de lui; ce Prince leur répondit: » Ce Nicanor, qui se » plaint de moi est un homme de » bien, n'aurois-je point quelque » tort envers lui? qu'on l'examine.» On trouva qu'en effet Nicanor

tout honnête-homme qu'il étoit ; vivoit dans la plus extrême pauvreté. Philippe reconnut la vérité de ce qu'il avoit soupçonné, il envoya une gratification considérable à Nicanor. (1)

Renfermée dans les bornes que la nature lui prescrit, la haine est donc un principe de sociabilité, & non pas une cause de discorde & de guerre, puisqu'elle ne tend qu'à réprimer la méchanceté, à faire sentir à l'homme qu'elle est contraire à son bonheur, & par conséquent à le rappeller à la bienfaisance, comme au seul moyen d'obtenir le bonheur qu'il desire.

Aux principes que nous venons d'établir sur la haine, on opposera peut-être l'exemple des misantropes qui haïssent tous les hommes : mais la rareté de ces

(1) Plutar. Dits notables des anciens Rois.

exemples, & la surprise qu'ils excitent, prouve que leur haine pour les hommes n'est pas un état naturel, & justifient notre sentiment. Ces Misantropes sont des malades, comme nous le ferons voir, lorsque nous examinerons les causes qui rendent les hommes malfaisants.

Article IV.

De la colere.

C'est par le plaisir & par la douleur, que l'homme connoît les objets utiles ou nuisibles à sa conservation, & la douleur est toujours proportionnée à la nature & à la qualité du danger qu'il éprouve. Lorsque la douleur est foible dans son origine & qu'elle s'accroît lentement, l'ame prévoit le péril, elle sait où il faut arrêter l'objet qui la cause, elle prend

des meſures pour l'écarter, ou pour l'arrêter.

Lorſque la douleur eſt ſubite, imprévue & capable de mettre le corps dans un péril imminent, l'ame s'irrite bruſquement, attaque l'objet qui cauſe le péril, & s'efforce de le détruire, parce que n'ayant point apperçu de dégrés dans le mal qu'il cauſe, & ſon action étant imprévue, elle n'a pas le temps de graduer ou de meſurer ſes efforts contre l'objet qui l'irrite.

La colere eſt donc une haine active, violente, impétueuſe qui attaque & qui s'efforce de détruire ſans retour & ſans délai l'objet qui cauſe de la douleur.

Ainſi dans une douleur extrême & ſubite, la colere anime toutes les facultés de l'homme, elle multiplie ſes forces, & les tourne contre l'objet qui la cauſe, aucun
 ne l'arrête, elle ne ceſſe

que par la destruction de cet objet.

Dans l'institution de la nature, tout ce qui fait ressentir à l'homme une douleur extrême, est capable de produire une mort soudaine & prompte; la colere qui accompagne cette douleur, qui réunit toutes les forces de l'homme contre l'objet qui la cause, qui ne lui permet pas de délibérer, qui fait disparoître à ses yeux le péril; une telle colere, dis-je, est certainement le moyen le plus efficace que la nature puisse employer pour la conservation de l'homme, dans un danger aussi pressant.

La colere tombe & s'évanouit aussi tôt que la cause qui l'a produite, cesse. La colere n'est donc que défensive, lors même qu'elle est extrême, & dans l'institution de la nature, la douleur n'est extrême que dans le cas ou elle est capable de détruire le corps.

Comme la colere naît de l'impreſſion douloureuſe, ſubite & imprévue que produiſent en nous les objets extérieurs, les hommes foibles & délicats ; les femmes, les vieillards, les enfants ſont communément plus ſujets à la colere que les autres hommes. Expoſés par leur délicateſſe, par leur foibleſſe & par leur inexpérience à être offenſés ou bleſſés plus facilement, & ſouvent par ceux qui ne veulent ni leur nuire, ni leur déplaire, la nature leur a donné la colere comme une eſpece de ſauve-garde qui avertit de leur foibleſſe & de leur péril tout ce qui les environne, qui arrête l'homme indifférent qui les bleſſoit ſans le vouloir, qui ſouleve toutes les ames ſenſibles contre le méchant, contre l'oppreſſeur, qui appelle à leurs ſecours tout ce qui peut les ſauver : ainſi ſans être dangereuſe pour les autres, la co-

lere eſt utile à la ſûreté & au bonheur des hommes.

Si les hommes forts & robuſtes, ſi ceux qui ſont nés riches & puiſſants, ſi les Princes & les Souverains ſont ſi ſujets à la colere ; ſi leur colere produit des effets funeſtes à l'humanité, ce n'eſt point à la nature qu'il faut l'imputer ; ce n'eſt point la nature, c'eſt l'éducation qui rend tous ces hommes emportés, violents, faciles à irriter, terribles dans leurs emportements. C'eſt une vérité que l'antiquité nous a tranſmiſe ſous l'emblême d'Achille nourri de la moëlle des lions & des tigres. Ce n'eſt point la nature qui les a rendu ignorants, foibles, efféminés & vains ; ce n'eſt point elle qui a ſoumis à des hommes auſſi vicieux & auſſi incapables le bonheur & la vie des autres hommes.

Ne leur a-t-elle pas donné la raiſon pour les calmer, pour ré-

primer l'impétuoſité de leur colere, en leur peignant ſes effets, en leur faiſant ſentir leurs injuſtices ?

C'eſt cet empire naturel de la raiſon ſur l'homme irrité, qu'Homere nous repréſente ſous la fable de Minerve qui deſcend du Ciel pour empêcher Achille de tuer Agamemnon, lorſqu'il veut lui ôter Briſéis ; elle le retient par les cheveux ; ſes regards le font trembler & l'arrêtent ; alors elle lui dit : » C'eſt Junon qui m'envoie » pour vous perſuader de réprimer » votre colere contre Agamem- » non, elle vous aime tous deux, » & elle ne veut pas que votre » querelle ſoit funeſte à l'un ou à » l'autre : modérez-vous & je vous » promets une récompenſe bien » plus grande que le plaiſir que » vous aurez en vous livrant à vo- » tre emportement. »

Voilà ce que la raiſon dit à tout homme puiſſant & irrité. Si

tous ne lui obéiſſent pas comme Achille, c'eſt que tous ont bien comme lui été nourris de la moëlle des tigres & des lions, & qu'ils n'ont pas été comme lui inſtruits par le Centaure-Chiron, à ſuivre les régles de la prudence, & à regarder l'injuſtice comme le plus grand des maux.

Quelquefois la colere a pour cauſe l'idée exceſſive que l'homme ſe fait de ſoi-même & de ſon mérite ; quiconque s'eſt formé cette idée de lui-même, eſt heureux par elle ; c'eſt une eſpece de tableau qu'il a ſans ceſſe devant les yeux, & qu'il contemple avec délices : tout ce qui le contredit eſt inattendu, & tend à affoiblir l'idée qu'il a de ſa perſonne : on attaque ſon bonheur dans ſon principe, il s'irrite & anéantiroit, s'il le pouvoit, l'homme qui oſe douter de ſes arrêts, comme l'aſſaſſin qui attaque ſa vie.

Mais ce n'eſt point la nature qui donne à l'homme cette vanité : combien n'a-t-elle pas pris de précautions pour le rendre modeſte ? Les bornes de ſon intelligence, la foibleſſe de ſon eſprit & de ſa perſonne ; les égaremens de ſon cœur, oſons le dire, les ſottiſes de l'un & de l'autre, car il n'eſt point d'homme qui ne s'en reproche ; ne ſont-elles pas autant de préſervatifs contre la préſomption & contre la vanité, qui rendent l'homme ſi facile à irriter, ſi dur pour ceux qui le contrediſent, ou qui n'ont pas pour lui le dégré d'admiration qu'il croit mériter.

Ainſi dans l'ordre de la nature ; toutes les fois que la colere eſt inutile & injuſte, la raiſon & l'humanité la répriment & ne la laiſſent agir que, lorſqu'il eſt néceſſaire pour la conſervation & pour le bonheur de l'homme ; elle n'eſt donc point dans le ſyſtême de la

nature, un principe de discorde & de guerre, elle ne le devient que dans les hommes que l'éducation a pervertis, ou sur lesquels la raison n'a point d'empire, qui ont conservé la délicatesse & l'ignorance de l'enfance.

Il ne sera pas inutile d'opposer à ces petits hommes durs, violens & emportés, quelques exemples propres à réprimer leurs fougues.

Deux soldats se déchaînoient contre Antigone ; ils étoient auprès de sa tente, & il les entendoit ; il souleva la toile de la tente & leur dit : éloignez-vous, de peur que le Roi ne vous entende. (1)

Philippe de Macédoine recevant une Ambassade de la part des Athéniens, demanda aux Ambassadeurs ce qu'il pouvoit faire d'agréable aux Athéniens ? C'est

(1) Plutar. Dits not. des anciens Rois.

de vous pendre, répondit Démochares un des Athéniens : toute l'assemblée fut indignée de la réponse. Pour Philippe, il fit congédier Demochares & se contenta de dire aux autres envoyés : » Athé»niens, dites à vos Concitoyens » que ceux qui tiennent de sem»blables discours, sont plus or»gueilleux que ceux qui les en»tendent sans les punir. (1)

Auguste supporta long-temps l'Historien Timagene qui lançoit contre lui des traits de satyre, que la malignité recueilloit. Ce Prince, qui ne les ignoroit pas, l'avertit plusieurs fois, mais inutilement, d'être plus circonspect. Ne pouvant le corriger, il se contenta de lui défendre l'entrée de son palais.

Que tous ceux qui se croient offensés, dit Seneque en rappor-

(1) *Ibid.*

tant ces faits, se rappellent ces exemples, que chacun dise en soi-même, suis-je plus puissant & plus grand qu'Antigonus, que Philippe, qu'Auguste : cependant ils ont supporté patiemment la médisance, la raillerie, les outrages. Qui suis-je donc, pour que ce soit un crime si énorme que de me déplaire, de me contredire ou de m'offenser? (1)

La raison trouve toujours dans celui même qui nous offense, un motif pour ne pas nous irriter contre lui; dans l'enfant, c'est son âge, dans une femme, c'est son sexe, dans un inconnu, c'est la franchise & la liberté, dans l'homme de notre société, c'est la familiarité.

Lors même qu'aucun de ces motifs n'excuse l'offense qu'on nous fait; on trouve des raisons

(1) De irâ, *L.* 3. *c.* 23. 24.

de ne pas s'en irriter dans ſon propre intérêt : ainſi lorſque les courtiſans vouloient engager Philippe à chaſſer un médiſant qui le déchiroit, il leur répondit : Je m'en garderai bien, ce médiſant iroit porter ailleurs ſes médiſances. Ainſi, lorſqu'on lui rapportoit les déclamations des Rhéteurs d'Athénes contre lui : Je leur ſuis obligé, répondit-il, ſans leurs invectives, j'aurois peut-être été ce qu'ils me reprochent d'être. (1)

Une bonne éducation peut prévenir les effets de la colere ; telle étoit l'éducation des Lacédémoniens. Quand ils alloient combattre, ils diſſipoient la colere avec le ſon des flûtes, & ſacrifioient aux Muſes afin de jouir de toute leur raiſon. Lorſqu'ils avoient mis l'ennemi en déroute,

(1) Plutar. Comment il faut retenir ſa colere.

ils ne le pourſuivoient point, dit Plutarque, ils manioient & retenoient leur colere, auſſi aiſément que leurs épées. Cet empire ſur les premiers mouvements de la colere eſt un des principaux objets de l'éducation Chinoiſe. » Communément on ne voit rien » d'aigre, de dur ou d'emporté » dans leurs diſcours ou dans leurs » manieres; & cette modération » ſe remarque juſque parmi les » gens du peuple. Je me trouvai » un jour, dit le Pere Fonteney, » dans un chemin étroit & pro- » fond, ou il ſe fit dans peu de » temps un grand embarras de » charettes; je crus qu'on alloit » s'emporter, ſe dire des injures, » & peut-être ſe battre, comme » on fait ſouvent en Europe: mais » je fus fort ſurpris de voir des » gens qui ſe ſaluoient, qui ſe par- » loient avec douceur, comme s'ils » ſe fuſſent connus, & aimés de- » puis

» puis long-temps ; & qui s'ai-
» doient mutuellement à ſe de-
» barraſſer. (1)

ARTICLE V.

Du deſir que l'homme a de corriger celui qui lui a fait du mal.

LORSQU'UN homme que nous n'avons point offenſé nous attaque ou nous bleſſe, nous jugeons qu'il eſt ennemi de notre bonheur, ou qu'il le compte pour rien, & qu'il peut nous ſacrifier à ſes caprices ou à ſes fantaiſies : lors même qu'il ne nous fait point de mal, nous en craignons de ſa part.

Cet état de crainte eſt pénible ; & nous nous efforcons d'en ſortir, en changeant cette diſpoſition à

(1) Du Halde, deſcription de la Chine, *t.* 2 *p.* 75.

nous faire du mal, que nous supposons dans l'homme qui nous en a fait de dessein prémédité, ou par insensibilité pour nous.

Nous avons prouvé que l'homme a naturellement de la répugnance à faire du mal à ses semblables, qu'il est naturellement leur ami, qu'il desire de procurer leur bonheur, & qu'il ne fait que le mal nécessaire, pour n'être pas malheureux lui-même. Ainsi, en ne suivant que les inspirations de la nature, nous nous efforçons de changer la disposition de l'homme qui nous a fait du mal, en lui rendant service, en lui témoignant de l'amitié. Si nos efforts pour nous concilier son amitié sont inutiles, nous jugeons qu'un intérêt plus puissant l'a porté à nous faire du mal; alors nous tâchons d'arrêter l'effet de sa mauvaise volonté, ou de son indifférence, en lui faisant sentir que

nous pouvons troubler ſon bonheur. Nous voulons donc qu'il éprouve du mal, & qu'il ſache que c'eſt nous qui le cauſons, & qu'il ne l'éprouve que parce qu'il a le premier attaqué notre bonheur.

Le deſir que nous avons de faire du mal à cet homme n'eſt point un ſentiment de haine, c'eſt un deſir de faire du mal à un homme qui nous en a fait, ſans que nous l'ayons offenſé, qui deſire encore de nous en faire, & qui ne peut ceſſer de le deſirer, que par la crainte d'éprouver de notre part le mal qu'il nous fait.

L'homme qui devient l'objet de ce deſir, eſt un ennemi toujours armé, contre lequel il nous tient ſans ceſſe dans un état de défenſe. Ce deſir n'a point pour objet le paſſé, mais l'avenir; la nature ne le fait point naître dans le cœur de l'homme pour rendre le mal

qu'on lui a fait, mais pour empêcher qu'on ne lui en faſſe. (1)

Le mal que nous voulons faire à celui qui nous en fait, n'eſt deſtiné qu'à changer la diſpoſition dans laquelle nous ſommes ſûrs qu'il eſt encore de nous en faire; & dont nous ne pouvons éviter les effets qu'en lui faiſant nous-mêmes du mal, puiſque ſa mauvaiſe volonté ſubſiſte; quoique, pour la changer, nous ayons employé tous les moyens que la raiſon & la bienfaiſance nous fourniſſoient.

Lors même que la nature autoriſe ce deſir, elle condamne comme un ſentiment inhumain & barbare, la ſatisfaction que l'homme éprouve en rendant le mal qu'on lui a fait.

Le deſir de faire du mal à celui qui nous en a fait, lorſqu'il eſt renfermé dans les bornes que la na-

(1) Senec. de Irâ, l. 2. c. 31.

ture lui prescrit, est donc bien différent de la vengeance qui n'a pour objet que de prouver notre supériorité sur celui qui nous a offensés. Ce dernier sentiment est inhumain & bas, condamné par la raison, désavoué & puni par la nature.

Tous les peuples ont cru que le desir de punir ne devoit poursuivre que l'homme dont le cœur étoit porté au mal, qui le commettoit de dessein prémédité, sans scrupule, & sans remords. Chez tous les peuples, les suppliants devenoient des hommes sacrés, c'étoient des amis, des freres réconciliés; leur qualité seule de suppliant éteignoit la haine, & effaçoit jusqu'au souvenir du mal qu'on en avoit reçu, & le vindicatif implacable pour le suppliant, n'excitoit pas moins d'horreur que le barbare qui violoit les loix de l'humanité. Dans ces siécles que leur

antiquité nous fait regarder comme barbares, Jupiter étoit le protecteur des ſuppliants, comme des Hôtes, & les prieres étoient filles de Jupiter, elles excitoient ſa colere contre le vindicatif qu'elles ne touchoient pas, elles attiroient ſur lui la colere & la vengeance des Dieux. Toute l'hiſtoire ancienne nous repréſente la qualité de ſuppliant comme un titre reſpectable & ſacré. (1)

Cette clémence naturelle eſt un modérateur que la nature donne au deſir que l'homme a de punir celui qui lui fait du mal. C'eſt elle qui a par-tout élevé des aſiles, & qui les a rendu inviolables pour tous les malfaiteurs involontaires, pour tous ceux qui avoient commis le crime; ſéduits ou entraînés par la fureur momentanée d'une

(1) Odyſſ. *l.* 9. *v.* 269. Heſiod. op. *v.* 327. Antiquit. Hom. *l.* 3. *c.* 15.

passion ; mais dont le cœur étoit déchiré par les remords.

Les lieux sacrés répandus par toute la terre, n'apprennent-ils pas à tous les hommes, que l'ignorance & le repentir sont des asiles naturels qui doivent arrêter la vengeance ; les Furies qui poursuivent par-tout Oreste & qui n'entrent point dans le temple d'Apollon où il s'est réfugié, n'apprennent-elles point au vindicatif, à l'homme implacable, qu'il est plus cruel que les Furies ? (1)

La vengeance n'est donc point un sentiment inspiré par la nature, c'est l'ouvrage des passions, des préjugés, de l'erreur ou de l'éducation. Telle est l'origine de la vengeance inhumaine dans les nations guerrieres, dans les grands, dans les personnes foibles, dans

(1) Æneid. *l.* 4.

les hommes ſimples & ignorants ; lorſqu'on les a trompés.

Les peuples qui négligent la culture de la terre, & qui vivent de brigandage, s'occupent principalement dans leur éducation & dans leur morale, à rendre les hommes braves & intrépides ; c'eſt à ces qualités que l'on attache principalement l'eſtime, la conſidération & la gloire. Tout ce qui pourroit avoir l'apparence de la crainte, eſt condamné comme une foibleſſe, ou mépriſé comme une lâcheté. Un homme eſt également deshonoré en s'efforçant de gagner un ennemi, en pardonnant une injure, ou en la réparant, parce que ces actions ont pour principe la crainte de reſſentir du mal ou d'en faire ; crainte qui rendroit la nation moins terrible. La vengeance eſt donc cruelle & inhumaine chez ces peuples, par une ſuite de leur

éducation & de leur conſtitution politique, qui ſont contraires à l'état naturel de l'homme, puiſque nous avons vu que la nature a départi à tous les hommes ce qui étoit néceſſaire pour ſubſiſter par toute la terre, ſans nuire à leurs ſemblables. Tels furent les Arabes, les Gaulois, &c.

Telle eſt la vengeance entre les hommes armés. Les hommes qui portent une arme dans la ſociété, declarent qu'ils ſont d'une grande délicateſſe ſur les égards; qu'ils exigent du reſpect, des menagements, & qu'ils traiteront en ennemis ceux qui leur refuſeront ce qu'ils croient qu'on leur doit. Ils déclarent qu'ils prétendent être rédoutables & ſe faire craindre. Voilà naturellement les prétentions des hommes armés dans une ſociété; voilà les idées & les ſentiments qui s'établiſſent dans leur eſprit & dans leur cœur.

Le plus léger manquement dans l'étiquette de reſpect & de politeſſe que ces hommes ſe ſont faite, leur prouve qu'on n'a point pour eux cette crainte qu'ils prétendent inſpirer ; ils exigent une réparation qui puiſſe prouver que celui qui les a offenſés les craint. L'homme par lequel ils ſe prétendent offenſés, ne peut leur accorder cette ſatisfaction, ſans ſe deshonorer : car un homme armé qui craint un autre homme armé comme lui manque de courage, & ſe rend mépriſable dans une nation où la profeſſion des armes eſt honorée ; ce qui, pour le dire en paſſant, prouve que c'eſt une contradiction d'autoriſer le port d'armes, & de défendre les duels.

Le port d'armes qui eſt le principe de cette vengeance, eſt une abſurdité. Il eſt également contraire à la nature & à la raiſon, que l'homme ſoit armé dans une

ſociété, au milieu de ſes Concitoyens, où tout le monde eſt ſous la protection & ſous la ſauve-garde des loix, où les loix ſeules doivent rendre le Citoyen malheureux, ou perſonne n'a droit ſur la vie du Citoyen. L'homme armé dans la ſociété ſe déclare le tyran de tout ce qui n'eſt pas armé, & l'ennemi de tout ce qui l'eſt; il déclare qu'il ne reconnoît point l'autorité des loix, qu'il verſera le ſang de ſes Concitoyens pour la plus legere omiſſion, ſi on ne reſpecte pas tous ſes caprices, ſi l'on ne lui accorde pas toutes ſes prétentions; il n'eſt ni dans l'état naturel de l'homme ni dans l'état de Citoyen : c'eſt un tigre au milieu des hommes.

Les ſouverains & les grands ſe vengent avec inhumanité, parce qu'ils ont étouffé le ſentiment de leur égalité naturelle avec les autres hommes. Lorſque les Rois de

l'Orient se furent persuadés qu'ils étoient d'une nature supérieure aux autres hommes, ils ne mirent point de bornes à leurs rigueurs contre ceux qui les offensoient, parce que l'offense leur parut si grande qu'elle ne pouvoit mériter de pardon, & qu'elle étoit digne de toutes les peines. L'humanité qui arrête la vengeance n'agissoit plus en faveur du malheureux, par lequel ils se croyoient offensés, parce qu'il n'y a plus de sentiment d'humanité dans l'homme qui se croit d'une nature supérieure aux autres; comme il n'y en a point dans l'homme pour l'animal qui le blesse, pour l'insecte qui le pique.

Dans les nations où les Grands sont assez ignorants & assez malheureux pour se croire naturellement d'une espéce différente des autres hommes; leur vengeance est encore excessive & inhumaine

par les mêmes raiſons : elle l'eſt juſque dans le noble d'hier pour le Payſan, parce que les Patentes qui l'ont anobli ont effacé en lui le ſentiment de ſon égalité naturelle avec le payſan.

Enfin, la vengeance eſt ſouvent exceſſive dans les perſonnes foibles, & dans les ignorants que l'on a trompés.

Il eſt bien difficile de raſſurer une perſonne foible contre la crainte du puiſſant qui l'a bleſſée ou offenſée. Le ſentiment continuel & vif de ſa foibleſſe ; le ſouvenir du mal qu'on lui a fait, lui rend ſuſpectes toutes les proteſtations de réconciliation, de zéle & d'amitié. Pour ſe procurer cette ſécurité ſans laquelle nous avons vu qu'il n'y a point de bonheur pour l'homme ; la perſonne foible anéantit, ſi elle le peut, le fort qui l'a bleſſée, qui pourroit encore la rendre malheureuſe, s'il

exiſtoit, & dont l'exiſtence ſeule la rend en effet malheureuſe par la crainte qu'il inſpire. La deſtruction du puiſſant qui a fait du mal au foible, ſe preſente à ſon eſprit, non comme une vengeance, mais comme le ſeul moyen d'échapper au péril.

Il en eſt de même des hommes ignorants & ſimples qu'on a trompés, le peu d'étendue de leur eſprit les empêche de ſentir la force des raiſons qu'on leur donne pour les raſſurer ; la vraiſemblance & la poſſibilité ſont pour eux une même choſe ; ils ne voient point de dégrés dans les vraiſemblances, rien ne peut les empêcher de craindre un homme qui leur a fait du mal, ils ne ſont en ſureté que par ſa mort : ſa vie les rendroit malheureux, comme nous avons vu que la crainte des animaux carnaciers, rend les hommes qui ſont déſarmés, aſſez mal-

heureux pour s'enfoncer dans des précipices & dans des cavernes, afin de se dérober à cette crainte.

Voilà l'origine de ces vengeances cruelles & inhumaines, que Mandeville regarde comme l'effet d'un prétendu instinct pour la supériorité.

Le pouvoir de faire du mal n'est pas la puissance à laquelle l'homme aspire naturellement: par sa constitution organique, il ne peut voir souffrir un autre homme sans être malheureux, & il est porté par une disposition naturelle à faire du bien à ses semblables: le mal des autres n'est nécessaire pour satisfaire aucun de ses besoins; ainsi, dans l'institution de la nature, ce n'est point en faisant du mal, mais en faisant du bien, que l'homme tend à la supériorité, & qu'il cherche à s'assurer de la condescendance des autres hommes à ses desirs, com-

me le prétend Mandeville ; cet écrivain avoit pris les vices de ſon ſiécle, pour des diſpoſitions naturelles : il pouvoit, par la force de cette logique, prouver que Londres a toujours été, & que les premiers habitans de l'Angleterre étoient habillés, & ſe nourriſſoient comme les Anglois de notre ſiécle.

Je ne nie pas que l'homme ne voie avec plaiſir dans ſa vengeance une preuve de ſa ſupériorité ſur celui qui l'a offenſé ; mais dans l'ordre de la nature, cette preuve de ſa ſupériorité ne lui plaît que comme un garant de ſa ſécurité : c'eſt à l'homme vain, foible & malfaiſant par une ſuite de la mauvaiſe conſtitution de ſes organes, que la vengeance plaît comme ſpectacle ; l'homme ſimple ne deſire de punir celui qui lui a fait du mal, que pour le corriger, pour ſe reconcilier avec lui,

& pour pouvoir aimer un homme qu'il étoit forcé de haïr. Ames dures & vaines, qui prétendez qu'il eſt naturel de haïr ſon ſemblable & ſon ennemi ! voyez Scipion verſer des larmes, lorſqu'on lui amene Syphax chargé de chaînes. Voyez-le délier lui-même les chaînes de ce malheureux prince, le conſoler, & le traiter comme un ami. (1)

Seneque connoiſſoit bien mieux la nature humaine, que Mandeville : la puiſſance de nuire eſt exécrable, dit-il, & contraire à la nature de l'homme, puiſqu'il n'eſt rien que la bienfaiſance ne lui ſoumette. Voyez, continue-t-il, voyez les élephans domptés, les taureaux dociles à la voix d'une femme & d'un enfant ; les dragons apprivoiſés, ramper dans les maiſons ſans faire de mal : nous n'é-

(1) Vie de Scipion.

craſerions ni les viperes, ni les ſerpens, ſi nous pouvions les apprivoiſer comme les autres animaux. (1)

Lorſqu'Adrien fut parvenu à l'empire, un de ſes plus cruels ennemis craignoit ſon reſſentiment; l'empereur en l'appercevant, lui cria: Vous voila en ſûreté, *evaſiſti.* (2)

Les Egyptiens s'étoient emportés avec fureur contre Conſtantin; ils l'avoient outragé, ils avoient inſulté ſa ſtatue, & en avoient défiguré la tête à coup de pierres: ce déſordre excita la colere des courtiſans; ils s'efforcerent d'exagérer le crime des Egyptiens, & preſſoient l'empereur de les punir avec la derniere rigueur, pour la ſûreté de ſa perſonne, & pour l'honneur de l'em-

(1) Senec. *ibid.*
(2) Spartian in Adriano.

pire. Conſtantin, fatigué de leurs diſcours, porta ſa main ſur ſa tête, & dit : Je ne me ſens ni mal ni bleſſure. (1)

On voit dans le code Théodoſien une loi, par laquelle l'empereur ſe réſerve la connoiſſance des médiſances, des railleries, & des libelles faits contre lui, & défend expreſſément d'en punir les auteurs, parceque, dit cet empereur, » s'il en ont uſé ainſi par légereté d'eſprit, il faut de mon » côté uſer de mépris; ſi c'eſt par » folie, je leur dois dela commiſération, & ſi c'eſt pour m'offenſer, je leur pardonne. (2)

Louis XII, à ſon avénement au trône, déclara qu'il pardonnoit à tous ceux qui l'avoient offenſé. Lorſqu'il entra dans Gènes, dont les citoyens lui étoient infidéles,

(1) Chriſoſt. *t.* 1. hom. 20.
(2) Cod. Theod. *t.* 3, *n.* 43.

il prit pour deviſe la reine des abeilles, avec cette inſcription; *notre roi n'a point d'aiguillon*; & il pardonna aux Génois.

La clémence d'Adrien, de Conſtantin, de Théodoſe, de Louis XII, ont-elles affoibli leur autorité, ébranlé leur puiſſance, ne prouve-t-elle pas mieux leur grandeur, la ſupériorité, l'élévation de leur courage, que la mort ou l'exil de leurs ennemis? La vraie grandeur n'eſt pas de commander à vingt ou à cent mille forcenés, qui ſont toujours prêts à faire tous les maux qu'on leur ordonnera de faire, c'eſt de ne les employer que pour le bonheur de l'humanité: l'homme qui ſe venge cruellement, a été vivement bleſſé, il craint de l'être encore: l'homme qui pardonne ne craint pas: le pardon prouve donc en effet la puiſſance & la grandeur, mieux que la vengeance: une

pierre jettée dans une grande mer, dit le poëte Sadi, n'excite point une tempête, ni une injure dans une grande ame.

Les anciens ne prononçoient point le nom de Jupiter, ſans lui donner les attributs de la bonté, & de la puiſſance qui le rendoient le premier des dieux, mais jamais ils ne l'ont appellé très-puiſſant, qu'ils ne l'aient auparavant qualifié très bon. Jupiter, *Optimus*, *Maximus:* voila ſes titres pour mériter les hommages des hommes.

Ce n'étoit point par le ſpectacle des nations vaincues ou enchaînées, qu'Antonin repréſentoit la grandeur & la puiſſance impériale, c'étoit ſous l'emblême de la foudre qui repoſoit ſur un couſſin, c'eſt ſous ce ſymbole qu'il a voulu que les médailles le fiſſent connoître à la poſtérité.

Ce que nous avons dit, prouve

que dans l'inſtitution de la nature, le deſir de faire du mal à l'homme qui nous en a fait, eſt un principe de Sociabilité, puiſqu'il tend à détruire dans l'homme le deſir de faire du mal, & qu'il eſt bien différent de la vengeance : la vengeance eſt une barbarie que la nature déſavoue ; c'eſt l'ouvrage du préjugé, de l'erreur, de l'éducation ; & tel eſt l'ordre de la nature que l'homme ne peut franchir les bornes qu'elle a preſcrites au deſir de punir celui qui a fait du mal, ſans s'expoſer aux plus grands maux.

Voyez dans l'hiſtoire des malheurs de l'humanité, ceux que la vengeance a produits, vous y trouverez des meurtres, des empriſonnemens, des parricides, des villes ravagées, des trônes renverſés, des empires floriſſants convertis en déſerts : par-tout vous voyez la vengeance également

funeſte à celui qu'elle anime, & à celui qui en eſt l'objet : par un ordre immuable de la nature, l'excès & le malheur s'accompagnent conſtamment : elle a voulu que les effets funeſtes de la vengeance appriſſent aux hommes qu'elle ne leur permet que le mal néceſſaire pour rétablir l'ordre de la ſociété ; qu'au-delà de ce qui eſt néceſſaire pour corriger le malfaiſant, elle a placé le déſordre, les malheurs, les remords pour punir le vindicatif.

La nature a voulu que ces malheurs mêmes fuſſent utiles à l'humanité : elle a, comme nous l'avons vu, doué l'homme de raiſon & de mémoire ; la mémoire conſerve les faits qui l'intéreſſent ; la raiſon en découvre les cauſes : elle lie les idées des cauſes & celles des effets : elle devient prévoyante : l'homme éclairé par la raiſon & par l'hiſtoire, voit l'idée

de la vengeance avec l'image des effets funeſtes qu'elle a produits; il ne peut ni éprouver le deſir de faire du mal, ni ſentir naître au-dedans de lui-même les premiers mouvemens de la vengeance, ſans que l'image effrayante de ces effets, s'offre à ſon eſprit. L'humanité, la clémence que la vengeance avoit étouffées, renaiſſent dans le cœur de l'homme offenſé; elles prennent en quelque ſorte ſous leur protection l'homme qui a fait du mal, & ne permettent contre lui que ce qui eſt néceſſaire pour le faire rentrer dans l'ordre, en changeant la diſpoſition qu'il paroiſſoit avoir à faire du mal.

Une génération tranſmet à la génération ſuivante, ſes obſervations, ſes expériences: ainſi par une inſtitution ſage de la nature, les malheurs produits par la vengeance deviennent des exemples

& des leçons utiles à toute la terre : le plaiſir d'inſtruire, & le beſoin de connoître, les communiquent à tous les hommes, & les conſervent dans tous les ſiécles.

C'eſt ainſi que la curioſité de l'eſprit, qui ne paroît aux hommes ſuperficiels, que l'effet de l'oiſiveté & le partage des hommes inutiles, ſe lie avec le ſyſtême de la Sociabilité, & contribue au bonheur des hommes, non-ſeulement par le plaiſir qu'elle leur procure, mais encore par la terreur qu'elle inſpire au méchant.

L'hiſtorien, le littérateur, le philoſophe qui conſacre & qui rappelle la mémoire des effets de la vengeance, eſt un moniteur zélé qui apprend au méchant, au vindicatif le malheur qu'il ſe prépare : il ouvre à ſes yeux l'abîme dans lequel il va ſe précipiter, & que ſon ignorance lui ca-

choit: ſi les malheurs que produit la vengeance ſont inutiles, ce n'eſt qu'à cette portion d'hommes qui ne font point uſage de leur raiſon.

Nous avons découvert juſqu'ici ſix inclinations dans l'homme conſidéré comme ſenſible, ou comme penſant, l'humanité, la reconnoiſſance & l'amitié, la haine, la colère & le deſir de corriger celui qui nous a fait du mal: trois le portent à s'unir à ſes ſemblables, & à procurer leur bonheur: trois tendent à l'empêcher de s'en ſéparer, & de leur faire du mal; elles ſont toutes dans le cœur de chacun des hommes, pour le porter à la bienfaiſance, & pour le ſoulever contre la méchanceté: les trois premieres produiſent dans le cœur de chaque homme un poids, une force intérieure qui le conduit à la paix, & qui le rend bienfaiſant par l'attrait du plaiſir:

les trois dernieres produisent hors de chaque homme une puissance redoutable qui l'éloigne de la méchanceté par la terreur, par les désagrémens, & par le malheur.

ARTICLE SIXIEME.

Des Jugemens des hommes sur le principe de leurs actions, & des sentimens d'amour & de haine, d'estime & de mépris qui les accompagnent.

TOUT ce qui cause de la douleur est l'objet de l'aversion & de la haine de l'homme; tout ce qui lui procure du plaisir, est l'objet de son amour.

S'il n'étoit que sensible, il attaqueroit ou fuiroit l'objet qui lui cause du mal, & s'approcheroit de l'objet qui lui cause du plaisir.

Mais l'homme est capable de

raisonner, de comparer entre eux les objets qui agissent sur ses organes, d'en rapprocher les idées, de reconnoître leur liaison & leurs rapports, & par conséquent de découvrir les causes ou les principes qui les déterminent à faire du bien ou du mal: voyons les effets de cette recherche sur l'esprit & sur le cœur de l'homme.

L'homme n'est point naturellement méchant; aucun des besoins qu'il reçoit de la nature, ne le porte à faire du mal: lorsqu'il le voit commettre, il suppose dans le cœur du malfaisant, de l'indifférence pour les autres, ou un penchant à leur nuire, penchant qu'il ne tient point de la nature, & qui se présente à l'esprit; premièrement comme une dégradation de l'homme; secondement comme une qualité mauvaise & odieuse.

L'idée de la méchanceté est

donc toujours accompagnée d'un sentiment de haine & d'indignation ou de mépris ; elle ne s'offre jamais à son esprit, que comme un mal ; il craint d'être méchant ; il est en garde contre tous les mouvemens de son cœur, qui le portent à faire du mal : ce n'est pas seulement par une indulgence naturelle qu'il n'est pas malfaisant, c'est par réflexion, par principe ; ce n'est pas seulement l'humanité qui l'empêche de nuire, c'est l'autorité de la raison, c'est l'amour propre éclairé.

Il est aisé de concevoir comment les actions utiles au bonheur de la société, produisent des jugemens & des sentimens opposés : un esprit droit qui recherche ce qui détermine un homme à faire du bien aux autres, juge qu'il est animé de desir de les rendre heureux ; il voit en lui un être qui semble oublier son propre bon-

heur, & négliger d'en jouir, pour s'occuper du bonheur des autres: il voit dans le bienfaisant une qualité qui le rend supérieur aux autres hommes: il voit que la bienfaisance lui procure un plaisir qui lui fait oublier tous ses avantages. Il se forme dans son esprit un jugement, par lequel il prononce que la bienfaisance est une qualité estimable, & une source de bonheur.

Tous les hommes jugent donc naturellement qu'il est bon d'être bienfaisant; & ce jugement devient un principe qui s'unit à la bienfaisance naturelle, & qui dirige les actions de l'homme vers l'utilité des autres.

En douant l'homme du sentiment de l'humanité, la nature ne permet pas qu'il soit malfaisant ou insensible pour le malheureux qui l'invoque; en rendant agréable pour lui le bonheur des autres, elle l'empêche de le troubler; en

lui accordant la raiſon qui fait eſtimer la bienfaiſance comme une qualité précieuſe, comme un avantage, elle l'oblige pour ainſi dire à ſortir de lui-même, à chercher ſon bonheur dans les actions qui rendent ſes ſemblables heureux, & elle récompenſe le bienfaiſant par un plaiſir plus délicieux & plus pur que les plaiſirs des ſens: elle attache aux objets du luxe & de la volupté, la ſatiété, le dégoût & l'ennui, mais elle unit inſéparablement le plaiſir à la bienfaiſance.

Lorſque Xerxès eut propoſé une récompenſe à ceux qui inventeroient un nouveau plaiſir; chaque découverte que l'on faiſoit épuiſoit la reſſource de ſon bonheur, & le rendoit moins capable d'être heureux: le bonheur de Tite au contraire, augmentoit à meſure qu'il multiplioit ſes bienfaits.

Ainſi l'homme, en réfléchiſſant ſur le principe de ſes actions, connoît par la lumiere de la raiſon, que la nature attache le bonheur à la bienfaiſance, qu'il en eſt la récompenſe, & que le bonheur qu'il procure aux autres, eſt la meſure de celui qu'il reſſent : ce jugement devient un principe qui dirige les actions de chaque homme vers le bonheur des autres, lorſqu'il n'y eſt pas déterminé par un plaiſir préſent & actuel, lors même qu'il faut eſſuyer quelque dégoût, ou vaincre quelque répugnance, parcequ'il rend préſent à l'eſprit le bonheur attaché aux actes de bienfaiſance : la vûe de ce bonheur fait diſparoître le déſagrément capable d'arrêter la bienfaiſance naturelle, par le moyen des jugements que l'homme porte ſur ſes actions, la nature tend à rendre dans chaque particulier la bienfaiſance auſſi

utile qu'elle le peut être au bonheur général; elle empêche que l'homme n'emploie à ſe procurer un bonheur perſonnel & particulier, les talents & les forces qu'elle lui accorde.

Perſonne ne voit un malheureux ſans éprouver de la douleur, ni un homme heureux, ſans reſſentir du plaiſir : quiconque eſt témoin d'une action de bienfaiſance, éprouve donc du plaiſir, & partage en quelque ſorte le bienfait; il juge que l'homme bienfaiſant qu'il voit, eſt ſupérieur aux hommes inutiles & inſenſibles; il penſe avec plaiſir à ſes qualités; il deſire de s'unir à lui, de lui être utile, de lui faire connoître tous les jugements qu'il porte ſur ſa perſonne, d'augmenter & de fortifier, s'il le peut, les diſpoſitions de ſon cœur pour la bienfaiſance.

La réunion de toutes ces affec-

tions, eſt ce que l'on nomme eſtime, c'eſt-à-dire, un ſentiment refléchi de reſpect, un deſir ſincere d'être utile à l'homme bienfaiſant, un commencement d'amitié tendre & confiante, qui tend à unir à lui tous ceux qui le connoiſſent, à les rendre dociles à ſes impreſſions, émulateurs de ſes qualités, imitateurs de ſes vertus.

Un homme bienfaiſant eſt un centre vers lequel l'eſtime porte tous les hommes: ſa préſence féconde le principe de la bienfaiſance naturelle: ſes actions ſont pour ainſi dire des ſemences de vertus qu'il jette dans tous les cœurs.

C'eſt ainſi qu'Orphée réunit & adoucit les hommes Sauvages; que Theſée animé par l'exemple d'Hercule, fit la guerre aux méchans. (1)

(1) Plutarq. Vie de Theſée.

On n'accorde point cette eſtime à l'homme qui fait des actions utiles, mais qui les fait par un intérêt perſonnel; on n'éprouve point ce ſentiment de vénération & d'attachement pour l'homme vain, pour le mercenaire, pour l'ambitieux, pour l'intriguant.

Lorſque l'homme ne fait pas le bien, par un ſentiment de bienfaiſance pure & généreuſe, il donne néceſſairement quelque indice de vanité, d'intérêt, ou de cupidité: lors même qu'il fait du bien, ou qu'il rend ſervice, il ne peut être toujours en garde, pour cacher ſes vrais motifs; il y a néceſſairement des occaſions où il les manifeſte ſans y penſer, ſans s'en appercevoir, & même quelquefois malgré lui; en un mot, il eſt impoſſible qu'agiſſant toujours par un eſprit d'intrigue, de cupidité, d'oſtentation & de

vanité, il masque toujours ces motifs, & qu'il les dérobe toute sa vie aux réflexions de ses amis, aux recherches de ses ennemis, aux yeux de tous ceux avec lesquels il vit: on découvre donc le véritable principe de ses actions: on juge qu'il desire de paroître bienfaisant, & qu'il n'a point de plaisir à l'être; que ce sont les éloges ou la célébrité qu'il aime, & non pas les hommes; qu'il seroit malfaisant, si en faisant du mal, il acquéroit de l'argent, du crédit ou de la célébrité: il se présente alors à l'esprit comme un homme qui n'a ni élévation, ni grandeur d'ame, ni force dans le caractere; que le plus petit obstacle peut empêcher de faire le bien; que le plus foible éloge peut engager à faire le mal; qui prétend au titre de grand homme, à l'amour, à la vénération, à l'admiration du public, & qui n'est qu'un pau-

vre petit homme, eſclave du plus vil intérêt, la dupe ou le jouet, d'un adulateur, d'un complaiſant, d'un valet; il eſt odieux, ridicule & mépriſable, & chacun craint de lui reſſembler, & de faire le bien par les motifs qui le font agir: ainſi l'examen que l'homme fait du principe de ſes actions, & de celles des autres hommes, eſt une eſpèce de cenſure naturelle que chacun exerce ſur tous les hommes, & ſur lui-même; qui fait naître dans toutes les ames l'averſion & le dégoût pour la vanité, pour l'oſtentation, pour l'intrigue, & pour tout ce qui peut altérer la bienfaiſance naturelle.

La nature ne veut donc pas ſeulement que l'homme faſſe le bien; elle veut encore qu'il le faſſe par un ſentiment de bienfaiſance pur & généreux, afin qu'il ſoit plus conſtamment &

plus invariablement bienfaisant.

Ce sont ces principes qui ont toujours dirigé le public dans la distribution de son estime & de son amour : il n'importe pas seulement au public que les hommes fassent du bien ; il importe à son bonheur, qu'ils le fassent par un principe de bienfaisance & de vertu : il refuse son estime aux actions héroïques mêmes, lorsque l'homme qui les fait, a donné lieu de soupçonner qu'elles peuvent n'avoir pas la vertu pour principe : ainsi, lorsque Thémistocles refugié chez Xerxès, aima mieux se donner la mort, que de commander l'armée de ce Monarque contre les Athéniens, qui l'avoient banni, sa mort ne l'honora point ; on soupçonna qu'il avoit redouté les talens de Cimon, qui commandoit alors les forces d'Athènes, & qu'il avoit craint de ternir par

quelque défaite, la gloire qu'il s'étoit acquiſe. (1)

Les talens d'Alcibiade, ſes exploits militaires, les ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie, ne lui obtinrent point cette eſtime dont jouirent Ariſtide & Phocion.

N'eſpérez donc pas d'obtenir l'eſtime du public, ſi vous n'êtes bienfaiſant, qui que vous ſoyez, & quelque talens que vous ayez: vous pourrez exciter l'admiration; vous ne ſerez jamais recommandables, fuſſiez-vous accablé de diſtinctions, & comblé de richeſſes; vous ne ſerez aux yeux du public qu'un mercenaire récompenſé, & jamais un homme illuſtre. Jamais votre nom n'excitera cette eſtime accompagnée de reſpect & d'amour qu'excite le nom des hommes bienfaiſans.

On délibéroit à Sparte ſur le

(1) Plutarq. Vie de Thémiſtocle.

parti qu'il falloit prendre dans des circonſtances difficiles & dangereuſes : un Spartiate ſans probité, propoſa un parti ſage, & le ſeul qui pût ſauver Lacédemone : on approuva ſon avis, mais on le fit propoſer dans l'aſſemblée par un citoyen vertueux, parceque Sparte ne vouloit pas devoir ſon ſalut à un homme ſans vertu. (1)

C'eſt ainſi que le public juge les talens, même dans les nations moins vertueuſes que les Lacédémoniens : dans ces nations même où la corruption régne, le public toujours incorruptible, éprouve toujours un dépit ſecret, lorſqu'il penſe qu'il doit ſes ſuccès & ſon bonheur à un homme ſans bienfaiſance & ſans vertu, dont il admire les talens, dont il mépriſe le cœur, & qu'il craint.

Les grands talens ſont une eſ-

(1) Plutarq. Vie de Lycurgue.

pèce de puiſſance, & la puiſſance ſans la bienfaiſance eſt un fléau; ou peut le devenir, elle eſt par conſéquent toujours odieuſe.

N'eſpérez pas que la poſtérité ſoit plus indulgente: qui que vous ſoyez, la renommée lui fera paſſer vos actions & vos ouvrages, les louanges données à vos actions & à vos ouvrages, & le mépris ou l'indignation pour votre perſonne, ſi vous avez mérité l'un ou l'autre. Le tribunal de l'hiſtoire exiſte chez tous les peuples; mille monumens, mille écrits perpétueront vos injuſtices, ſi vous en avez commis; vos vices, ſi vous en avez eu: le ſouvenir de vos vices & de vos injuſtices s'unira inſéparablement à votre idée; en ſe rappellant votre caractere, chacun dira comme les Lacédemoniens, pourquoi cet homme a-t-il fait telle action honorable & vertueuſe? c'eſt ainſi que le temps nous a tranſmis

l'avarice de Seneque, & les choſes admirables qu'il a dites ſur le mépris des richeſſes; en admirant ſes écrits, tous les lecteurs ne diſent-ils pas: pourquoi cet homme a-t-il ſi bien écrit ſur le déſintéreſſement & ſur la bienfaiſance? la beauté de ſes idées, le charme de ſon ſtyle n'excite aucun intérêt pour ſa perſonne.

La gloire des ſuccès, la ſupériorité des talents ont-elles pu dérober les hommes fameux à l'averſion & au mépris, à la haine & à l'indignation que méritoient les vices de leur cœur, la baſſeſſe de leur ame? nous ſentons-nous affectés des mêmes ſentimens, lorſque nous liſons l'hiſtoire de Timoléon & de Sylla, d'Epaminondas & de Marius, d'Alexandre le Grand & de Cambyſe, de Scipion & d'Annibal, de Charlemagne & de Bajazet, de Louis XI & de Louis XII.

Le régne d'Auguſte ne nous intéreſſe-t-il pas, principalement par les traits de clémence & de bonté que l'hiſtoire nous en raconte, par la paix qu'il fit régner ſur la terre, & par la comparaiſon ſecrette que nous faiſons de ſon gouvernement avec l'état de Rome, ſous le triumvirat & ſous les Empereurs qui lui ſuccéderent.

Ne diſons donc pas aux hommes célébres & fameux, que le temps fera diſparoître leurs vices; apprenons-leur au contraire, qu'il les révélera tous, qu'aucune adreſſe ne peut en dérober la connoiſſance au public, ni les ſouſtraire à ſa cenſure: que le public juge encore aujourd'hui les morts, comme il les jugeoit chez les Egyptiens; que ſi le public ne les prive plus aujourd'hui de la ſépulture, comme faiſoient autrefois les juges de l'Egypte; comme eux il imprime à leur mémoire

une flétrissure éternelle, & que tandis que l'adulation & la bassesse chargent leurs tombeaux de titres fastueux & magnifiques, le public attache à leurs noms des épithètes avilissantes, des surnoms déshonorans, & odieux. Apprenons ces vérités à tous les hommes qui aspirent à la célébrité, à une réputation durable; qu'elles rendent la bienfaisance inséparable des talens, & qu'elles fassent trembler le méchant au milieu même de ses succès.

ARTICLE VII.

Du desir de l'estime & de la crainte du mépris.

L'ESTIME renferme une idée avantageuse de la personne qui en est l'objet, de l'empressement pour lui plaire, des témoignages extérieurs de ces sentimens, pro-

portionnés aux qualités, aux talents de la perſonne qu'on eſtime, à leur utilité pour la ſociété.

Rien n'eſt donc plus intéreſſant pour l'homme, que de mériter l'eſtime des autres. Les avantages qu'elle procure, & l'amour du bonheur en allument le deſir dans tous les cœurs.

L'enfant ambitionne l'eſtime de ſes ſupérieurs, & de ſes pareils; le Sauvage pour l'obtenir dans ſa nation, s'expoſe aux plus grands périls; il veut même mourir avec celle de ſes ennemis: il endure ſans ſe plaindre, les tourments les plus cruels; il expire en chantant.

Preſque toutes les nations anciennes avoient des Poëtes deſtinés à tranſmettre à la poſtérité, les actions héroïques des guerriers; par-tout les peuples ont regardé l'amour de l'eſtime comme la puiſſance créatrice des talents, com-

gants, les fêtes, les spectacles ne sont à ses yeux que les ressources de l'ennui & de la vanité ; ainsi l'amour de l'estime est en même temps, & un principe de vertu, & un préservatif contre la cupidité, contre les passions & contre le luxe qui rendent les hommes ennemis du bonheur général & injustes.

Par ce que nous avons dit sur la nature de l'estime ; les avantages qu'elle procure, consistent, premierement, à mettre sous les yeux de l'homme qui l'obtient un spectacle agréable, en lui offrant des hommes heureux ; secondement, en le rendant cher & précieux aux autres hommes, & par conséquent en méritant une protection particuliere de leur part, pour ses talents & pour sa bienfaisance : dans l'institution de la nature, le desir de l'estime ne va point au-delà de ces avantages ;

ges ; & tous les hommes utiles peuvent ſans s'exclure, & ſans ſe nuire, jouir de l'eſtime du public, & des avantages qu'elle procure.

Comme l'eſtime embraſſe, non-ſeulement tout ce qui eſt utile à l'humanité en général, mais encore ce qui eſt utile aux particuliers ; elle eſt la protectrice de tous les hommes utiles & bienfaiſants ; elle excite la haine & l'indignation contre ceux qui veulent leur nuire ou les rabaiſſer : ainſi le deſir de l'eſtime developpe les talens utiles, & porte tous les hommes de talent & de mérite à aider ceux qui deſirent de les imiter, ou même de les égaler.

Voilà quels ſont les effets du deſir de l'eſtime ; il porte l'homme à conſacrer ſes talents, ſes lumieres & ſes forces au bonheur général.

L'homme qui ne deſire point l'eſtime des autres, & qui ne fait

rien pour la mériter, n'excite point leur attention. Personne ne voit en lui les qualités pour lesqueles l'homme s'est me soi-même, ni aucune des inclinations utiles au bonheur des hommes; il est nul par rapport aux autres hommes; ils ne lui témoignent ni estime ni attachement; il est au milieu d'eux, comme s'il n'étoit pas; on se détourne à son approche, comme à la rencontre d'une borne, ou d'un obstacle; il est vil, il est méprisable, il rentre dans la classe des animaux, il n'a plus de défenseurs, de protecteurs, d'amis, ni de semblables; il retombe en quelque sorte dans le néant; il ne peut réflechir sur son état, sans en être effrayé, sans desirer de mériter l'estime & l'attachement des autres hommes, sans s'efforcer de l'obtenir; la crainte de l'avilissement & du mépris, arrache donc l'homme à la paresse & à

l'inertie ; elle l'empêche de ſe faire un bonheur particulier, &, pour ainſi dire, ſolitaire ; elle l'oblige à s'occuper du bonheur des autres.

Si l'homme eſt puiſſant, la crainte du mépris l'empêche d'abuſer de ſa puiſſance, & de négliger d'en faire uſage pour le bonheur général. Les hommes, comme nous l'avons dit dans l'article précédent, réflechiſſent ſur le principe de leurs actions, & de celles des autres hommes ; ils ne peuvent voir que l'homme puiſſant abuſe de ſon pouvoir, ou néglige de l'employer pour le bonheur général ; ſans juger qu'il fait peu de cas de l'eſtime des hommes, & qu'il eſt inſenſible à leurs malheurs ; il n'a plus à leurs yeux rien de ce que les hommes eſtiment, & de ce qu'ils aiment dans eux-mêmes & dans les autres hommes ; il eſt donc avili & dégradé dans leur eſprit ; ils le jugent in-

digne du reſpect & des égards attachés à ſa place ou à ſa dignité ; ils jugent qu'il poſſéde injuſtement ſa puiſſance, ils ne lui ſont ſoumis, ils ne le reſpectent qu'extérieurement & avec répugnance, parce que l'homme ſe croit avili & dégradé, lorſqu'il obéit à l'homme qu'il mépriſe : l'homme puiſſant qui s'eſt avili par l'abus de ſa puiſſance, rencontre par tout le dedain, l'inſulte & l'outrage ; il ſe voit environné d'ennemis ; ſa puiſſance s'évanouit ; il tombe en effet dans l'état de foibleſſe, où l'homme déſarmé ſeroit au milieu des bêtes feroces ; dans cet état où l'homme ſent ſi vivement le beſoin de ſe concilier l'eſtime & l'attachement de ſes ſemblables, où il eſt porté à les aimer.

Si au lieu de ſe les attacher par la bienfaiſance, il veut les contenir par la terreur ; tout ſe ligue

contre lui ; tout conſpire à ſa perte : rien n'eſt donc plus funeſte au bonheur de l'homme puiſſant ; que l'aviliſſement ou le mépris ; & par l'ordre immuable de la nature, l'homme puiſſant tombe dans l'aviliſſement, lorſqu'il abuſe de ſon pouvoir, ou qu'il néglige de l'employer pour le bonheur général.

Les Hiſtoires de toutes les nations atteſtent ces effets de l'aviliſſement & du mépris. Il n'en eſt point qui n'offre des Citoyens, des Magiſtrats, des Grands, des Souverains mêmes que l'aviliſſement a dépouillés de leur puiſſance, & fait rentrer dans le néant : malgré le reſpect des anciens Aſſyriens pour leurs Rois, ils mépriſerent Sardanapale ; il tomba dans l'aviliſſement, parce qu'il n'employoit ſa puiſſance qu'à ſatisfaire ſa ſenſualité, ſon luxe & ſa paſſion pour la débauche ; il perdit l'empire & la vie. Ce fut

le mépris qui arma les peuples & les conjurés contre Aſtyages, contre Xerxès, contre Vitellius, contre Julien, contre Heliogabale, contre Gallien, &c. Ce fut le mépris & l'aviliſſement qui précipita de leur thrône Childeric, Venceſlas, Sanche de Portugal, Edouard & Richard ſecond, Henri VI. &c.

Le mépris éteint tous les ſentiments qui rendent le magiſtrat, le grand & l'homme riche, aimable & cher à ſes concitoyens, ſa ſupériorité leur devient odieuſe, incommode, & bientôt inſupportable; il ne trouve ni confiance ni docilité, il ne peut remplir les devoirs de ſa charge ou de ſa place, il en eſt en effet dépouillé par le mépris & par l'aviliſſement; & ſi malgré le mépris du public il oſe conſerver ſa place, il devient l'objet de l'horreur & de l'indignation générale.

Les effets de l'aviliſſement ſont donc effrayants pour tous les hommes puiſſants, & la crainte de l'aviliſſement & du mépris les oblige à conſacrer leur puiſſance & leur autorité au bonheur général.

Par le deſir de l'eſtime, la nature éleve l'homme à la puiſſance ; par la crainte du mépris, elle l'empêche d'abuſer de la puiſſance à laquelle il s'eſt élevé : par l'aviliſſement & par le mépris elle le dépouille de ſa puiſſance, s'il perſévere dans l'abus qu'il en fait.

Cette même crainte fait rentrer dans l'ordre de la bienfaiſance l'homme vain & glorieux ; l'homme d'oſtentation & de faſte qui ne ſe complaiſent que dans des diſtinctions extérieures & puériles, qui veulent plutôt cauſer de l'étonnement & obtenir des éloges & des hommages, que mériter cet attachement, ce reſ-

pect intérieur qu'inſpirent la bienfaiſance & la vertu.

Les hommes ſont portés naturellement à aimer & à eſtimer ; tout homme qui ambitionne l'eſtime des autres, attire leur attention : ils la donnent cette attention à tout ce qui leur paroît extraordinaire, utile & ſingulier.

Mais nous avons vu qu'ils recherchent les principes & les motifs des actions des hommes, & qu'ils les découvrent ; ils reconnoiſſent donc bientôt que le glorieux, l'homme vain & faſtueux, n'a aucune des qualités eſtimables, qu'il ſe ſoucie peu de l'eſtime, ou qu'il prétend l'obtenir par des moyens que la raiſon condamne, par des choſes qui ne ſuppoſent aucune des qualités, qui dans l'ordre de la nature, doivent faire naître l'eſtime. La prétention de ces hommes à l'eſtime, & à la conſidération, eſt une injure faite

au public. On ne ſe contente donc pas de mépriſer le glorieux, l'homme vain & faſtueux, on veut qu'il ſache qu'il eſt en effet mépriſé, on veut qu'il ſoit ridicule & mépriſable à ſes propres yeux, & par les choſes par leſquelles il eſpéroit obtenir du reſpect & de la conſidération, on ſe venge par ce moyen, de l'injure qu'il a faite, de la fatigue qu'il a cauſée inutilement, & de l'illuſion qu'il a voulu faire.

Par le mépris, l'homme eſt en quelque ſorte anéanti dans l'eſprit des autres; par la dériſion & par le dedain, on l'anéantit en quelque ſorte à ſes propres yeux, on veut le forcer à ſe mépriſer lui-même, on lui fait ſentir qu'il ne peut rien contre les autres, & qu'ils peuvent tout contre lui, qu'ils ne prenent aucun intérêt à ſa conſervation & à ſon bonheur. (1)

(1) Voilà pourquoi le railleur & le perſifleur

Il n'eſt point pour l'homme vain, de ſpectacle plus affligeant : pour s'en garantir, il eſt forcé d'imiter les hommes eſtimables, & de ſe concilier le public par des actes de bienfaiſance, par des procédés honnêtes, auxquels il ne ſe ſeroit jamais porté ſans la crainte du mépris. Le deſir de l'eſtime & la crainte du mépris, ſont donc dans ces hommes le ſupplément de la bienfaiſance naturelle, & deux motifs puiſſants qui agiſſent ſans ceſſe ſur l'homme pour le rendre utile à la ſociété.

---

qui attaquent les hommes de cette eſpece ſont rire & plaiſent, ce ſont des eſpeces de correcteurs, ou d'exécuteurs de l'animadverſion publique. Nous applaudiſſons alors au perſifflage & à la railleric que nous mépriſons & qui nous indigne lorſqu'elle a pour objet l'homme honnête & eſtimable, parce qu'alors nous voyons dans le railleur & dans le perſiffleur un homme qui n'a pas aſſez d'eſprit pour diſcerner ce qui eſt ridicule de ce qui ne l'eſt pas & qui n'eſtime pas plus l'homme honnête, ſimple, modeſte & vrai, que le glorieux, que le ſingulier, que l'homme vain & faux.

La crainte du mépris n'eſt pas ſeulement un motif qui porte l'homme à ſe rendre utile aux autres : elle eſt un principe réprimant pour le vicieux, & pour le méchant. Le mépris comme nous l'avons vu, anéantit l'homme vain & inutile, aux yeux de la ſociété : il le place dans la claſſe de ces reptiles dont on ignore l'exiſtence. Mais ce mépris manifeſté à l'homme qui veut nuire, le tire de l'oubli, l'expoſe à l'indignation publique. La flétriſſure attachée à ſa perſonne, l'anéantit pour ainſi dire à chaque inſtant, & lui fait ſentir ſon anéantiſſement ; on ne lui laiſſe d'exiſtence que pour ſentir ſon néant ; pour le faire connoître à tous les hommes, & pour leur apprendre qu'on n'a connu l'exiſtence de l'homme flétri, que par l'effort qu'il a fait pour nuire aux autres. Chaque inſtant lui fait ſentir qu'il

n'exiſte que par la clémence de la ſociété, ou plutôt qu'elle ne le conſerve que pour ſervir d'exemple & d'épouvantail au vice & à la méchanceté.

La corruption ne peut jamais aller juſqu'à rendre le vicieux indifférent ſur cet état : les ſupplices & les tortures ſont plus effrayantes pour l'imagination, mais elles ſont en effet moins terribles.

Une des loix de Charondas ordonnoit que tous ceux qui ſeroient convaincus de calomnie, ſeroient conduits par les rues, portant ſur la tête une couronne de romarin, comme pour faire voir à tout le monde qu'ils étoient au premier rang de la méchanceté. Pluſieurs de ceux qui furent condamnés à cette fâcheuſe eſpece de triomphe, ſe donnerent la mort pour prévenir l'ignominie.(1)

(1) Diod. *l.* 12.

Ce ſage Légiſlateur connoiſſant le pouvoir de la crainte du mépris ſur le cœur humain, l'avoit ſubſtituée autant qu'il avoit pu, aux ſupplices : ainſi au lieu que les autres Légiſlateurs avoient décerné la peine de mort, contre ceux qui quittoient leur rang à l'armée, ou qui refuſoient de prendre les armes pour le ſervice de la patrie, Charondas les condamnoit à être expoſés trois jours de ſuite dans la place publique, en habit de femmes.

Ce fut en developpant cette crainte dans l'ame des Athéniens ou plutôt en la ranimant qu'Epiménide rendit Athènes ſoumiſe à tout ce qui étoit juſte ; ce fut pour que jamais ce ſentiment ne s'affoiblît, qu'il érigea dans Athènes un temple à l'ignominie & à l'impudence. (1)

(1) Il paroît que Ciceron s'eſt trompé ſur

C'étoient deux divinités protectrices que le foible invoquoit contre l'oppresseur : deux divinités vengeresses qui annonçoient au puissant qui abusoit de sa force, au riche injuste qui étouffoit

---

l'esprit de cet établissement. » Ce qui n'est pas » supportable, dit-il, c'est qu'Athènes ait élé- » vé un temple à l'ignominie & à l'impuden- » ce ; car s'il est à propos de consacrer les ver- » tus, il est indigne que l'on fasse le même » honneur aux vices. (de legib. *l.* 2. *c.* 8.)

Pour juger s'il a raison, remontons à l'origine de cet établissement. Cylon ayant voulu s'emparer de la citadelle d'Athènes, & son entreprise n'ayant pas réussi, il prit la fuite, & ses compagnons se réfugierent dans le temple de Minerve qui étoit un asile sacré : l'Archonte Megaclés leur persuada de venir se présenter en jugement ; & comme ils ne pouvoient se résoudre à quitter leur asile, il leur conseilla d'attacher un fil à la statue de la Déesse, leur faisant entendre, que pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne seroient pas moins en sureté que dans le temple de Minerve ; mais le fil s'étant rompu quand ils furent devant le temple des Furies, Megaclès & ses collégues les massacrerent. Cette action infâme souleva beaucoup de monde, les partisans de Cylon reprirent le dessus, la discorde étoit

dans ſon cœur la crainte du mépris, que la honte & l'infamie ſeroient leur partage.

Les hommes puiſſants & riches ſont ordinairement environnés de flatteurs & d'hommes intéreſſés,

---

dans Athenes & tous les eſprits étoient troublés par des craintes ſuperſtitieuſes. Pour rétablir le calme, on appella Epimenide : ce fut dans cette circonſtance qu'il dédia une chapelle à l'ignominie. N'eſt-il pas clair que l'action de Megacles engagea Epimenide à faire cette dedicace pour inſpirer de l'horreur pour les actions inhumaines, pour la perfidie, pour la trahiſon ?

Epimenide, en arrivant à Athènes, ſe lia d'une amitié très-étroite avec Solon, & diſpoſa les eſprits à recevoir ſes loix ; il avoit la réputation d'un homme ſaint & aimé des Dieux ; auroit-il voulu rendre l'impudence & l'ignominie reſpectable ? Enfin il eſt conſtant qu'Epimenide calma la ville, &, comme dit Plutarque, qu'il la ſanctifia & la rendit ſoumiſe à tout ce qui étoit juſte & paiſible. Epimenide eût-il produit de ſemblables effets, en inſpirant du reſpect pour l'impudence & pour l'ignominie ? n'étoit-ce pas parce que l'on n'avoit pas craint l'ignominie dans Athènes qu'on y avoit violé la foi donnée ? *Voyez* Plutar. Vie de Solon.

trop corrompus pour désapprouver leurs actions, trop foibles & trop craintifs pour leur en inspirer de la honte. Le temple de l'impudence & de l'infamie leur disoit tout ce que les complaisants n'osoient pas même leur insinuer ; il leur apprenoit qu'une divinité plus puissante qu'eux exciteroit dans tous les cœurs le mépris & l'indignation pour eux, & donneroit à tous les hommes le courage de manifester ces sentiments & de les couvrir d'opprobre & d'infamie.

Les anciens honoroient du nom de valeur, non l'exemption de crainte, mais au contraire la crainte de tout reproche, & la peur de l'infamie ; ils pensoient que ceux qui étoient les plus timides pour les loix étoient les plus vaillants & les plus intrépides contre les ennemis, & que ceux qui craignoient le plus la mauvaise répu-

tation craignoient le moins la douleur, les peines & les bleſſures. (1)

On regardoit cette crainte comme un ſentiment inſpiré par une divinité bienfaiſante, comme un guide qui devoit toujours accompagner les hommes & préſider à leurs entrepriſes, comme un maître qui faiſoit rentrer dans le devoir ceux qui s'en écartoient. C'étoit pour obtenir ce ſentiment pour leurs armées que Theſée, qu'Alexandre offroient des ſacrifices à la peur. (1)

La politique a donc dans le deſir de l'eſtime & dans la crainte du mépris, deux moyens puiſſants pour rendre les hommes utiles à la ſociété, pour arrêter les vices dangereux : elle peut avec ces deux reſſorts, créer les talents &

(1) Plutar. vie d'Agiſ.
(2) Vie de Theſée & d'Alexandre.

les vertus, corriger ou contenir les vicieux. Elle a dans l'eſtime une ſource inépuiſable de récompenſes qui n'appauvriront jamais l'état; dans le mépris, dans l'ignominie, des punitions plus terribles que les ſupplices, mais qui conſervent les citoyens & qui les portent à faire de grands efforts pour effacer leur honte. La politique qui emploie ces deux reſſorts au lieu de l'argent & des ſupplices, eſt donc une politique conforme à la nature, & la politique qui ne porte à des actions utiles que par l'argent ou par la volupté, qui n'arrête le méchant que par les ſupplices, eſt une politique contraire à la nature, & par conſéquent fauſſe & dangereuſe; le deſordre eſt à ſon comble dans un état où l'homme riche & puiſſant, où l'homme conſtitué en dignité, où le Magiſtrat oſe braver le blâme & l'indignation du

public, ou celui qui l'a encourue jouit des honneurs & des priviléges qui ſont la récompenſe des ſervices rendus à la patrie.

ARTICLE VIII.

De la crainte de la haine.

UN homme qui fait du mal, excite la haine de celui qui le ſouffre, & de ceux qui en ſont les témoins; s'il a l'habitude de nuire, on juge qu'il eſt méchant, qu'il a du plaiſir à faire ſouffrir les autres, ou qu'il ne craint point de ſe procurer des plaiſirs aux dépens de leur bonheur.

Cette idée eſt accompagnée d'un ſentiment de haine pour le méchant; lors même qu'il ne fait point de mal, ſa préſence inquiéte tous ceux qui le connoiſſent, & par conſéquent il en eſt haï:

s'il eſt puiſſant, il fait trembler; & met en fuite l'homme vertueux, le foible, & le malheureux, comme le faucon qui plane ſur les campagnes, épouvante & diſperſe les oiſeaux : jamais il ne jouit du plaiſir de contempler ſur les viſages, la ſatisfaction qu'inſpire la préſence d'un homme bienfaiſant, jamais il ne voit dans ceux qui l'environnent, cette gaieté franche & libre qui apprend à l'homme puiſſant, combien on l'aime, combien on le révere, combien il eſt en ſureté, bien mieux que le maintien humble & timide.

Le méchant lit ſur tous les viſages, l'inquiétude & la défiance; ce ſpectacle, eſt certainement un malheur; l'homme capable de le voir ſans ſouffrir eſt un monſtre que la nature n'a point encore produit, & qui ne peut exiſter que dans les Romans. Mais ce

ſpectacle n'eſt pas le plus grand malheur pour le méchant : l'inquiétude & la triſteſſe qui accablent tout ce qui l'approche, lui annoncent qu'il eſt environné d'ennemis dont il ignore les deſſeins & les vues, qui par conſéquent ſont redoutables, parce qu'il n'eſt point d'homme qui n'ait aſſez de force pour nuire lorſqu'il le veut : perſonne n'eſt terrible ſans inquiétude, & celui qui ſe fait craindre, craint auſſi. (1)

Ces vérités ſont fondées ſur la nature de l'homme, elles ſont immuables comme ſon eſſence : les circonſtances, l'adreſſe peuvent contenir la haine, & ſuſpendre ſes effets pendant quelque temps, mais jamais elles ne la détruiſent. La haine & l'averſion que le méchant contient tant qu'il

(1) Senec. Ep. 105.

eſt redoutable, éclate & agit, auſſitôt que ſon pouvoir s'affoiblit, tout ſe déchaîne contre le méchant ſans force, & il n'eſt point de méchant que l'inconſtance des choſes humaines, ou la vieilleſſe ne dépouillent de tout ce qui le rendoit terrible. La fable du lion accablé de vieilleſſe, & mourant ſous les coups de l'âne, eſt l'emblême fidéle, du ſort qui attend tout homme qui s'eſt rendu l'objet de l'averſion & de la haine, ou par inſenſibilité pour le reſte des hommes ou par ſa méchanceté: car les Egoiſtes ſans nuire poſitivement ſont hais, & c'eſt à eux que convient ce que dit Seneque de certaines perſonnes qui ont eu de la haine, & qui n'avoient point d'ennemis. (1)

Le malheur de l'Egoïſte, du Miſantrope, du Méchant, n'in-

(1) Senec. Ep. 105.

téreſſe perſonne, parce qu'on ſuppoſe leur inſenſibilité, leur aigreur, leur méchanceté toujours ſubſiſtantes; on les voit comme des ennemis de l'humanité que le temps enchaîne, & qu'il ne corrige pas; qui tâchent d'exciter une compaſſion qu'ils n'ont jamais ſentie; qui regardent comme un ſot celui qui s'attendrit ſur leur ſort, & comme une dupe celui que le ſpectacle de leurs maux, & leurs diſcours engagent à les ſecourir: l'averſion & la haine accompagnent toujours leur préſence & leur idée; ils n'ont point de part à cette ſenſibilité tendre & compatiſſante, que la nature inſpire pour le malheureux: les autres hommes ne les voient point comme leurs ſemblables; ils n'ont pour ſoutien, pour appui, pour conſolateurs que des mercénaires avides, qui les tyranniſent, & qui vengent la nature & l'humanité.

L'homme qui réflechit, apprend donc qu'en faisant naître l'aversion & la haine, l'égoïste, le misantrope, le méchant se retranchent toute consolation dans les malheurs inséparables de la vie humaine; que par l'institution même de la nature, la méchanceté, la dureté produisent l'aversion & la haine, & que l'homme qui en est devenu l'objet, est nécessairement malheureux.

Comme l'homme n'est point méchant naturellement, & par goût pour le mal; mais par quelques causes qui le font sortir de son état naturel, & qui le portent à chercher son bonheur personnel dans le malheur des autres; l'expérience du malheur attaché aux actions qui font naître la haine, est propre à contrebalancer, ou même à vaincre l'attrait qui séduit l'homme, & qui le porte à faire du mal; elle peut le faire rentrer

rentrer dans l'ordre, réprimer la méchanceté, corriger la dureté, donner de l'activité à l'égoïste, & lui faire faire par intérêt des actes de bienfaisance qu'il n'auroit point faits par sentiment.

L'homme dur & méchant à qui la crainte de la haine n'empêche pas de faire le mal, soulève insensiblement tous les hommes qui lui sont soumis, & tous ses concitoyens. Les plaintes, les murmures, les complots lui annoncent qu'il est environné d'ennemis: il devient soupçonneux, & bientôt redoutable à tous: ses confidens, ses favoris, ceux même qu'il appelle ses amis sont dans un danger & dans une crainte continuelle; il n'est point d'instant où la haine publique & particuliere n'agisse pour détruire une puissance funeste à tous: or, il n'y a point d'homme qui puisse résister long-temps à cet effort continuel

de la haine générale. Ainſi, par l'ordre immuable de la nature, lorſque la crainte de la haine n'arrête pas le méchant, la haine le détruit; comment donc a-t-on penſé que la nature fait naître l'homme féroce & méchant?

ARTICLE IX.

De la Conſcience.

TOUS les peuples ont penſé qu'il y avoit au-dedans de l'homme une loi qui lui preſcrivoit ce qu'il devoit faire; & un juge qui l'approuvoit, ou qui le condamnoit, ſelon qu'il la ſuivoit ou qu'il la violoit.

» La loi naturelle, dit Ciceron, » eſt éternelle & univerſelle; elle » appelle également à leur de- » voir, & l'homme juſte & bienfai- » ſant qui lui obéit, & le méchant » qui la mépriſe: on ne peut ni

» lui oppoſer une autre loi, ni re-
» trancher aucun de ſes précep-
» tes, ni l'abréger; aucune puiſ-
» ſance ne peut en diſpenſer: elle
» n'a beſoin ni de Commenta-
» teurs, ni d'Interprètes: elle eſt
» la même à Rome & à Athènes;
» par toute la terre & dans tous
» les temps; c'eſt le maître de
» tous les hommes, leur juge &
» leur ſouverain: l'homme ne
» peut, ni mépriſer la nature, ni
» être indocile à ſa voix, ſans ſe
» rendre malheureux. (1)

Près de neuf ſiécles avant Ciceron, cette doctrine étoit chez les Grecs un dogme religieux qui leur ſemble commun avec toutes les nations. Heſiode dit que les Dieux avoient envoyé ſur la terre Nemeſis & la Pudeur, pour repréſenter à l'homme la difformité du crime qu'il veut com-

(1) Cic. Fragm. edit de Gruter.

mettre, & pour l'en détourner. (1)

Si ce ſentiment de pudeur & d'humanité, ne le détournoit pas du mal; il n'évitoit pas les remords & la peine qui ſuivent le crime: c'eſt ce que l'on enſeignoit, tantôt ſous la fable de Nemeſis & de la pudeur qui, dans le ſiécle de fer, remontent en habit blanc vers les cieux, & laiſſent les hommes en proie à leurs paſſions, aux maux & à la douleur, tantôt ſous l'emblême d'une autre Nemeſis vengereſſe inexorable & terrible, de tous les crimes, tantôt ſous l'allégorie des Furies.

Nemeſis étoit fille de l'Océan & de la Nuit, pour marquer que les crimes qu'elle punit, ſont l'effet des richeſſes & de l'ignorance volontaire de la loi naturelle: elle avoit une couronne, parce que ſon empire embraſſe toute la na-

(1) Heſiod. Theogon. *v.* 223. op. *v.* 200.

ture ; elle étoit ſuivie par des cerfs, parce qu'elle remplit de terreur les méchants, & qu'elle les rend timides & puſillanimes ; elle tenoit à la main un frêne, parce que les crimes qui font naître les remords dans le cœur des méchants, arment les autres hommes contre lui : elle avoit les ſceaux de la victoire, parce que rien ne peut lui réſiſter, parce qu'elle diſſipe toutes les illuſions, tous les prétextes, toutes les erreurs dont le méchant enveloppe ſa conſcience ; à côté d'elle étoit un vaſe dans lequel étoient renfermés des Ethiopiens, parce que ſon empire s'étend ſur toute la terre, & qu'il n'y a point d'homme qui faſſe le mal ſans violer la loi de la nature. (1)

Lorſque les Grecs, vainqueurs à Marathon, trouverent dans le

(1) Conſtant. lexic. natalis comes Mytol.

camp des Perſes un bloc de marbre, deſtiné par Xerxès à perpétuer la mémoire de ſes exploits en Grèce ; ils ne le conſacrerent, ni à Jupiter, ni à Mars, ni à Minerve, mais à Nemeſis, divinité vengereſſe des actions injuſtes inſpirées par l'orgueil.

Pour les Furies, elles étoient chargées de punir les meurtres, les parricides, & tous les crimes que produit la haine, l'envie, l'amour injuſte des richeſſes & des voluptés : elles étoient armées de torches ardentes & couvertes de ſerpents qui n'étoient que les emblêmes des remords & des reproches de la conſcience ; elles étoient vierges, parce que jamais perſonne n'avoit pu les corrompre. (1)

Cette morale étoit la morale

(1) Oreſt. in Euripid. Cic. pro. Roſcio. Erraſme, Adag.

du peuple, comme la morale du philosophe; les cérémonies religieuses, pour la plûpart, étoient dans leur institution destinées à l'enseigner au peuple, ou plutôt à développer dans toutes les ames les principes de sociabilité; c'étoit la morale & la politique mises en action, gravées dans la mémoire du peuple par l'appareil des fêtes, & rendues respectables par l'autorité de la Religion: les plus stupides pouvoient l'entendre, parce qu'on la rendoit sensible.

Mais cette loi, cette conscience ne sont-elles pas l'ouvrage de l'éducation & du préjugé? cette loi existe-elle dans l'ame, comme la loi de Moïse sur les tables? veut-on faire renaître les idées innées?

Ne nous engageons ni dans la question des idées innées, ni dans l'examen de la maniere dont cette

loi peut exiſter dans l'ame humaine : conſidérons l'homme indépendamment de toute éducation & de toute inſtruction ; examinons-le en lui-même, & voyons ſi ſes beſoins, ſes inclinations, ſes facultés ſeules ne le conduiſent pas à cette loi ? ſi auſſitôt qu'il réfléchit, il n'éleve pas lui-même dans ſon cœur le tribunal de la conſcience ; car cela ſuffit pour que la loi naturelle & la conſcience ſoient des principes naturels de ſociabilité, & non pas des préjugés.

Tout ce qui a de l'influence ſur le bonheur de l'homme, fixe ſon attention ; il veut connoître ſa nature, ſes rapports avec ſon bonheur, & la maniere dont il le procure, ou dont il l'empêche : entraîné par cet intérêt, il eſt forcé de ſortir de lui-même, pour rechercher quelles ſont les ſources du bonheur que la nature deſtine

à l'homme, & ce qu'il doit faire pour y arriver.

Il voit ſans peine que le bonheur n'eſt point arbitraire, que la nature ne le diſtribue point au haſard : il juge que l'homme ne peut être heureux qu'en cherchant le bonheur dans les objets auxquels la nature l'attache : chaque homme découvre par réflexion & par ſa propre expérience, tout ce que nous avons dit ſur les beſoins & ſur les inclinations de l'homme ; il connoît qu'il éprouve de la douleur toutes les fois qu'il en cauſe aux autres ; & qu'au contraire, il eſt heureux lorſqu'il contribue à leur bonheur : il voit que le plaiſir & le bonheur ſont attachés à la bienfaiſance ; que le chagrin & le malheur ſont inſéparables de la méchanceté ; il conclud que par une loi générale de la nature pour être heureux, il ne faut point faire aux autres ce que nous ne vou-

drions pas qu'on nous fît ; & qu'il faut leur faire le bien que nous voudrions qu'ils nous fissent, si nous étions dans leur état.

Toutes ces idées sont nécessairement liées avec l'effort que l'homme fait pour découvrir les causes du bien & du mal qu'il éprouve : il ne peut réfléchir sur cet objet, sans qu'elles se présentent à lui ; il n'y a point d'homme par conséquent qui les ignore, ou qui ne puisse les découvrir sans instruction & sans maître.

L'homme qui réfléchit sur les causes & sur les principes de son bonheur, découvre donc au-dedans de lui-même une loi naturelle, une regle qui doit diriger ses actions, une loi fondée sur l'ordre établi par la nature, sur l'essence même de l'homme ; indépendante des opinions & de l'éducation, immuable, universelle comme la nature ; loi par consé-

quent à laquelle il faut qu'il conforme ſes actions, s'il veut être heureux.

L'idée d'une loi à laquelle il faut que l'homme conforme ſes actions, renferme l'idée de devoir, d'obligation & d'ordre : l'homme qui regle ſa conduite ſur cette loi, fait ce qu'il faut faire pour être heureux ; il ſuit l'ordre établi par la nature : celui qui ne regle pas ſes actions ſur cette loi, ne fait pas ce qu'il faut faire pour être heureux ; il va contre l'ordre de la nature, malgré ſes beſoins & ſes penchants, malgré la lumiere de la raiſon qui lui fait connoître la néceſſité de ſuivre cet ordre.

L'homme qui ſuit la loi naturelle & qui réfléchit ſur ſes actions, juge qu'il a ſuivi l'ordre de la nature, & qu'il a obéi à la raiſon ; il juge qu'il eſt dans la diſpoſition la plus favorable pour le bonheur, & qu'il eſt aſſez éclai-

ré, assez docile à la raison pour marcher d'un pas ferme dans la route que la nature trace à l'homme, & pour remplir sa destination : il prend une idée avantageuse de ses qualités personnelles & de ses lumieres ; il s'estime, il s'aime, il aime son existence, & il est heureux ; car c'est être heureux que d'aimer son existence, & d'en être content ; l'homme qui s'aime & qui s'estime, parce qu'il fait ce que la raison & la nature inspirent, trouve au-dedans de lui-même un spectacle délicieux ; il ne peut y rentrer sans être content : le temps & l'habitude n'émoussent point cette satisfaction intérieure, aucune puissance ne peut la troubler ; elle s'accroît par les accidens, par les années qui sont le supplice de l'homme voluptueux & frivole : l'homme heureux par le témoignage de sa conscience voit

groſſir ſans ceſſe la ſomme de ſon bonheur ; le plaiſir qu'il a éprouvé, reſte au fond de ſon cœur, tandis que le plaiſir du voluptueux & de l'homme de luxe, s'anéantit avec l'inſtant qui l'a vu naître.

Cette ſatisfaction n'eſt, comme on le voit, ni l'indifférence de l'Egoïſte, ni la ſublimité chimérique de l'Enthouſiaſte, ni l'orgueil dur & tyrannique du Phariſien, ni la complaiſance altière & faſtueuſe du Stoïcien pour lui-même ; c'eſt un ſentiment qui rend l'ame tranquille & contente, ſans lui ôter rien de ſon activité, de ſa ſenſibilité pour les malheureux, de l'eſtime due aux autres hommes, & du deſir de procurer leur bonheur, puiſque ce n'eſt qu'en faiſant du bien, en méritant l'eſtime des autres hommes qu'il parvient à cette ſatisfaction.

Un homme que la raiſon éleve

à ces idées, qui éprouve ce sentiment, qui connoît que la nature ne l'a point fait pour être puissant, riche ou magnifique, mais pour être heureux en contribuant au bonheur des autres : s'il est riche & puissant, il n'est heureux qu'en consacrant ses richesses & sa puissance au bonheur des hommes; s'il n'est ni riche, ni puissant, il voit sans envie les grandeurs & les richesses : il emploie dans tous les états où il se trouve, toutes ses forces pour procurer le bonheur des hommes; heureux par le témoignage qu'il se rend lui-même, d'avoir rempli le premier devoir de l'homme, la bienfaisance, l'humanité, l'indulgence : ainsi l'homme trouve dans sa conscience un motif pour être bienfaisant, lors même que la haine, l'indifférence ou l'injustice de ses semblables, paroissent autoriser son insensibilité pour leurs malheurs.

C'eſt en vain que les diſciples de Socrate, les larmes aux yeux, le conjurent de ſortir de la priſon, de s'échapper & de ſe dérober à la mort ; il regarde comme un mal, une vie qu'il ne conſerveroit qu'en déſobéiſſant aux loix, dont l'autorité fait le bonheur du peuple qui le condamne. (1)

Phocion, dont les talents & les vertus avoient été ſi utiles à ſa patrie, eſt condamné à mourir ; & il défend à ſon fils de jamais chercher à venger ſa mort.

Le juſte Ariſtide banni d'Athènes pour ſes vertus, ſort ſans ſe plaindre ; & levant les mains au Ciel, prie les Dieux que jamais le mauvais état des affaires d'Athènes & ſes malheurs, n'obligent les Athéniens de ſe ſouvenir de lui. (1)

(1) Plat. in Crit.

(2) Plutar. Vie de Phocion, vie d'Ariſtide.

Si l'homme qui ſuit la loi naturelle prend une idée avantageuſe de ſes qualités perſonnelles, l'homme qui voit que ſes actions ne ſont pas conformes à cette loi, prend de ſes qualités, de ſa raiſon & de ſes lumieres une idée déſavantageuſe ; il ſe regarde comme un malade, ou comme un fou, ſur lequel la raiſon & la nature n'ont point d'empire ; il ſe condamne & ſe mépriſe, il ſe hait : une action contraire à la loi naturelle, ſe préſente donc comme une action qui rend l'homme odieux & mépriſable à ſes propres yeux, & qui attire ſur lui le mépris, l'indignation & la haine des autres hommes : toutes les actions de cette eſpece ſe préſentent donc à l'homme comme des malheurs ; il les met au nombre des maux ; il craint de les commettre, comme il craint une maladie.

Si malgré cette crainte, l'hom-

me fait le mal, c'eſt qu'il eſt entraîné par une paſſion qui fixe toute ſon attention ſur ſon objet, qui tend un voile ſur tous les autres objets, qui fait taire tout autre intérêt que celui de la paſſion, qui ſuſpend toutes les inclinations naturelles de l'homme.

Mais l'accès de la paſſion eſt un état violent qui ne peut durer, & qui ſe détruit lui-même : l'image de la douleur qu'il a cauſée, du ſang qu'il a répandu, s'offre alors à l'eſprit de l'homme ; elle le fait ſouffrir, elle l'afflige ; car, par ce que nous avons dit ſur la ſenſibilité de l'homme, il ne peut voir ſouffrir ſon ſemblable, ſans reſſentir de la douleur : ainſi l'image du mal qu'il a fait, gravée dans ſa mémoire, lui fait reſſentir de la douleur ; & il voit qu'il eſt la cauſe de cette douleur, il ſe hait donc, comme auteur du mal qu'il éprouve : cette haine & l'image du mal

qu'il a fait, fixent ſon attention & dominent dans ſon ame.

Toutes les fois qu'il y a dans l'eſprit une idée principale, un ſentiment dominant; toutes les idées particulieres, tous les ſentiments qui ont rapport à cette idée principale, à ce ſentiment, renaiſſent & s'uniſſent à l'idée principale, au ſentiment dominant, & s'offrent à l'eſprit.

Ainſi, le ſouvenir des qualités de la perſonne à laquelle on a fait du mal; les idées de devoir, d'humanité, de juſtice, de loi naturelle qui s'étoient éclipſées pendant l'emportement de la paſſion, ſe réuniſſent à l'image du mal que l'homme a commis; il voit qu'il ne l'a commis que parce qu'il a été indocile & rebelle à la voix & aux ordres de la nature, parce qu'il a fermé les yeux à la lumiere de la raiſon: il ne ſouffre pas ſeulement par l'image du

mal qu'il a fait, mais encore parce qu'il ſe voit avili & dégradé; il eſt obligé, non-ſeulement de ſe haïr, mais encore de ſe mépriſer; il voit qu'il a mérité la haine & l'indignation de tous les hommes; tous les principes de Sociabilité ſe réuniſſent pour lui rendre l'exiſtence amère & fâcheuſe.

Lorſqu'un objet a fait une impreſſion forte & profonde ſur l'ame; toutes les idées qui ont rapport à cet objet, le lui rappellent; ainſi tout ce qui a quelque reſſemblance avec la perſonne à laquelle on a fait du mal, ou avec les circonſtances & les lieux dans leſquels on l'a commis, fait renaître l'image de cette action, force l'homme à ſe condamner & lui rappelle qu'il eſt devenu l'objet de la haine de tous les hommes: l'image du mal qu'il a fait, le pourſuit donc par-tout, & par-tout elle eſt accompagnée de re-

mords & de douleur ; tout semble s'animer pour lui reprocher son crime : ainsi l'idée d'un homme, sa rencontre rappellent à Caïn le meurtre d'Abel, & il croit que tous les hommes sont armés pour le tuer ; ainsi Bessus tue les petits d'une hirondelle, parce qu'il croit que par son chant elle lui reproche son parricide. (1)

Cette image du crime ne permet pas à l'homme de reposer ; elle s'offre à lui dans son sommeil : ainsi, Apollodore songe qu'il est écorché par les Scythes, plongé dans une marmite bouillante, & qu'il entend son cœur murmurer & lui dire, *c'est moi qui cause tous ces maux.* (2)

Ces avertissements, ces ordres, ces reproches, ces remords sont, comme on voit, des actes de l'es-

(1) Plutar. Pourquoi la justice divine differe la punition des grands crimes.
(2) *Ibid.*

prit qui ſe rend témoignage à ſoi-même, d'avoir ſuivi ou violé la loi qu'il doit ſuivre ; & comme l'homme ne peut être indifférent ſur ſon bonheur, il ne peut l'être ſur la conformité de ſes actions avec la loi qu'il doit ſuivre : ſon eſprit examine donc néceſſairement, ſi ſes actions ſont conformes à leur régle ; & l'eſprit appliqué à cet examen, eſt ce que l'on nomme la conſcience : la conſcience n'eſt donc pas une chimère & un effet du préjugé ; elle exiſte dans tous les hommes, excepté dans les ſtupides, dans les imbécilles, dans les enfants, ou dans ceux qui n'ayant jamais réfléchi ſur eux-mêmes, ſe ſont tenus dans l'état de l'enfance.

Réſumons ce que nous avons dit ſur ce ſujet. L'homme porte au-dedans de lui-même une loi, qui dirige ſes actions ; il y a des biens & des maux qui le portent

à rechercher cette loi, une raison qui l'éclaire pour l'y conduire, une conscience qui l'approuve ou qui le condamne, & qui le rend heureux ou malheureux, lorsqu'il l'observe ou qu'il la transgresse : ainsi ; par le moyen de la raison & de la conscience, la nature porte l'homme à faire du bien aux autres hommes, & l'empêche de leur nuire, lorsqu'il n'est ni animé par l'espérance de leur estime & de leur amour, ni arrêté par la crainte de leur haine & de leur vengeance, elle l'oblige d'être bienfaisant, lors même qu'il éprouve les effets de la méchanceté des hommes : elle lui donne dans sa raison, dans sa conscience, dans la loi naturelle, une source de plaisir & de bonheur que rien ne peut altérer, une consolation dans tous les maux attachés à la condition humaine, un dedommagement de tout ce que le caprice de la

ortune ou l'injuſtice des hommes peuvent lui ôter, & une récompenſe certaine & plus grande que tous les ſacrifices qu'il fait à la nature, pour procurer le bonheur des hommes; car la vertu, comme le dit un Ancien, n'a point de plus grand théâtre que la conſcience. (1)

ARTICLE X.

Du deſir de perpétuer ſa mémoire; & de la crainte des jugements de la poſtérité.

LA nature fait naître l'homme foible & déſarmé, elle lui donne pour premiere loi le beſoin de ſe nourrir, & elle ne lui accorde qu'une durée très-courte. Il ſe perpétue comme les animaux par l'impulſion du beſoin, ſans pré-

(1) Tuſculan. queſt. l. 2.

voir les effets de ce beſoin. N'eſt-ce pas un paradoxe que de prétendre que la nature a dépoſé dans cet animal le deſir de ſe ſurvivre à lui-même, & d'exiſter dans le ſouvenir des autres hommes ?

Ce paradoxe devient une vérité ſimple lorſqu'on réfléchit ſur la nature humaine. Le deſir de perpétuer ſa mémoire après ſa mort, naît de tous ces principes qui ſemblent le combattre.

La foibleſſe de l'homme, ſes beſoins, ſes deſirs, toutes ſes inclinations le portent à rechercher ſes ſemblables, & lui en rendent la compagnie, les ſecours & l'amitié néceſſaires.

La mort qui enleve à l'homme la compagnie, l'amitié, le ſecours des autres hommes, eſt donc le phenomène le plus terrible, le fléau le plus funeſte à l'humanité, & par conſéquent l'objet eſſentiel de la curioſité. Il n'eſt pas poſſible

que

que dans l'inſtitution de la nature l'homme voie mourir, un pere tendre, une épouſe chérie, ſes enfants, ſes amis, ſes voiſins, ſes concitoyens, ſes aſſociés, ſans chercher les cauſes de leur mort, & les moyens de prévenir ce malheur.

La mort naturelle ne change rien dans la configuration extérieure du corps, aucune de ſes parties n'eſt anéantie, mais toutes ſont privées de mouvement. Le ſpectacle de la mort, conduit donc naturellement & néceſſairement l'homme à juger que le corps humain ne contient pas eſſentiellement le mouvement, la ſenſibilité & la penſée, qu'il les reçoit d'un principe étranger, & que la ſéparation de ce principe d'avec le corps eſt la mort.

Le ſpectacle de la mort conduit donc néceſſairement tout homme qui réfléchit, à ſuppoſer des Etres

inviſibles, actifs, intelligens, qui donnent au corps humain le mouvement & la vie, mais qui n'en ſont pas inſéparables, & qui ſubſiſtent lorſqu'ils en ſont ſéparés: car l'eſprit ne ſe porte point naturellement à les ſuppoſer anéantis; rien ne le conduit à cette ſuppoſition, il n'a point d'idée de l'anéantiſſement, il n'en connoît la poſſibilité qu'à l'aide du raiſonnement, & parce qu'il voit que ni l'eſprit de l'homme, ni ſon corps n'exiſtant néceſſairement, ils peuvent ceſſer d'être; mais il ne peut ſe repréſenter le paſſage de l'exiſtence au néant. Ce principe exiſtoit dans le corps humain pendant le ſommeil, ſans être apperçu, l'homme connoît qu'il peut encore exiſter après la mort, quoiqu'il ne ſoit ni viſible, ni ſenſible par ſon action ſur le corps: ainſi dans l'ordre de la nature, l'homme ſuppoſe que le principe qui animoit

ſon corps exiſte encore après la mort.

Comme cette ame eſt le principe du mouvement, de la ſenſibilité, de la penſée, l'eſprit humain ſuppoſe qu'elle conſerve les affections, les deſirs, les inclinations qu'on a obſervées en elle avant ſa ſéparation d'avec le corps.

L'homme eſt donc porté naturellement à croire qu'il exiſte après la mort, & qu'il conſerve ſes goûts & ſes inclinations.

Quoi qu'il en ſoit au reſte de ce que je dis ſur la ſuite des idées par leſquelles je ſuppoſe que l'eſprit humain eſt conduit naturellement à reconnoître l'exiſtence d'un principe intelligent diſtingué du corps, & qui exiſte lorſque le corps n'eſt plus animé: il eſt certain que tous les hommes ſont arrivés à cette croyance, & que l'idée d'une ame qui ſurvit au corps, eſt une des premieres idées

que l'esprit humain acquiere.

Si nous remontons vers les temps les plus reculés, & que nous parcourions tous les siécles depuis l'époque la plus voisine de l'origine des sociétés jusqu'à nos jours, nous trouverons que tous les hommes ont cru que les bornes de cette vie, n'étoient pas les limites de leur existence. (1)

Nous trouvons cette croyance dans toutes les contrées de la terre actuellement habitées, & chez une infinité de nations dont les idées différentes nous représentent en quelque sorte à la fois, & dans un seul tableau tous les différents siécles, & tous les états par lesquels l'esprit humain a passé,

(1) Il seroit trop long & inutile de rapporter toutes les preuves de ce fait, elles sont répandues dans tous les Auteurs qui ont traité de l'immortalité de l'ame, dans Vossius sur l'idolatrie, *l.* 1. Dans M. Huet, quest. Alnet. *l.* 2. *c.* 8. Dans Marsham can. chron. *sec.* 21.

Par tout, je trouve cette croyance modifiée par des idées particulieres, par des préjugés d'éducation, par des opinions contradictoires, par des erreurs oppoſées; mais il n'eſt point de peuple, point de nation où je ne la trouve.

Je ne la trouve méconnue ou ignorée que par des hommes ſtupides & féroces, & qui ne réfléchiſſent point; ou par des hommes qui ont abandonné cette croyance, comme Epicure, parce qu'ils n'ont pu comprendre comment ce principe peut exiſter dans le corps, comment il peut s'unir à lui, comment il peut opérer les mouvements. Ces deux claſſes d'hommes, ſont également hors de l'ordre de la nature : les premiers ne réfléchiſſent pas, & les ſeconds en réfléchiſſant ſe ſont perſuadés que leur eſprit eſt trop grand, trop vaſte, trop pénétrant pour que ce qui eſt vrai

puiſſe leur échapper, & réſiſter à la ſagacité de leur eſprit, lorſqu'ils veulent bien y penſer. Malgré ces deux claſſes d'hommes, nous aſſurons que tous les hommes croient que l'ame humaine ſurvit au corps.

Je n'examine ici, ni ſi cette croyance eſt vraie, ni quel dégré de vraiſemblance donne au dogme de l'immortalité de l'ame, le conſentement univerſel des hommes ſauvages & policés: je ne le regarde que comme un fait, & je dis qu'il ne peut avoir ſon origine que dans un penchant commun à tous les hommes, dans une cauſe qui les détermine à rechercher quel eſt leur ſort après leur mort, & que l'ordre des phenomènes eſt tel, qu'il conduit naturellement tout homme qui réfléchit, à croire qu'il a une ame qui exiſte indépendamment de ſon corps, & qui, lorſqu'elle en eſt en effet ſéparée, conſerve ſon activité,

ſon intelligence & ſa ſenſibilité.

L'homme qui ſait que ſa durée s'étend au-delà des bornes de cette vie, & qu'il conſerve après la mort, ſon intelligence & ſa ſenſibilité, croit qu'il peut jouir après cette vie, du plaiſir que procure le ſpectacle du bonheur des autres; celui de leur eſtime & des témoignages de leur tendreſſe.

L'homme pénétré de ces idées eſt porté naturellement & par inſtinct aux actions qui peuvent lui aſſurer l'eſtime & l'amour de la poſtérité. Cette eſpérance ſans le détacher de la vie, le conſole de la néceſſité de mourir, & ſans inſpirer le fanatiſme tend à conſacrer tous les talents, toutes les facultés, tout le pouvoir de l'homme au bonheur de ſes amis, de ſes concitoyens, de tous les hommes. Elle eſt plus puiſſante que l'attrait de la volupté, plus forte que la crainte de la mort. Elle

peut dans les malheurs extrêmes produire des actions de la vertu la plus héroïque.

Le prix de la vie préſente diſparoît aux yeux de l'homme immortel; une mort illuſtre qui procure un grand bonheur aux autres, qui aſſure leur eſtime, leur admiration & leur amour, eſt pour l'homme immortel le plus grand des biens.

C'étoit cette eſpérance qui animoit & qui ſoutenoit les Héros bienfaiſants de l'antiquité dans leurs entrepriſes & dans leurs fatigues; c'eſt elle qui a formé dans l'ame d'Alexandre le Grand, le projet de compoſer de tous les hommes une ſeule famille, de bannir de la terre la haine, la diſcorde, les malheurs, & d'y faire regner la paix & le bonheur.

» Entre les hommes les plus parfaits, dit Ciceron, ne ſont-ce

» pas ceux qui ſe croient nés pour
» aſſiſter, pour défendre les au-
» tres hommes ? Hercule eſt au
» rang des Dieux, il n'y fût jamais
» arrivé, ſi pendant qu'il étoit ſur
» la terre, il n'eût pris cette route.
» Je vous cite là un exemple an-
» cien, & que la religion de tous
» les peuples a conſacré; mais tant
» de grands hommes, qui ont ré-
» pandu leur ſang pour notre ré-
» publique, penſoient-ils autre-
» ment ? Penſoient-ils dis-je, que
» le même jour qui termineroit
» leur vie, termineroit auſſi leur
» gloire ? Jamais ſans une ferme
» eſpérance de l'immortalité, per-
» ſonne n'affronteroit la mort pour
» ſa patrie.

» Thémiſtocles pouvoit couler
» ſes jours dans le repos, Epami-
» nondas le pouvoit, & ſans cher-
» cher des exemples dans l'anti-
» quité, ou parmi les étrangers,
» moi-même je le pouvois; mais

» nous avons au-dedans de nous ;
» je ne sais quel pressentiment des
» siécles futurs ; & c'est dans les
» esprits les plus sublimes, dans les
» ames les plus élevées qu'il est le
» plus vif, & qu'il éclate d'avanta-
» ge. Sans ce pressentiment seroit-
» on assez fou pour vouloir passer
» sa vie dans les travaux & dans
» les dangers?

» Je parle des grands ; & que
» cherchent aussi les Poëtes ? Il
» n'est pas jusqu'aux artisans qui
» n'aspirent à l'immortalité. Phidias
» n'ayant pas la liberté d'écrire
» son nom sur le bouclier de Mi-
» nerve, y grava son portrait, &
» nos philosophes, dans les li-
» vres mêmes qu'ils composent sur
» le mepris de la gloire, n'y met-
» tent-ils pas leur nom ?

» Puis donc que le consente-
» ment de tous les hommes est la
» voix de la nature, & que tous
» les hommes quelque part qu'ils

» soient, conviennent qu'après » notre mort il y a quelque chose » qui nous intéresse, nous devons » aussi nous rendre à cette opi- » nion, & d'autant plus qu'entre » les hommes, ceux qui ont le » plus d'esprit, le plus de vertu, » & qui par conséquent savent le » mieux où tend la nature, sont » précisément ceux qui se don- » nent le plus de mouvement pour » mériter l'estime de la posté- » rité. (1)

Je n'ai point rapporté ce long passage comme une décision, je ne cite point Ciceron comme un docteur, mais comme un témoin de l'existence & des effets du penchant naturel que l'homme a pour vivre dans la mémoire de la postérité; eh quel témoin que Ciceron! Personne ne connoissoit mieux l'histoire, personne n'avoit plus

(1) Cic. de senectute.

médité sur les ressorts que doit employer la politique, & sur les principes qui conduisent au bonheur. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit des philosophes qui regardoient ce desir comme un préjugé : cependant il n'hésite point, il assure que le desir de l'immortalité est un penchant naturel, la voix de la nature. Il regarde les philosophes qui pensent le contraire, comme de petits philosophes. (1)

Ce sentiment n'étoit pas particulier à Ciceron ; c'étoit ainsi que pensoient les plus illustres Romains. Ces citoyens philosophes qui avoient si profondément réfléchi sur le cœur de l'homme, & sur les principes de la croyance politique, regardoient ce penchant comme un des plus grands bienfaits de la nature, & comme le germe de toutes les vertus.

(1) *Ibid.* Minuti Philosophi.

Le desir de perpétuer sa mémoire est si naturel à l'homme, qu'il agit en lui, même indépendamment de la croyance de son immortalité. L'homme qui ne croit pas que l'ame survive au corps, & qui desire de mériter l'estime, veut que cette estime soit plus durable que sa personne. La postérité se présente nécessairement & toujours à son esprit : c'est sa présence qui anime & qui soutient tous les hommes dans la carriere pénible de la gloire ; c'est à son tribunal qu'il en appelle, & qu'il cite les injustes, les méchants, les jaloux ; c'est son équité qui le rassure contre ses ennemis ; ce sont ses louanges prévues qui le consolent de l'indifférence & de l'insensibilité de ses contemporains, des dedains des sots, des clameurs de la cabale ennemie.

Ces efforts que l'esprit fait pour se persuader que le souvenir des

défauts & des vices, s'enfoncera dans l'abîme du temps, & que les productions des talents & du génie paſſeront ſeules aux races futures : ne ſont-ils pas un effet de la crainte ſecrette des jugements de la poſtérité, devant laquelle on ne veut pas paroître vicieux & méchant ?

Le deſir de faire paſſer ſa mémoire à la poſtérité, n'eſt donc pas ſeulement un motif qui tend à féconder tous les talents, à produire des vertus éclatantes ; c'eſt encore un principe réprimant qui peut contenir le méchant & corriger le vicieux.

Tels étoient les effets de cette crainte chez les Egyptiens : il y avoit en Egypte un tribunal où l'on jugeoit les morts. Ce jugement ſe faiſoit en préſence de tout le monde, & l'attente de ce jugement retenoit chaque particulier dans l'exacte obſervation

de ſes devoirs : les Rois mêmes ſubiſſoient ce jugement. Quelques-uns, ſur la déciſion du peuple, ont été privés d'une ſépulture honorable, & leur exemple n'a pas moins ſervi pour contenir les Rois, que la ſageſſe des loix, parce que tous craignoient la honte & l'infamie que le jugement du peuple après leur mort pouvoit attacher à leur nom. (1).

Tous les penchants que nous avons découverts dans l'homme, tendent à produire l'union, la paix & le bonheur ſur la terre, & il n'eſt point d'homme dont le cœur ſoit inſenſible à ces motifs.

Mais ils n'agiſſent pas tous avec une force égale ſur tous les hommes & dans tous les temps.

La bienfaiſance & le deſir de l'eſtime qui portent à contribuer au bonheur des hommes, ne les

(1) Diod. *l.* 1 *ſect.* 2. trad. de Teraſſon.

portent pas tous à sacrifier leur repos au bonheur des autres. L'amitié parfaite qui fait qu'un homme se dévoue pour un ami, ne le détermine pas à se dévouer pour chacun des autres hommes.

L'espérance de l'immortalité rend l'homme capable de se dévouer pour tous les hommes, d'affronter tous les périls, de surmonter toutes les difficultés pour procurer leur bonheur; elle produit dans le cœur de l'homme un courage, un mépris de la vie, un enthousiasme qui n'a pour objet que le bonheur des hommes, parce qu'il est guidé par toutes les inclinations naturelles, qui toutes tendent à faire regner la paix & le bonheur sur la terre.

Par ce desir de vivre dans la postérité, la nature porte l'homme à faire les plus grands efforts pour le bonheur de ses contemporains, & à préparer la félicité

de ſes neveux; elle développe, elle crée tous les talents, elle les emploie, elle les conſacre tous au bonheur de l'humanité.

Par la crainte des jugements de la poſtérité, la nature oppoſe une barriere aux paſſions armées de la force, elle fait éclipſer aux yeux de l'homme tous les objets de la cupidité, elle le dépouille de ſa puiſſance, & le cite chargé de ſes vices aux pieds d'un juge terrible & inexorable.

Ce deſir, cette crainte ſont le ſupplément de tous les penchants que la nature donne à l'homme pour vivre en ſociété, ou plutôt le deſir de vivre dans la poſtérité, la crainte de ſes jugements, donnent à tous les penchants que nous avons découverts dans l'homme, une force capable de ſurmonter toutes les difficultés qui peuvent arrêter la bienfaiſance, de ſacrifier tous les intérêts qui peuvent

diviſer les hommes. Gardons-nous donc d'affoiblir une croyance qui dirige toutes les forces de l'homme vers le bonheur général, & qui met dans les ſociétés politiques un fond inépuiſable de récompenſes & de punitions éternelles, dont elles ſeules ſont les diſpenſatrices.

Article XI.

L'homme eſt naturellement religieux, & la religion vers laquelle il eſt porté par un penchant naturel, le conduit à des idées, & lui inſpire des ſentiments qui changent en loix tous les principes de la ſociabilité que la nature a dépoſés dans ſon cœur.

Nous avons vu que le beſoin de connoître, eſt auſſi naturel à l'homme que le beſoin de ſe nour-

rir : il applique, pour ainſi dire, l'homme à tout ce qui a quelque rapport avec ſes beſoins phyſiques, avec ſa conſervation, avec ſon bonheur.

Le monde, au centre duquel il eſt placé, offre à ſa curioſité l'objet le plus propre à la ſatisfaire, ſoit par la magnificence du ſpectacle qu'il préſente, ſoit par les rapports eſſentiels des objets qu'il renferme avec le bonheur de l'homme : les fruits le nourriſſent, les aſtres l'éclairent & l'échauffent ; tous les élements agiſſent ſur lui, l'incommodent ou lui ſont utiles, menacent ou conſervent ſa vie.

Le beſoin de connoître eſt joint dans l'homme au don de la mémoire, & à la faculté de comparer les objets de ſes connoiſſances, de connoître leurs rapports, leurs différences, leurs liaiſons. Les rapports qu'il découvre entre

les objets qu'il compare, augmentent ſes connoiſſances, étendent ſes vues, élevent ſon ame, aggrandiſſent ſon être & lui procurent une ſatisfaction ſupérieure aux plaiſirs des ſens, comme nous l'avons fait voir, lorſque nous avons examiné la nature & les effets du beſoin que l'homme a de connoître.

Ainſi, il n'y a point d'homme à qui la nature n'ait donné des motifs ſuffiſants pour s'occuper du ſpectacle qu'elle offre, pour en découvrir la fin, pour connoître les avantages qu'il doit y chercher; & l'homme abandonné à lui-même, à ſes facultés, preſſé par ſes beſoins, dirigé par ſes deſirs, doit ſe dire, & s'eſt en effet dit à lui-même : quelle vertu ſecrette fait éclore les plantes, developpe les fleurs, & forme les fruits qui couvrent la terre & qui chargent les arbres? quelle force fait ſortir des

fontaines du ſein de la terre? quel ouvrier a formé les aſtres qui l'éclairent & qui l'échauffent? quelle cauſe produit les vents qui la rafraîchiſſent, & qui tranſportent les nuages? quelle puiſſance ſe fait entendre dans les Cieux, les ébranle, obſcurcit les aſtres, embraſe l'air, & lance la foudre ſur la terre?

Voilà l'effet infaillible de la curioſité de l'homme; voilà les objets ſur leſquels la raiſon eſt forcée de s'exercer; & parmi les Sauvages, dont les voyageurs modernes font mention, il n'en eſt point qui n'ait ſur tous ces phénomènes, ſes explications & même ſon ſyſtême; ſi l'on excepte quelques hommes féroces que le haſard raſſemble comme des troupeaux d'animaux.

Mais à qui l'eſprit humain attribuera-t-il ces effets, ces phénomènes?

Déterminé dans cette recherche par l'intérêt qu'il a de connoître cette puiſſance qui produit des phénomènes dont ſon bonheur & ſa conſervation dépendent, il recherche comment elle les produit, & ce qu'elle eſt.

Cette puiſſance n'étant ſenſible que par ſes effets, il ne peut la connoître qu'à l'aide du raiſonnement, qu'en comparant ce qu'il veut connoître avec ce qu'il connoît : il compare donc les effets de cette cauſe qu'il ne connoît pas immédiatement, avec les effets d'une cauſe qu'il connoît intimement avec les effets qu'il produit lui-même.

Ces phénomènes dont il cherche la cauſe, ſont des corps agités & tranſportés ; il voit, il ſent qu'il produit le mouvement de ſes bras, de ſes pieds, qu'il tranſporte ſon corps, qu'il le déplace, qu'il arrange les corps qui l'environ-

ment, qu'il donne à tous ces mouvements plus ou moins de rapidité, ſelon qu'il le veut ; il juge qu'une cauſe ſemblable met en mouvement les différents corps dans les phénomènes de la nature ; il voit le monde rempli de génies ou d'eſprits.

Mais ces eſprits font couler les rivieres, agitent les mers, dirigent les aſtres, font luire le ſoleil, dominent ſur les élements.

L'homme compare naturellement la puiſſance de ces eſprits avec ſa force ; & il trouve ces puiſſances infiniment ſupérieures à lui ; il eſt étonné, il eſt effrayé, il conçoit pour elle une vénération religieuſe ; car l'admiration eſt un ſentiment d'étonnement qui naît en nous, à la vue d'un objet ſingulier & différent de tout ce que nous avons connu, le reſpect, un ſentiment d'étonnement & de frayeur qui naît à la vue d'un

objet qui poſſéde des qualités au-deſſus de notre nature; & la vénération religieuſe eſt un ſentiment d'amour pour un objet qui eſt ſupérieur à notre nature, & qui nous fait du bien.

Telles ſont les idées, tels ſont les ſentiments que les biens de la terre & les phénomènes inſpiroient aux hommes ſimples avant la naiſſance des Arts & des Sciences; ils rapportoient à des divinités bienfaiſantes, tous les biens dont ils jouiſſoient, tous les événemens heureux: ils ne jouiſſoient d'aucun ſans leur en faire hommage, ſans éprouver pour ces divinités des ſentiments d'amour & de reconnoiſſance: tous les repas étoient précédés d'un ſacrifice, & terminés par des hymnes: ils croyoient que les vices étoient en horreur aux Dieux; qu'ils veilloient ſur le juſte, ſur l'innocent, ſur l'homme vertueux;

& qu'ils pourſuivoient juſqu'après la mort l'injuſte & le méchant, comme nous l'avons fait voir dans les articles précédents, & comme on peut s'en convaincre par la lecture des anciens. (1)

Il eſt de la nature de l'admiration & de l'amour de fixer l'attention de l'homme ſur l'objet qui les fait naître : ainſi, par une ſuite de ſa conſtitution, ou de ſa nature, l'homme eſt déterminé à s'efforcer de connoître ces puiſſances, à rechercher les motifs qui les font agir, & les moyens de les diriger, s'il eſt poſſible.

L'homme ne peut fixer longtemps ſon attention ſur le rapport des phénomènes de la nature avec ſon bonheur, ſans juger que c'eſt pour ſon utilité que ces

(1) Feitius en a recueuilli une grande partie dans les antiquités d'Homere. *l.* 1. 2. 3. *c.* 4.

puiſſances couvrent la terre de tout ce qui eſt néceſſaire au bonheur du genre humain : la bienfaiſance de ces êtres eſt donc le premier objet qui s'offre à l'eſprit de l'homme, dans les puiſſances auxquelles il attribue le gouvernement du monde ; il ſuppoſe dans ces puiſſances une inclination bienfaiſante ; elles deviennent l'objet de l'amour & de la reconnoiſſance que nous avons vû que la nature a dépoſée dans le cœur de l'homme pour tout ce qui lui fait du bien avec deſſein ; il loue la puiſſance bienfaiſante, la bonté généreuſe de ces génies ; il deſire de leur plaire ; il croit qu'il leur plaît en les imitant ; il devient bienfaiſant par une ſuite néceſſaire du ſentiment d'amour, de reconnoiſſance & de reſpect que lui inſpirent les bienfaits de ces eſprits ou de ces génies : il craint de leur déplaire, & il croit qu'on

leur déplaît par la méchanceté : l'idée des puiſſances à laquelle il eſt parvenu par une ſuite de réflexions, & par des diſpoſitions naturelles, changent donc en devoirs religieux & en loix ſacrées, l'humanité, la bienfaiſance, & toutes les inclinations ſociales qu'il reçoit de la nature.

Déterminé par ſon intérêt & par le beſoin de connoître, à la recherche de la puiſſance & des opérations des génies qui gouvernent le monde, des motifs qui les font agir, des idées qui les dirigent ; l'homme reconnoît facilement la liaiſon des phénomènes ; il voit ſans peine que la cauſe qui agite l'air, produit auſſi les pluies ; que le ſoleil qui éclaire, & qui échauffe, éleve auſſi l'eau ; que l'eau devient plante, animal ; que la plante & l'animal périſſent, ſe déſſechent & redeviennent eau, terre ; & il apperçoit ſans peine

qu'une chaîne invisible lie toutes les parties de la nature, & qu'il y a un premier moteur qui a tout formé, tout dirigé : les premiers Philosophes furent conduits à la connoissance d'un premier moteur, d'un principe universel, par la vue superficielle & générale de la nature. (1)

On trouve cette idée d'un premier moteur, d'un principe universel des êtres, d'un esprit tout puissant chez les nations les plus anciennes, même chez celles qui n'avoient ni Arts ni Sciences ; soit que le premier principe lui-même, l'esprit qui a produit tout, ait donné cette idée aux premiers hommes qu'il a formés ; soit que l'homme ne puisse réfléchir sur le Spectacle de la Nature, sans arriver à cette idée. (2)

(1) Voyez l'examen du Fatalisme *t.* 1.

(2) Voyez le discours préliminaire du dictionnaire des hérésies, *c.* 1.

Ce premier moteur à l'idée duquel l'homme s'éleve, pour peu qu'il réfléchiſſe, offre à ſon eſprit l'objet le plus grand & le plus important à connoître : l'idée des puiſſances motrices auxquelles il attribuoit les phénomènes, l'avoit étonné ; l'idée d'un moteur univerſel, d'une intelligence, cauſe & principe de tous les êtres, le ravit en admiration : rien n'eſt plus intéreſſant pour l'homme, que de connoître les vues de cette intelligence dans la formation du monde, & ſes deſſeins ſur le genre humain.

L'homme voit par-tout cette puiſſance infinie, par-tout il la voit bienfaiſante & occupée du bonheur de l'homme.

L'idée d'un être ſuprême qui a rempli le monde des monuments de ſa bonté, n'eſt pas une ſpéculation ſtérile ; elle remplit l'ame d'admiration, d'amour, de recon-

noissance ; elle y allume le desir de lui plaire, en imitant sa bonté, qui est l'attribut sous lequel il semble qu'il se soit plu à se faire connoître aux hommes.

On ne peut douter qu'il ne les aime ces hommes, qu'il ne veuille leur bonheur, & par conséquent qu'il n'aime ceux qui leur font du bien, qu'il ne haïsse ceux qui leur font du mal ; en un mot, pour me servir des expressions de Marc-Antonin, on ne peut douter que l'esprit qui gouverne le monde, ne soit un esprit de société qui veut lier tous les hommes par une mutuelle concorde & bienveillance. (1)

Ainsi la croyance d'un être suprême qui a formé le monde, change en loix tous les sentiments d'humanité & de bienfaisance qu'il reçoit de la nature ; & ces loix imposent à l'homme l'obligation la plus étroite, la moins suf-

(1) *L.* 4. *n.* 22.

ceptible d'exception, & qu'il eſt impoſſible d'éluder, puiſqu'en ne l'obſervant pas, on déplaît à l'être ſuprême, dont la puiſſance & la connoiſſance embraſſent toute la nature.

La haine que cet être ſuprême a pour les méchants, ne permet pas de douter qu'il ne les puniſſe: la proſpérité paſſagere & apparente de quelques méchants, n'eſt point une difficulté contre la juſtice vengereſſe que l'homme ſuppoſe dans l'être ſuprême & bienfaiſant; car l'homme ayant reconnu qu'il avoit une ame qui ſurvit à ſon corps, & qui conſerve ſa ſenſibilité; cette idée s'unit naturellement à l'idée d'un être ſuprême qui condamne & qui hait le crime; & l'homme croit naturellement qu'à cette vie, ſuccéde une autre vie, dans laquelle les bons ſeront récompenſés, & les

méchants punis par l'être créateur du monde.

Sous cet être suprême, nul bien n'est sans récompense, & nul crime impuni : il est donc en effet le Législateur des hommes, & les inclinations ou les aversions naturelles, l'humanité, la bienfaisance, l'horreur pour le crime, sont des loix gravées dans le cœur de l'homme par l'auteur de son être, par cet être suprême qui voit tout & qui peut tout, qui compte & récompense les sacrifices faits à la bienfaisance, & qui prépare des châtiments à toute action contraire au bonheur de la société.

Voilà donc une barriere contre les passions qui seroient plus fortes que les sentiments d'humanité ; un frein pour les méchants, que le secret, l'adresse ou la puissance dérobent à la sévérité des loix ; un motif pour faire le bien,

infiniment plus puiſſant que toutes les récompenſes de la ſociété civile, le complément de la morale & de la politique, puiſqu'il ne laiſſe jamais, ni la bienfaiſance oiſive, ni la méchanceté heureuſe & ſans inquiétude.

Si l'homme uniquement occupé à jouir des bienfaits de la nature, néglige d'en rechercher l'auteur, il eſt bientôt arraché à ſon indifférence par les tempêtes, par les éclairs, par les volcans; en un mot, par tous les phénomènes terribles que produiſent dans l'atmoſphere, & ſur la terre, le mêlange & le choc des élements: il eſt obligé de lever les yeux vers le Ciel, de ſe demander d'où viennent ces mouvements effrayants, d'en rechercher la cauſe, de ſe mettre dans la chaîne des idées qui conduiſent à la connoiſſance de l'être ſuprême,

renumérateur des bons, & vengeur des méchants.

Si les paſſions, la guerre, des beſoins preſſants, empêchent quelques hommes de s'élever à la croyance de l'être ſuprême, & les retiennent dans le Polythéiſme; ils voient au moins dans les tempêtes, dans les éclairs, dans le tonnerre l'image de la colere & du courroux; ils jugent qu'ils ont irrité les puiſſances qui gouvernent les élements; ils rentrent au-dedans d'eux mêmes; ils interrogent leur conſcience; ils croient que le mal qu'elle leur reproche, allume le courroux de ces puiſſances, & attire les fléaux qui les affligent; ils voient, en un mot, dans la nature des puiſſances vengereſſes du crime, que leur raiſon & leur conſcience condamnent: c'eſt ce qui eſt arrivé chez tous les peuples qui ſont tombés dans le Polythéiſme.

Lorſque l'homme reconnoît l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, qui a créé le monde, & qui le gouverne par des loix générales, & qu'il regarde les tempêtes, les volcans, les orages, non comme l'effet d'une volonté particuliere de l'être ſuprême, mais comme une ſuite des loix générales établies dans la nature; il voit cependant ces phénomènes comme des malheurs; & le malheur, quelle qu'en ſoit l'origine, rappelle naturellement & néceſſairement l'homme à lui-même, l'oblige à réfléchir ſur ſon état & ſur ſa deſtination, à chercher des conſolations & des adouciſſements à ſes maux; il eſt forcé de deſcendre dans ſa conſcience; il ſe demande s'il n'a pas en effet mérité ce fléau, ce malheur. L'idée de la juſtice de l'être ſuprême, s'offre à ſon eſprit: comme il n'eſt point d'homme qui ſoit exempt de fautes, il craint par

conséquent point de temps où ces phénomènes ne soient utiles à la correction des hommes & au bonheur de la société. Tel est l'effet naturel de ces phénomènes, de ces malheurs dont on tire avec tant d'assurance des difficultés contre la bonté de l'être suprême.

Il est aisé de voir, par tout ce que nous avons dit, que la nature conduit elle-même l'homme à la connoissance de l'être suprême : ses besoins, sa foiblesse, l'amour de sa conservation, le portent à rechercher l'origine des phénomènes, c'est-à-dire, à les rapprocher, à les lier, à les rapporter à une cause : il ne peut concevoir cette cause que comme une intelligence ; l'idée de cette intelligence fixe son attention ; il examine les phénomènes, il apperçoit qu'ils sont liés par une cause générale, ou du moins qu'ils

dépendent d'elle, & il regarde cette cauſe comme une intelligence qui embraſſe la nature.

La curioſité humaine ne peut avoir d'objet plus intéreſſant que la connoiſſance de cette intelligence : ſa bienfaiſance eſt le premier attribut qui s'offre à ſes recherches ; & il faut que l'homme conçoive cette intelligence comme bonne, comme ennemie des méchants ; & de-là naiſſent les peines & les récompenſes de l'autre vie : il eſt donc vrai que l'homme eſt naturellement religieux, & que la religion vers laquelle il eſt porté, le conduit à des idées, & lui inſpire des ſentiments qui changent en loix tous les principes de Sociabilité que nous avons découverts dans ſon cœur.

Cette vérité toute certaine, toute claire qu'elle eſt, a pourtant des contradicteurs, & elle eſt trop importante pour ne pas exa-

miner leurs difficultés : il me ſemble qu'elles peuvent ſe réduire à quatre chefs. 1.° Il n'eſt pas auſſi facile à l'homme que nous le prétendons, d'arriver à la connoiſſance de l'être ſuprême, qui récompenſe la vertu, & qui punit le crime. 2.° L'expérience eſt contraire à ce que nous avançons ſur l'inclination naturelle de l'homme pour la religion. 3.° La religion vers laquelle l'homme eſt porté naturellement, n'eſt point dans la ſociété un principe réprimant, & un motif pour la vertu. 4.° La religion eſt une invention de la politique.

§. I.

Des raiſons qui ſont douter de la facilité que nous ſuppoſons dans l'homme, pour s'élever à la connoiſſance d'un Etre ſuprême, qui récompenſe la bienfaiſance, & qui punit la méchanceté.

» Il n'y a, dit M. Bayle, rien de » plus facile, que de connoître » qu'il y a un Dieu, ſi nous n'en- » tendons par ce mot, qu'une » cauſe premiere & univerſelle. » Le plus groſſier payſan eſt con- » vaincu que tout effet a ſa cauſe; » & qu'un très-grand effet ſuppoſe » une cauſe dont la vertu eſt très- » grande. Pour peu qu'il réfle- » chiſſe, ou de ſoi-même, ou par » l'avertiſſement de quelqu'un, il » voit clairement cette vérité. Le » conſentement général ne ſouf- » fre aucune exception à cet

» égard là ; on ne trouve, ni au-
» cun peuple, ni aucun particu-
» lier qui ne reconnoiſſe une
» cauſe de toutes choſes : tous les
» Athées, ſans en excepter un
» ſeul, ſigneront ſincerement
» avec tous les Orthodoxes, cette
» thèſe : *Il y a une cauſe premie-*
re, univerſelle, éternelle, qui
exiſte néceſſairement, & qui doit
être appellée Dieu.

» Tout eſt de plein pied juſques
» là, perſonne ne fera un inci-
» dent ſur ces mots ; & il n'y a
» point de Philoſophes qui faſſent
» entrer plus ſouvent le nom de
» Dieu dans leur ſyſtême, que les
» Spinoſiſtes ; mais de-là, vous
» devez conclure que ce n'eſt
» point dans cette thèſe ſi évi-
» dente, que conſiſte le vrai état
» de la queſtion ; un formulaire
» que les Sectateurs de la fauſſe-
» té enſeignent, conjointement
» avec ceux de la vérité, eſt une

» choſe captieuſe, & néceſſaire-
» ment défectueuſe ; il ne ſuffit
» donc point de connoître qu'il y
» a un Dieu, il faut de plus déter-
» miner le ſens de ce mot, & y
» attacher une idée ; il faut, dis-
» je, rechercher quelle eſt la na-
» ture de Dieu ; & c'eſt-là où
» commence la difficulté : c'eſt
» un ſujet que les plus grands Phi-
» loſophes ont trouvé obſcur, &
» ſur lequel ils ont été partagés
» en pluſieurs ſortes de ſentiments
» fort contraires ; on les a inſul-
» tés ſur leurs diviſions ; on leur a
» reproché qu'ils ne ſavoient à
» quoi s'en tenir ; les uns niant
» qu'il y eût des Dieux, les autres
» qu'ils ſe mêlaſſent de rien, d'au-
» tres ſoutenant leur exiſtence &
» leur providence, quelques-uns
» leur aſſignant des figures & des
» places ; & diſcourant de leurs
» actions & de leur vie, & tous
» alléguant des raiſons probables

» qui pouvoient être un attrait &
» une amorce pour la crédulité de
» leurs auditeurs.

» Il ne peut point être facile à
» l'homme de connoître claire-
» ment ce qui convient, ou ce qui
» ne convient pas à une Nature
» infinie. Agit-elle néceſſaire-
» ment, ou avec une ſouveraine
» liberté d'indifférence ? connoît-
» elle par un acte ſimple & pur,
» le préſent, le paſſé & l'avenir,
» le bien & le mal, un homme
» ſucceſſivement juſte & pécheur ?
» eſt-elle infiniment bonne ? Elle
» le doit être : mais d'où vient le
» mal ? Eſt-elle immuable, ou
» change-t-elle ſes réſolutions,
» fléchie par nos prieres ? eſt-elle
» étendue, ou un point indiviſi-
» ble ? ſi elle n'eſt point étendue,
» d'où vient donc l'étendue ? Plu-
» ſieurs autres queſtions ſembla-
» bles qui ſe préſentent à l'eſprit
» humain, l'étonnent & l'embar-

» raſſent; les incompréhenſibilités » l'arrêtent à chaque pas : s'il ſe » tourne d'un côté, pour éviter » des incompréhenſibilités appa- » rentes, il en rencontre qui ne » ſont pas moindres.

» On trouvera ſans aucune pei- » ne un centre d'unité à l'opinion » de tous les hommes, pourvu » que l'on ſe contente de ce for- » mulaire général : *Dieu exiſte...* » Mais ſi vous allongez le formu- » laire, en y ajoutant, que Dieu a » formé le monde ; vous voyez » ſortir tout auſſitôt du centre de » l'unité, quelques ſectes de Phi- » loſophes ; les Atomiſtes qui ont » précédé Epicure, ceux qui l'ont » ſuivi, les Phyſiciens qui ont pré- » cédé Anaxagoras.

» Vous verriez ſortir du même » centre pluſieurs Philoſophes, ſi » vous ajoutiez au formulaire : » *Dieu gouverne le monde, & diſ-* » *penſe les événements.*

» Si vous exprimiez dans le formulaire qu'il n'y a qu'un Dieu, » vous révolteriez tout le Paganisme ; & il a été un temps où le » petit nombre des signatures » vous eût étonné.

» Si vous déclariez que Dieu » est totalement distinct de l'étendue ; je ne sais si vous trouveriez » des souscriptions : la plupart » des anciens Philosophes vous » contrediroient ; tous les esprits » populaires vous répondroient » au milieu même du Christianisme, que puisque Dieu est partout, il faut qu'il soit étendu. » Il est étendu virtuellement, & » non formellement, leur répondriez-vous ; mais ils vous répliqueroient que l'étendue virtuelle est une chose dont on n'a » aucune notion, & que personne n'a jamais connue.

» Abrégeons, & contentons-nous de dire qu'à mesure que

» vous allongeriez votre formu-
» laire, vous verriez multiplier
» les opinions, & ſortir du centre
» de l'unité un plus grand nom-
» bre de gens; les uns d'un côté,
» les autres d'un autre; vous ver-
» riez même que ceux qui ſe-
» roient ſortis par la même porte,
» ſe diviſeroient enſuite, & ne
» s'accorderoient guères mieux
» enſemble, qu'avec ceux qui
» étoient ſortis par un autre en-
» droit: tout ſera rempli de non-
» conformiſtes.

» Ne direz-vous pas enfin, que
» cela témoigne que le ſujet de la
» queſtion n'eſt point ſi aiſé que
» vous l'aviez cru; qu'il faut, au-
» tre choſe que des yeux pour le
» décider; que ceux qui en ont
» voulu juger ſur l'étiquette du
» ſac, je veux dire par là ſimple
» conſidération du Ciel, ſont tom-
» bés dans la folie de croire que
» les aſtres ſont des Dieux?

» Ceux qui trouvent tant de
» clarté & tant de facilité dans
» notre queſtion, jugent des an-
» ciens ſiécles par le nôtre; mais
» il faudroit conſidérer que ce
» qui nous eſt ſi facile & ſi mani-
» feſte, parce que Dieu nous a
» fait la grace de nous commu-
» niquer ſa révélation, ne l'étoit
» pas à ceux qui n'avoient pour
» guide que la nature : l'eſprit
» humain abandonné à lui-mê-
» me, s'égare facilement ſur une
» mer auſſi vaſte & auſſi profon-
» de que celle-là; nous reſſem-
» blons à ceux qui s'étant ſervi
» d'un bon téleſcope, s'imagine-
» roient que les autres hommes
» auroient facilement vu les Sa-
» tellites de Jupiter s'ils avoient
» voulu; reconnoiſſons plutôt que
» la choſe eſt en elle-même très-
» difficile, & n'allons point cher-
» cher des motifs d'erreur dans la
» ſenſualité des errants; ils vous

» diroient à leur tour que nous » errons par des motifs d'inté- » rêt. (1)

Voyons ſi cette longue objection contient en effet quelque choſe d'aſſez difficile pour autoriſer le ton dogmatique avec lequel on la propoſe.

M. Bayle convient qu'il n'y a rien de ſi facile que de connoître qu'il y a une cauſe univerſelle : le plus ſtupide payſan eſt, ſelon lui, convaincu, que tout effet a une cauſe, & qu'un très-grand effet ſuppoſe une cauſe dont la vertu eſt très-grande ; il convient que pour peu qu'il réfléchiſſe, ou par ſoi-même, ou par l'avertiſſement de quelqu'autre, il voit clairement cette vérité ; c'eſt qu'il y a une cauſe de toutes choſes.

Il eſt donc queſtion de ſavoir

(1) Continuation des penſées ſur la Comete, *t.* 1, *§.* 20. & 21. *p.* 79.

ſi l'homme arrivé à cette idée s'y tiendra ; & ſi ſuppoſé qu'il veuille acquérir ſur cette cauſe une connoiſſance plus étendue, il ſe jettera dans ce labyrinthe de queſtions obſcures où Bayle le conduit ; & ſi au lieu d'examiner ſes attributs métaphyſiques, il ne s'efforcera pas plutôt de connoître quels ſont ſes deſſeins dans la formation du monde, & ſur-tout dans la production des phénomènes qui ont un rapport immédiat avec le bonheur de l'homme.

Il n'y a certainement pas d'objet plus intéreſſant pour l'homme, que la connoiſſance de cette cauſe univerſelle, & de ſes deſſeins. Il n'eſt donc pas poſſible qu'un homme s'arrête à cette idée, & qu'il ne cherche pas à connoître cette cauſe & ſes deſſeins, pour peu qu'il faſſe uſage de ſa raiſon, ou que la néceſſité de ſe nourrir, ou quelque paſſion n'abſorbe

n'abſorbe point toutes ſes facultés : l'amour de ſon bonheur, ſon intérêt, fixeront néceſſairement toute ſon attention ; & tous les efforts de ſa curioſité ſur cette cauſe & ſur les rapports qu'elle peut avoir avec le bonheur de l'homme.

La premiere idée qui ſe préſentera à lui ſur la nature de cette cauſe ; c'eſt qu'elle eſt intelligente, qu'elle eſt un eſprit, comme nous l'avons prouvé dans cet article : auſſitôt qu'il ſe ſera aſſuré que cette cauſe eſt une intelligence, ſon intérêt le plus preſſant ſera de connoître pourquoi elle produit des phénomènes funeſtes au bonheur de l'homme, & comment il pourra les détourner, c'eſt-à-dire, qu'il cherchera les moyens de plaire à cette intelligence, & de ſe concilier ſes faveurs ; il ſera donc religieux auſſitôt qu'il ſera arrivé à la connoiſſance de cette

cause ou de cette intelligence : avant qu'il abandonne la recherche des moyens de lui plaire, & de mériter ses faveurs, il faudra qu'il ait fixé un culte.

Un homme qui vient de découvrir une cause toute puissante qui produit tous les phénomènes, & de laquelle dépend son bonheur ou son malheur ; a-t-il quelque motif, quelqu'intérêt à rechercher, *ce qui convient ou ne convient pas à une nature infinie ; si elle agit nécessairement, ou avec une liberté d'indifférence ; si elle connoît, aime, hait par un acte pur & simple, le présent, le passé, l'avenir, le bien & le mal ; un même homme successivement juste & pécheur.*

D'ailleurs, les questions qu'un homme se propose d'éclaircir, sont toujours liées aux idées qu'il a acquises ; ce n'est que par les idées qu'il a, qu'il s'éleve à celles

qui lui manquent : y a-t-il dans le payſan groſſier & ſtupide, quelqu'idée qui le conduiſe à toutes les queſtions que M. Bayle prétend qu'il élevera lorſqu'il ſera parvenu à connoître une cauſe univerſelle ?

Les Philoſophes anciens qui annoncerent l'exiſtence de l'être ſuprême aux peuples barbares & féroces, ne les conduiſirent point à cette vérité par les diſcuſſions abſtruſes, par leſquelles M. Bayle prétend qu'il faut paſſer pour arriver à la connoiſſance d'un être ſuprême qui gouverne le monde : nous ne voyons point que ceux auxquels ils l'annoncerent, leur aient fait aucune des queſtions, dont M. Bayle fait l'énumeration ; aucun des Miſſionnaires ne nous dit que les peuples auxquels ils ont annoncé le vrai Dieu, leur aient fait ces queſtions.

Dans quelqu'eſpece de recher-

che que ce ſoit, l'eſprit humain ſaiſit les premieres apparences, & s'y tient juſqu'à ce que quelque difficulté l'oblige à les abandonner & à retourner ſur ſes pas: ainſi l'eſprit humain, à la premiere vue des phénomènes, les attribueroit à des génies différents, & n'abandonneroit ce ſentiment pour adopter la croyance d'une cauſe univerſelle, qu'autant que la liaiſon des phénomènes l'obligeroit de les attribuer à une ſeule cauſe: de même lorſqu'il examine ce que c'eſt que cette cauſe & ſa maniere d'agir, il ſuppoſe que c'eſt un eſprit; & comme il ſentiroit & qu'il croiroit qu'il agit librement, il ſuppoſeroit auſſi que l'intelligence ſuprême ou la cauſe univerſelle agit librement; il ne mettroit en queſtion ſa liberté, qu'autant qu'il découvriroit quelque raiſon, de douter ſi elle eſt en effet libre de la liberté qu'il lui

auroit attribuée ; toutes les queſtions que M. Bayle ſuppoſe, que l'eſprit doit examiner avant de croire une intelligence toute-puiſſante qui gouverne le monde, ſont donc en effet poſtérieures à cette croyance : on le voit par ceux que M. Bayle fait ſortir de ſon prétendu centre d'unité : ce ne ſont point des hommes ſimples & ignorants, ou qui commencent à rechercher quelle eſt l'intelligence qui a produit le monde : ce ſont des Scholaſtiques exercés ; encore leurs diviſions ne les empêchent-elles pas de reconnoître l'exiſtence d'une intelligence ſuprême, parce qu'en effet, ce n'eſt point de la déciſion de ces queſtions que dépend la perſuaſion de la croyance d'un être ſuprême.

Enfin, voici à quoi ſe réduit la difficulté de M. Bayle. L'homme ne peut par la conſidération de la

nature, connoître facilement qu'il y a un Dieu qui gouverne le monde, parce qu'avant d'attribuer la formation & le gouvernement du monde à cette intelligence, il faut savoir si elle est étendue ou un point indivisible, si elle connoît, veut, aime, hait par un acte simple, le présent, le passé & l'avenir, le bien & le mal; un homme successivement juste & pécheur.

C'est à peu près comme si l'on prétendoit qu'on ne peut faire un levier, une poulie, un ressort, connoître leurs proprietés, & les qualités des corps sans avoir examiné s'il y a des corps, si la matiere existe, si elle est divisible à l'infini, ou composée d'atômes indivisibles, si le mouvement est possible, si c'est une qualité ajoutée au corps, &c. parce que dans la physique de l'école, on examine toutes ces questions, avant de

traiter des loix du mouvement & de la méchanique.

M. Bayle étoit bien plus verſé dans la philoſophie de l'école, que dans la connoiſſance de la marche de l'eſprit humain, dont il avoit étudié l'hiſtoire bien plus en Sophiſte, qui cherche des arguments & des difficultés, qu'en Philoſophe obſervateur qui étudie les faits pour s'éclairer.

Nous ne craignons point d'aſſurer que la marche que nous avons fait faire à l'eſprit humain, eſt infiniment plus naturelle que celle de M. Bayle ; qu'elle eſt même la ſeule naturelle, & que celle de M. Bayle eſt abſurde & ridicule.

Dans la ſuite des idées que nous avons fait acquérir à l'homme, nous lui avons donné pour motif & pour guide ſon intérêt, ſes beſoins, & les connoiſſances qu'il tire de lui-même : M. Bayle

au contraire, fait parcourir à l'homme une suite de questions, dont aucune ne l'intéresse, même comme objet de curiosité, dont aucune n'a rapport à ses besoins, & auxquelles la curiosité oisive n'a pu arriver qu'après beaucoup de siécles; c'est un fait qui ne sera contesté d'aucun des Philosophes qui ont étudié l'histoire de l'esprit humain. Les difficultés de M. Bayle n'affoibliſſent donc point ce que nous avons dit sur la facilité que l'homme a de connoître l'intelligence suprême qui a créé le monde, & qui le gouverne.

» Mais, dira-t-on, comment vou-» lez-vous que les Sauvages, que les » peuples que Dieu avoit laiſſé mar-» cher dans leurs voies, euſſent la » facilité de connoître l'exiſtence » d'un être suprême; sans parler » des Sauvages, considérez les na-» tions policées: les hommes sont

» la moitié de ces peuples, les sol-
» dats, les artisans & le reste de la
» populace sans aucune applica-
» tion aux Sciences, font plus des
» trois quarts de l'autre moitié: y
» a-t-il quelqu'apparence que ces
» hommes, ces femmes puissent
» trouver d'elles-mêmes les preu-
» ves de l'existence d'un Dieu,
» Créateur du monde, dont la
» loi doit servir de règle aux
» hommes. Croira-t-on que le
» payſan, le manouvrier, le ma-
» telot, le bucheron, le charbon-
» nier, trouvassent dans l'ordre, &
» dans l'examen de la nature, des
» preuves de l'exiſtence de Dieu,
» & qu'ils le reconnussent s'ils n'é-
» toient pas instruits. (1)

Je réponds qu'il peut y avoir un degré d'abrutissement qui ne permette pas à l'homme de réfle-chir, qu'il est possible qu'il soit

(1) Bayle, *ibid.*

tellement preſſé par les beſoins de la vie, qu'ils ne lui permettent pas de réflechir ſur lui-même, ſur ſon origine, ſur la cauſe des phénomènes : ces connoiſſances n'intéreſſent point un homme opprimé, dont la vie n'eſt qu'un cercle de peines, de fatigues & de douleurs, qui ne ſe dérobe au ſentiment de ſon malheur, que par des excès qui lui ôtent la raiſon ; & pour me ſervir des expreſſions de M. de Fontenelle, dont les momens de loiſir ſont employés à reprendre des forces pour prolonger leur malheureuſe ſituation ; pendant ces inſtants, ils ne s'occupent qu'à ſe remonter pour ſouffrir.

Il y a peu d'apparence qu'un tel homme s'éleve par lui même aux preuves de l'exiſtence d'un être ſuprême : il le pourroit cependant ; & s'il ne le peut pas, ce n'eſt pas qu'il ne ſoit né avec un

penchant qui le porte à rechercher l'auteur de ſon être ; ce n'eſt pas que la nature n'ait répandu autour de lui mille motifs qui l'y portent, mille moyens qui l'y conduiſent ; c'eſt que l'injuſtice des hommes, ou la dépravation volontaire de ſon cœur le retiennent dans l'ignorance & dans l'indifférence ſur une vérité qui l'intéreſſeroit, & qui ſeroit à ſa portée s'il étoit dans ſon état naturel : pour s'en convaincre, il ne faut que ſe rappeller ce que nous avons dit dans la premiere Section, ſur la facilité que l'homme a de ſatisfaire ſes beſoins primitifs, ſur le loiſir qui lui reſte lorſque ces beſoins ſont ſatisfaits, ſur le beſoin qu'il a de connoître, lorſque ſes beſoins phyſiques ſont ſatisfaits : dans cet état de nature, l'homme a beaucoup de loiſir pour s'éclairer, & un deſir très-vif de s'éclairer ; croit-on que

tellement preſſé par les beſoins de la vie, qu'ils ne lui permettent pas de réflechir ſur lui-même, ſur ſon origine, ſur la cauſe des phénomènes : ces connoiſſances n'intéreſſent point un homme opprimé, dont la vie n'eſt qu'un cercle de peines, de fatigues & de douleurs, qui ne ſe dérobe au ſentiment de ſon malheur, que par des excès qui lui ôtent la raiſon; & pour me ſervir des expreſſions de M. de Fontenelle, dont les momens de loiſir ſont employés à reprendre des forces pour prolonger leur malheureuſe ſituation; pendant ces inſtants, ils ne s'occupent qu'à ſe remonter pour ſouffrir.

Il y a peu d'apparence qu'un tel homme s'éleve par lui même aux preuves de l'exiſtence d'un être ſuprême : il le pourroit cependant; & s'il ne le peut pas, ce n'eſt pas qu'il ne ſoit né avec un

penchant qui le porte à rechercher l'auteur de ſon être ; ce n'eſt pas que la nature n'ait répandu autour de lui mille motifs qui l'y portent, mille moyens qui l'y conduiſent ; c'eſt que l'injuſtice des hommes, ou la dépravation volontaire de ſon cœur le retiennent dans l'ignorance & dans l'indifférence ſur une vérité qui l'intéreſſeroit, & qui ſeroit à ſa portée s'il étoit dans ſon état naturel : pour s'en convaincre, il ne faut que ſe rappeller ce que nous avons dit dans la premiere Section, ſur la facilité que l'homme a de ſatisfaire ſes beſoins primitifs, ſur le loiſir qui lui reſte lorſque ces beſoins ſont ſatisfaits, ſur le beſoin qu'il a de connoître, lorſque ſes beſoins phyſiques ſont ſatisfaits : dans cet état de nature, l'homme a beaucoup de loiſir pour s'éclairer, & un deſir très-vif de s'éclairer ; croit-on que

dans cet état il soit impossible à l'homme de s'élever par la seule contemplation de la nature, à la connoissance d'un être suprême, qui a formé le monde.

L'homme célébre de qui M. Bayle emprunte l'objection que nous examinons présentement, reconnoît que les Philosophes à qui Dieu avoit fait connoître son existence, pouvoient la faire connoître aux autres hommes. (1)

Plusieurs le firent en effet, Pythagore, Zamolxis, Zaleucus, persuaderent cette vérité à plusieurs peuples; & sans nous arrêter à reprocher à M. Bayle, de contredire ici ce qu'il a dit au commencement de ce que nous avons cité de lui, nous conclurons de ces exemples, que les hommes les plus grossiers peuvent être instruits sur cet objet.

(1) Dénonciation du péché philosophique.

Mais qu'eſt-ce que le Philoſophe fait pour les inſtruire ? ſinon de leur faire faire réflexion ſur ce qu'ils ont ſous les yeux ; & ſur quoi la guerre qu'ils ſe faiſoient, leur ferocité, leur vie agitée & vagabonde, les empêchoient de porter leurs regards, & de faire réflexion.

Il en eſt ainſi du payſan, du charbonnier ; ſi dans les ſociétés qui ont une religion, il eſt ſi mal inſtruit de l'exiſtence de Dieu, c'eſt que les hommes chargés de les inſtruire, ſont ſans goût pour leur devoir, ou ſans talent pour le remplir, ou qu'enfin ceux qui ſont chargés d'inſtruire, ſont dans un degré de miſere, qui les abrutit ; c'eſt que quelquefois ceux même qui par état, devroient aimer & reſpecter cette portion infortunée de l'humanité, la mépriſent.

Enfin, s'il eſt des hommes que les haſards, les beſoins de la vie,

l'ignorance, l'habitude de l'inapplication, empêchent de s'élever d'eux-mêmes à la connoissance de l'être suprême ; le plaisir que l'homme éprouve lorsqu'il communique ses idées, la satisfaction qu'il goûte en élevant ses semblables à la connoissance de l'être suprême ; les récompenses destinées à ceux qui le font connoître, ne permettent pas à l'homme qui est rempli de la grandeur de son idée, de voir avec indifférence les hommes qui vivent dans l'ignorance, ou dans l'oubli de l'être suprême.

La nature, en donnant à cet homme tous ces motifs, l'établit apôtre de l'existence de Dieu ; ce fut par ces motifs que tant de Philosophes l'annoncerent aux nations Sauvages ; c'étoient ces motifs qui animoient Socrate, lorsqu'il attaquoit le Polythéisme ; c'étoient ces motifs qui le

soutenoient contre ſes perſécuteurs, qui lui firent enviſager la mort ſans effroi, qui la lui rendirent précieuſe.

Ce n'eſt donc point à la nature qu'il faut imputer l'ignorance, dans laquelle les hommes vivent à l'égard de l'être ſuprême. C'eſt aux paſſions, aux vices, aux déſordres des hommes qui étouffent ou qui arrêtent le penchant qu'elle leur donne vers la religion, qui rend inutiles toutes les précautions que l'être ſuprême a priſes, pour n'être ignoré de perſonne.

§. II.

Examen de la difficulté que l'on tire de l'expérience, contre ce que nous avons dit, du penchant naturel de l'homme vers la religion.

Si l'homme, dit-on, a un penchant naturel vers la religion; si la religion est si conforme à la raison, si toutes les facultés de l'homme, tous ses besoins l'y conduisent: pourquoi a-t-on vu des peuples, des nations policées & éclairées comme les Seres, qui n'avoient ni temples, ni autels, ni sacrifices; & qui puniſſoient un acte de religion comme un crime? Pourquoi cette croyance de l'Etre ſuprême s'eſt-elle ſi horriblement défigurée & même éteinte? Pourquoi le Polythéiſme qui

lui succéda s'éteignit-il, au point de n'être que la religion de la plus vile populace ? Pourquoi trouve-t-on tant de nations sans aucune connoissance de la divinité, sans culte, sans aucun sentiment de religion ?

Je réponds que l'Auteur d'où l'on a tiré l'exemple des Seres, ne dit pas que ces peuples n'avoient point de religion, il paroît au contraire qu'ils en avoient une, qu'ils la supprimerent, ou que peut-être ils la changerent, apparemment pour quelqu'abus que les prêtres en avoient fait, puisqu'on punissoit l'homme qui offroit un sacrifice, comme on punissoit un meurtrier. (1)

Peut-être aux sacrifices qu'ils défendirent substituerent-ils un autre culte ?

C'est ainsi qu'en Ethiopie, les

(1) Euseb. præp. Evang.

Prêtres de Méroé exerçoient ſur les peuples un empire abſolu. Ils faiſoient la paix & la guerre, ils exerçoient ſur les Rois même, droit de vie & de mort : » Quand » il leur en prenoit fantaiſie, ils » dépêchoient un courrier au Roi, » pour lui ordonner de mourir. » Ils lui faiſoient dire que les » Dieux l'avoient ainſi réglé, & » que ce ſeroit un crime que de » violer un ordre qui venoit de » leur part. Ils ajoutoient pluſieurs » autres raiſons qui ſurprenoient » aiſément les hommes ſimples, » prévenus d'une ancienne coutu- » me, & qui n'avoient pas aſſez » de force d'eſprit pour réſiſter » à ces commandements injuſtes. » En effet, les premiers Rois ſe » ſont ſoumis à ces cruelles ordon- » nances, ſans aucune autre con- » trainte que celle de leur propre » ſuperſtition. Ergamenes qui re- » gnoit du temps de Ptolomée

» ſecond, & qui étoit inſtruit de » la philoſophie des Grecs, fut » le premier qui oſa ſecouer ce » joug ridicule ; ayant pris une » réſolution vraiment digne d'un » Roi. Il s'en vint avec ſon armée » attaquer la forteresſe où étoit » autrefois le temple d'or d'Ethio- » pie : il fit égorger tous les Prê- » tres, & inſtitua lui-même un » nouveau culte. (1)

C'eſt à ces cauſes, ou à de ſemblables qu'il faut attribuer l'affoibliſſement, ou les altérations de la religion, & non à un penchant naturel des hommes vers l'irréligion.

Toutes les nations, comme nous l'avons dit, avoient des colléges de Prêtres, chargés de découvrir par l'étude des phénomènes, les moyens de mériter les

(1) Diod. *l.* 3. trad. de Tetraſſon, *t.* 1. *p.* 344.

bienfaits de l'Etre ſuprême, ou d'appaiſer ſon courroux.(1)

Ces moyens n'arrêterent point le cours des loix de la nature; la foibleſſe de l'homme, la curioſité de ſon eſprit, ſon inquiétude naturelle, ſon imagination, l'ignorance, ſubſtituerent au culte de l'Etre ſuprême, tranſmis par la tradition, mille ſyſtêmes arbitraires, mille pratiques imaginaires, une religion ſuperſtitieuſe, remplie d'abſurdités, & ſouvent d'impoſtures.

Quelquefois même, les ſages qui voulurent adoucir les mœurs des hommes féroces, pour arrêter plus promptement & plus efficacement les maux qui déſoloient l'humanité, pour ſe concilier ſur les eſprits un empire capable d'en impoſer à la méchanceté, & de

(1) Voyez le diſcours préliminaire du dict. des hereſies, c. 1.

rompre ſubitement l'habitude du déſordre, attribuerent toutes les loix qu'ils propoſoient, à des puiſſances rédoutables, par leſquelles ils aſſuroient qu'ils étoient inſpirés. Radamanthe & Minos ſe retiroient dans une caverne, dans laquelle ils diſoient que Jupiter leur dictoit des loix. Lycurgue ſuppoſa des oracles, & Numa feignit qu'il étoit inſpiré par les Dieux.

Les ſages qui répandirent ces illuſions, n'avoient pour objet que le bonheur des hommes; la ſimplicité de leurs mœurs, l'innocence de leur vie, leur éloignement pour la domination hautaine & tyrannique, leur bienfaiſance & leurs vertus, ne permettoient pas de ſoupçonner de fourberie dans des hommes en qui l'on ne voyoit aucun intérêt, aucune raiſon pour tromper. On reçut donc avec vénération tout ce qu'ils enſeignerent, on ſe ſoumit à tout ce

qu'ils prescrivoient, comme à des ordres émanés du Ciel.

La politique qui trouva dans ces illusions un principe capable d'arrêter ou de mouvoir le peuple à son gré, les consacra & ne voulut point d'autre religion. Le Polythéisme qui fut la religion de presque tous les peuples, devint un système d'impostures, de fraudes & de supercheries mêlées de quelques vérités morales.

Il n'étoit donc pas possible que cette religion ne s'affoiblît & ne s'éteignît, même dans beaucoup d'esprits, supposé que l'esprit humain s'éclairât & que la puissance religieuse devînt suspecte, incommode, ou odieuse, & c'est ce qui est arrivé par plusieurs causes; touchons-en quelques-unes autant que la nature de cet ouvrage le permet.

1°. Le sacerdoce fut d'abord honoré, & souvent joint à la sou-

veraineté ; chez les Egyptiens les Rois se tiroient de l'ordre des Prêtres, ou de l'ordre des gens de guerre, parce que l'un étoit révéré pour la valeur, & l'autre pour la sageſſe ; & celui qui étoit tiré de l'ordre des gens de guerre, incontinent après ſon élévation étoit admis dans l'ordre des Prêtres, on lui communiquoit tous les ſecrets de la philoſophie. (1).

En Myſie, le grand-Prêtre de Jupiter avoit le titre & l'autorité de Roi. (2).

Mais le ſacerdoce ne rendoit pas le ſouverain inacceſſible à l'erreur & aux paſſions ; le ſouverain entraîné par les paſſions employa la religion pour les ſatisfaire, il devint odieux, & l'on conçoit aiſément qu'il y eut des hommes qui, pour reſtreindre l'autorité tempo-

(1) Plutarq. ſur Iſis.
(2) Mem. de l'acad. ſes inſcrip. t. 2. p. 421.

relle du Pontife, attaquerent la religion qui lui ſervoit d'appui. Or cette religion étoit dans une infinité de lieux, un Polithéiſme abſurde, un tiſſu d'impoſtures & de ſupercheries ridicules. Les ennemis des Rois Pontifes, purent donc affoiblir la croyance de la religion.

Lorſque les Pontifes n'avoient pas la ſouveraineté temporelle, on leur rendoit de grands honneurs, ils avoient des priviléges magnifiques, ils poſſédoient des richeſſes immenſes. (1)

Le Pontife étoit la premiere perſonne de l'état après le Roi, & dans quelques endroits il portoit la couronne pluſieurs fois l'année. (2)

(1) Caton d'Utique chargé d'aller conquérir le Royaume de Chypre ſur Ptolomée, pour l'engager à le céder ſans effuſion de ſang, lui propoſa en dedommagement la grande Prêtriſe de Venus, dans l'Iſle de Paphos. (Plutar, vie de Caton d'Utique.)

(2) A Arricie, le Prêtre de Diane portoit le

N'eſt-il

N'eſt-il pas poſſible que le Pontife ait été tenté de retenir & de conſerver la couronne ? n'eſt-il pas poſſible que cette cérémonie même lui ait fait regarder la ſouveraineté temporelle comme l'appanage naturel du ſacerdoce ? n'eſt-il pas poſſible qu'il ait cherché à recouvrer ſes anciens priviléges, à rendre à ſa place ſon ancienne dignité, ſon autorité primitive ? n'a-t-il pas pu regarder l'autorité dont le Roi jouiſſoit comme une uſurpation ? ces idées n'ont-elles pas pu le conduire à former des projets, des intrigues, des complots, pour dépouiller le Roi de ſon autorité ? n'a-t-il pas

titre de Roi, le Prêtre de Bellone avoit le même privilége en Cappadoce. A Tyr le Prêtre d'Hercule portoit la couronne, il étoit la ſeconde perſonne de l'état. Chez les Trallieus il avoit un palais égal à celui du Roi. On ſait quelle étoit leur autorité chez les Germains. Voyez ſur tous les lieux que j'ai cités, Strabon, Tacite. Voyez auſſi Alex. ab Alex. *l.* 2. *c.* 8.

pu faire parler les oracles en faveur de ſes prétentions, ſuppoſer des prodiges, employer des préſtiges pour engager les peuples dans ſes intérêts ?

Pour conſerver ſon autorité, le ſouverain temporel a naturellement attaqué l'autorité du ſacerdoce. Comme ſa puiſſance étoit fondée ſur la perſuaſion du peuple, il a cherché à rendre ſuſpects les prodiges, les oracles, les préſages qui le rendoient vénérable pour les peuples, & terrible pour le ſouverain. Il a attaqué la perſonne même du Pontife, & par conſéquent affoibli dans l'eſprit du peuple des ſentiments de religion qui avoient pour fondement principal, les prodiges, les préſages, les oracles, la vérité & la ſainteté du Pontife.

2°. Les Prêtres étoient conſeillers naturels des Rois. En Egypte, par exemple » le Roi aſſiſtoit tous

» les jours aux sacrifices qu'on of-
» froit aux Dieux : quand les vic-
» times avoient été amenées à l'au-
» tel, le grand-Prêtre debout, &
» en présence de tout le peuple,
» demandoit aux Dieux à haute
» voix qu'ils conservassent le Roi
» & répandissent sur lui toutes sor-
» tes de prospérités, parce qu'il
» gouvernoit ses sujets avec justi-
» ce. Il inséroit ensuite dans sa
» priere, un denombrement de
» toutes les vertus propres à un
» Roi, en continuant ainsi : *parce*
» *qu'il est maître de lui-même,*
» *magnanime, bienfaisant, doux*
» *envers les autres, ennemi du*
» *mensonge. Ses punitions n'éga-*
» *lent point ses fautes, & ses ré-*
» *compenses passent les services.*

» Après avoir dit plusieurs cho-
» ses semblables, il condamnoit
» les manquements où le Roi étoit
» tombé par ignorance : il est vrai
» qu'il en disculpoit le Roi même,

» mais il chargeoit d'exécrations
» les flateurs & tous ceux qui lui
» donnoient de mauvais conſeils:
» le grand-Prêtre en uſoit de cet-
» te maniere, parce que les avis
» mêlés de louanges, ſont plus
» efficaces que les remontrances,
» pour porter les Rois à la crain-
» te des Dieux & à l'amour de la
» vertu.

» Enſuite de cela, le Roi ayant
» ſacrifié & conſulté les entrailles
» de la victime, le lecteur des li-
» vres ſacrés lui liſoit quelques ac-
» tions, quelques paroles remar-
» quables des grands hommes,
» afin que le ſouverain de la répu-
» blique ayant l'eſprit plein d'ex-
» cellents principes, en fit uſage
» dans les occaſions qui ſe préſen-
» teroient à lui. »

Les cérémonies de la religion étoient donc pour les Rois qui négligeoient leurs devoirs des leçons importantes, des reproches

mortifiants, des avis redoutables contre les courtisants, contre les flatteurs, contre les ministres qui allumoient ses passions, qui servoient ses goûts, qui abusoient de son autorité. Les passions des souverains & l'intérêt des ministres, des courtisants concouroient donc dans beaucoup d'occasions & dans beaucoup de lieux, pour affoiblir le respect de la religion, & tendoient à substituer à ses cérémonies augustes un culte purement extérieur, des hommages pour les Dieux, sans instruction pour les hommes. On crut avec ces pratiques extérieures honorer les Dieux, obtenir leurs faveurs, appaiser leur courroux, sans qu'il fut nécessaire d'être juste, humain & bienfaisant.

3.° Les pontifes avoient un empire absolu sur tout ce qui avoit rapport à la religion & au culte des Dieux : s'ils furent ava-

res, ils n'accorderent le soin des temples qu'à prix d'argent : des hommes avares acheterent ces places, inventerent des prodiges, des présages sinistres, pour engager le peuple à offrir des sacrifices, on employa mille tours d'adresse, mille supercheries pour augmenter le nombre des victimes.

Il étoit d'usage de ne rien entreprendre d'important, sans avoir consulté les entrailles de la victime ; pour que l'on pût tirer de cette inspection quelques conjectures, il falloit que l'animal immolé fût bien nourri, & sur-tout que les entrailles fussent en bon état : ainsi, l'on immoloit victime sur victime, jusqu'à ce qu'on en trouvât une bien conditionnée : or les prêtres, en ouvrant les entrailles, arrachoient subtilement quelque viscère, & rendoient le sacrifice inutile, il falloit recommencer.

Ces supercheries ne purent être ignorées, & les Poëtes comiques les exposèrent sur le théâtre. Athenée rapporte un fragment de comédie, dans laquelle Euphron avoit mis sur la scène un sacrificateur qui disoit: » Des vieil-» lards de Tenedos, sacrifiant le » cinquieme jour, après une lon-» gue navigation, un chevreau » maîgre & petit, dont on ne » pouvoit rien emporter, & dont » la chair étoit blanche; je con-» traignis le cuisinier d'en fournir » deux autres... Oui, répond un » interlocuteur; mais c'est, que » pendant qu'on regardoit le » foyer, tu glissas la main par » dessous, sans que l'on s'en apper-» çût, & qu'ayant jetté les ro-» gnons dans une fosse, tu causas » bien du bruit; ils dirent que le » chevreau n'avoit point de ro-» gnons; ils en tuerent un autre, » & je t'ai vu moi-même man-

» ger le cœur du second. (1)

La cupidité des ministres de la religion se réunit donc avec toutes les causes précédentes, pour faire perdre de vue l'objet principal de la religion, & pour la faire dégénérer en une superstition choquante, & appuyée sur des impostures grossieres : quand une fois on eut perdu de vue l'objet primitif & essentiel de la religion, & qu'elle fut réduite à une suite de pratiques, qui n'avoient pour objet que de se rendre propices les divinités qui pouvoient servir les hommes, ou leur nuire dans leurs desseins, on abandonna ces pratiques, & tout principe de religion s'éteignit dans les hommes qui découvrirent l'imposture des ministres, & la fausseté des effets qu'ils attribuoient aux cérémonies de la religion.

(1) Athenée, *L.* 2.

4.° Le pouvoir des hommes qui préſidoient à la religion, étoit quelquefois ſupérieur à toute autre autorité. Tel étoit le pouvoir que donnoit à Rome la qualité d'Augure : il ſéparoit les comices & les aſſemblées dès le commencement de leur tenue, quelque Magiſtrat qui les eût convoquées ; il annulloit tous les actes de quelqu'autorité qu'ils fuſſent émanés ; il ſuſpendoit toute entrepriſe, de quelque nature qu'elle fût, & il la ſuſpendoit par ces ſeuls mots, *à un autre jour.*

Il ordonnoit aux Conſuls d'abdiquer leur magiſtrature ; il accordoit ou défendoit à ſon gré, de traiter avec le peuple, & caſſoit les loix qui n'avoient pas été juridiquement propoſées ; enfin, rien n'étoit valide, rien n'étoit ſolide ſans ſon autorité. (1)

(1) Cic. de legib. *l.* 2, *c.* 12.

La nature humaine ne comporte pas la poſſeſſion d'une auſſi grande autorité ſans en abuſer, ſur-tout lorſqu'elle n'eſt qu'entre les mains d'un ſeul homme: pour jouir d'une ſemblable puiſſance, ſans la rendre odieuſe; il ne ſuffit pas d'avoir des lumieres & de la vertu, il faut preſqu'être infaillible & impeccable: or, la qualité d'augure & aucun titre ſur la terre, ne donne ces attributs & ces prérogatives: l'autorité exceſſive des miniſtres de la religion devint deſpotique & odieuſe auſſitôt qu'on la vit dirigée vers leur aggrandiſſement, employée pour leur intérêt; on crut leurs inſtructions, leurs loix dictées par l'ambition; on les regarda comme des piéges tendus à la crédulité, comme des maximes qui préparoient la ſervitude: la religion dans la bouche du miniſtre, ne s'offrit que comme ſyſtême de po-

litique ambitieuſe, qui tendoit à tout ſoumettre au miniſtre de la religion ; tout devint ſuſpect dans les miniſtres, & incertain dans la religion ; pour des eſprits ſuperficiels, pour des hommes capables de ſentir l'abus que le miniſtre faiſoit de la religion & de ſon autorité ; trop peu inſtruits pour diſtinguer la religion de ce que l'intérêt, l'ignorance & l'ambition y avoient ajouté ; & trop défiants pour ne pas confondre les vues du miniſtre avec l'objet de la religion : telle fut peut-être la conduite des Seres par rapport aux miniſtres de leur religion ; & telle fut en partie celle d'Egamènes par rapport aux prêtres de Méroé.

5.° Les hommes, en étudiant les phénomènes de la nature, avoient enfin découvert leurs liaiſons, leurs rapports ; ils les avoient obſervés dans leur origine, dans leurs progrès, dans leurs décroiſ-

ſements ; ils avoient obſervé qu'ils ſuivoient des loix, qu'ils étoient l'ouvrage du mouvement, & la production des éléments combinés ; les hommes étoient devenus Phyſiciens ; & parmi les Phyſiciens, pluſieurs avoient regardé la matiere, les élements, & une force motrice attachée à ces éléments, comme la cauſe & comme le principe de tout.

Les hommes imbus de ces opinions, n'avoient que du mépris pour le Polythéiſme ; & parmi eux pluſieurs n'allerent point au-delà des principes qu'ils avoient imaginés ſur l'origine & ſur la nature de l'homme : il fut à leurs yeux une production ſemblable à toutes les productions de la nature ; il fut un être qui naiſſoit, croiſſoit, dépériſſoit & mouroit, pour ſe changer en d'autres corps : il n'y eut pour ces hommes, ni Dieux, ni récompenſes, ni châti-

ments après cette vie ; tout ce qu'on racontoit des Oracles des Dieux, des apparitions, ne s'offroit que comme une collection de puérilités, qu'il ne falloit réfuter que par le ridicule ; & c'eſt ce qui produiſit les plaiſanteries de Diagoras, & de pluſieurs Philoſophes, ſur la religion Païenne, & l'irréligion de pluſieurs ſectes. (1)

Leurs principes & leurs railleries irriterent les ſimples, les ignorants, les ſuperſtitieux & les perſonnes ſages, qui, en condamnant les abus qui défiguroient la religion, en conſervoient les principes, & croyoient que, malgré les erreurs qui la défiguroient, elle étoit utile aux ſociétés ; mais ces abus, ces railleries firent beaucoup d'irréligieux ; » ces cérémo» nies ridicules, dit Plutarque,

(1) Voyez l'examen du Fatalisme, t. II.

» qui attirent les simples & les in-
» firmes en superstition, jettent les
» hommes aigus d'entendement
» ou audacieux en des pensées
» bestiales & pleine d'impiété. (1)

6.° L'établissement des sociétés qui avoit procuré aux hommes le loisir nécessaire pour observer la nature, avoit donné naissance aux arts, au luxe, qui avoit allumé dans le cœur des personnes riches & puissantes, mille passions funestes au bonheur des sociétés; il avoit fait commettre mille forfaits, mille noirceurs, mille crimes que leur conscience leur reprochoit, & qui devoient être punis dans l'autre vie : la justice vengeresse des Dieux, étoit pour eux un bourreau; le desir qu'ils avoient d'écarter cette idée chagrinante, leur fit adopter comme des vé-

(1) Plutarque sur Isis.

rités démontrées, comme des dogmes précieux & consolants, tout ce que les Philosophes dont nous avons parlé pensoient sur la nature de l'homme, & sur les Dieux.

Souvent ces Philosophes ajoutoient à leur doctrine sur les Dieux, sur la nature de l'homme, & sur l'origine du monde, des principes de morale solides, honnêtes, utiles à la société; plusieurs même les pratiquoient; mais dans les siécles où la corruption régnoit, où le luxe avoit infecté toutes les conditions; les hommes voluptueux qui sont presque toujours superficiels, & qui n'ont, ni étendue, ni force dans l'esprit, ne saisissoient dans les systêmes des Philosophes, que ce qui flattoit leurs passions, & les délivroit de la crainte des châtiments de l'autre vie. Ils adoptèrent donc ce que ces Philosophes

penſoient ſur l'origine du monde, ſur les Dieux, ſur la nature de l'homme, ſur ſon état après la mort, non comme des vérités qu'ils concevoient, & dont ils s'étoient aſſurés par le moyen du raiſonnement; mais comme des faits qui leur auroient été racontés par des voyageurs: ainſi, ſans acquérir aucune idée de plus, ſans ſortir de leur ignorance; ces hommes ſe crurent philoſophes préciſément, parce qu'ils avoient adopté ſans raiſonner, un point de la croyance de quelques Philoſophes: leur nouvelle qualité leur laiſſa tous leurs vices, & ne leur ôta que les remords.

Toutes ces cauſes d'affoibliſſements dans la croyance religieuſe du Paganiſme, s'étoient réunies chez les nations où les Sciences avoient pénétré, & où le luxe régnoit: tel étoit l'état de Rome, lorſque Juvenal diſoit, que par-

ſonne ne croyoit, ni les Dieux; ni les Enfers.

La religion n'étoit cependant pas éteinte dans l'empire Romain; un nombre conſidérable de perſonnes reconnoiſſoient un être ſuprême, dont la Providence gouvernoit le monde, qui avoit préparé des récompenſes pour les bons, & des châtiments pour les méchants: dans tous les temps cette croyance avoit eu beaucoup de Sectateurs; c'étoit la croyance de tous les initiés aux grands myſteres, & c'étoit la croyance de tous ceux qui avoient adopté la philoſophie de Pythagore, de Platon, de Zenon, & le nombre en étoit conſidérable; il renfermoit les hommes les plus reſpectables par leurs vertus & par leurs lumieres.

A l'égard des Sauvages qui ſont ſans religion, on ne peut pas plus conclure de leur exemple, que

l'homme n'a pas un penchant naturel vers la religion, qu'on en pourroit conclure, que naturellement il n'eſt pas raiſonnable : ces Sauvages ſont diſperſés, errants, vivants au haſard, toujours en guerre, & continuellement entre le péril & le beſoin, n'ayant jamais, ni le temps, ni l'occaſion de réfléchir ſur la nature ; & par conſéquent en qui le penchant naturel vers la religion, ne ſe développe point.

Auſſitôt qu'ils pourront réfléchir, ils deviendront religieux ; tous les peuples qui jouiſſent de quelque loiſir, ſe ſont fait des ſyſtêmes de religion : les Caraïbes, qui n'avoient ni arts ni ſciences, ni temples, avoient cependant un ſyſtême religieux ; ils croyoient qu'un être puiſſant faiſoit gronder le tonnerre, & lançoit la foudre, parce qu'ils l'avoient irrité : nous en appellons

aux hiſtoriens & aux voyageurs anciens & modernes, ſur cette diſpoſition univerſelle des hommes pour la religion. (1)

Les cauſes qui ont éteint la religion naturelle & les religions humaines, ont quelquefois porté des atteintes au Chriſtianiſme, obſcurci dans quelques eſprits la divinité de ſon origine, terni la beauté de ſes principes, & porté quelquefois les hommes à douter de ſes dogmes & de la néceſſité de ſa morale pour le bonheur du genre humain.

Il eſt donc certain que ce n'eſt point un penchant naturel qui conduit l'homme à l'irréligion: s'il n'étoit pas naturellement religieux, il n'y auroit ſur la terre aucune trace de religion; au moins chez les nations que la religion révélée n'éclaire pas.

(1) Voyez Strabon, le recueil des anciens voyages, Daper, Marmols, & le P. du Terre.

§. III.

Des raiſons qui font juger que ſi l'homme a un penchant naturel à une religion, cette religion ne le porte point à la vertu.

LE Paganiſme eſt, dit-on, la religion la plus ancienne & la plus univerſelle ſur la terre; on conclud de-là, que ſi l'homme a un penchant naturel vers la religion, ce penchant le porte au Polythéiſme.

Or, dit on encore, la religion Païenne étoit inutile, par rapport à l'acquiſition de la vertu; elle ne pouvoit être utile à cet égard, qu'en perſuadant aux hommes qu'ils ne pouvoient être bien avec les Dieux, ſans la pureté de l'ame, & qu'ils devoient s'adreſſer aux Dieux pour obtenir la vertu: or, la religion Païenne ne

travailloit point à ces choſes là; les Païens ne demandoient point aux Dieux la bonne conſcience, mais les richeſſes, la ſanté, la proſpérité : on ne vient point demander aux Dieux la droiture d'eſprit, dit Petrone; mais on promet de groſſes offrandes à la divinité qu'on adore, afin qu'elle hâte la mort d'un riche parent, &c.

Les Philoſophes & les Poëtes ſont remplis d'invectives contre le culte que les Païens rendoient aux Dieux.

La juſtice vengereſſe que les Païens attribuoient aux Dieux, n'étoit propre qu'à renverſer la morale : les effets de cette juſtice tombent plutôt ſur l'innocent que ſur le coupable; elle a pour objet, non l'adultere, la fornication, la mauvaiſe foi, l'homicide, &c. mais l'omiſſion de quelque culte ou quelques paro-

des Dieux ; on disoit aussi qu'ils les punissoient ; mais le simple vol & le mensonge n'étant point contraires à des ordonnances qu'ils eussent signifiées, on ne croyoit pas qu'ils s'en mêlassent ; cela s'étendoit sur tout le reste de la morale, plus ou moins : s'ils faisoient paroître leur colere, on n'enseignoit pas qu'elle fût fondée sur la corruption des mœurs, & qu'il les fallût appaiser par un changement de vie ; il suffisoit de réparer la négligence d'un culte extérieur, ou d'y ajouter quelque chose, de bâtir quelque nouveau temple, d'instituer des anniversaires, de multiplier les victimes : le Paganisme n'étoit donc proprement qu'un trafic de biens temporels, & les hommes en étoient quittes pour des prieres, pour des génuflexions & pour des offrandes : les Dieux procuroient de la santé, des richesses ; la vertu n'entroit point

point dans ce commerce ; on ne la demandoit point aux Dieux. (1)

J'ai cru qu'il ne seroit pas étranger à cet ouvrage, d'exposer ces difficultés ; faisons voir qu'elles n'affoiblissent point ce que nous avons dit sur la disposition naturelle de l'homme à devenir religieux, & sur l'utilité de la religion naturelle, par rapport à la société.

Premierement, il n'est pas vrai que l'homme ait un penchant naturel à l'idolâtrie ; ses besoins, sa foiblesse, la curiosité naturelle de son esprit, le portent à rechercher les causes des phénomènes, & à tâcher d'augmenter ses lumieres sur cet objet ; & nous avons vu que cette recherche le conduit à reconnoître un être

(1) Ces difficultés sont extraites mot pour mot des pensées sur la comete, c. 3. §. 49. 51. 54. c. 4. §. 1. 26.

ſuprême, par qui tout eſt, qui gouverne le monde; une intelligence toute puiſſante qu'il doit prier, aimer, adorer, comme cauſe de ſon exiſtence, & comme diſpenſatrice de tous les biens de la nature: voilà l'objet direct du penchant naturel de l'homme vers la religion.

L'hiſtoire du genre-humain eſt conforme à ce que nous avançons ici: plus les hommes ſont près de leur état primitif ſur la terre, & de la ſimplicité de la nature, plus ils ſont éloignés du Polythéiſme: les Celtes, les Gaulois, les Germains, les Chaldéens, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, les Romains, du temps de Numa n'avoient point d'idoles; on n'en vit point chez eux pendant les cent ſoixante premieres années de cet état. Ils bâtirent des temples & autres lieux, dit Plutarque; mais ils n'y

mirent aucune figure des Dieux, ni moulée, ni peinte, eſtimant que c'étoit un ſacrilege de repréſenter par des choſes périſſables & terreſtres, ce qui eſt éternel & divin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la divinité que par la penſée. (1)

Tous honoroient un être ſuprême; ce furent les préjugés, la pareſſe, l'ignorance, les paſſions qui obſcurcirent l'idée de l'être ſuprême, & qui firent tomber les hommes dans l'idolâtrie: & ce qui ne permet pas de regarder ce que nous avançons ici, comme une ſimple conjecture, c'eſt que ce dogme de l'exiſtence d'un être ſuprême, ſe conſerva dans le college des Prêtres qui cultiverent leur raiſon, & chez qui la lumie-

(1) Plutarq. vie de Numa: ſur Iſis. Lucien, de la Déeſſe de Syrie. Tacit. de Mor. Germ. Strab. Diſcours préliminaire du Dictionn. des Héréſies.

re ne s'éteignit pas : l'unité de Dieu, étoit un dogme que l'on cachoit au peuple, & que l'on découvroit aux initiés, ſous le nom de grands myſteres.

Le penchant naturel de l'homme vers la religion combiné avec l'ignorance & les préjugés, le conduiſit au Polythéiſme, malgré les moyens que la nature lui avoit donnés pour s'en garantir, malgré les motifs qui le portoient à rechercher l'exiſtence d'un être ſuprême.

Secondement, le Polythéiſme dans lequel l'homme tomba d'abord par ignorance, fut un culte rendu à des Génies ; tel fut le Polythéiſme chez les Chaldéens, chez les Aſſyriens, chez les Indiens, chez les Perſes.

Ce fut le progrès de l'ignorance ; ce furent les paſſions qui conſacrerent par des hommages religieux, les actions vicieuſes des

hommes puiſſants : il n'y a pas d'apparence que ces hommes diviniſés, aient d'abord été tels que la fable les repréſente : il y a vraiſemblablement, dans ce qu'elle en dit, des allégories, & certainement bien de la fauſſeté dans ce que le peuple en croyoit : l'éloignement de ces temps, l'infidélité des traditions & de l'hiſtoire, l'ambiguité des mots, l'imagination des Poëtes, ont défiguré la vie de ces premiers hommes que la ſuperſtition conſacra ; & la fable rapporte comme des crimes atroces, peut-être des actions eſtimables. M. le Clerc fournit des exemples de ces erreurs dans ſon commentaire ſur Héſiode, & dans ſes conjectures ſur la maniere d'expliquer les fables. (1)

(1) Nous nous contenterons d'en citer un exemple tiré de la fable des Argonautes. *Argo* en Phénicien ſignifie un long vaiſſeau, & *Dobera* ſignifie gouvernail, ou parlant ; les Grecs

Nous voyons au travers des ténébres qui enveloppent ces premiers temps, que les hommes qui furent mis au rang des Dieux, avoient des qualités extraordinaires, employées, ou plutôt consacrées au bonheur de l'humanité; ce n'eſt donc point le penchant que l'homme reçoit de la nature vers la religion qui a produit le Polythéiſme groſſier & monſtrueux, que l'on regarde avec raiſon, comme contraire à la morale & à la ſociété.

Ces fables qui contiennent des actions ſi révoltantes, ne ſont ſouvent que des allégories qui enveloppent des préceptes de morale, de prudence, de politique. Dans ces ſiécles où l'inſtruction ne ſe faiſoit que par la voie de la

ont pris le mot *Dobera* dans ce dernier ſens, & l'on a dit de là que le vaiſſeau parloit. Bibl. univerſelle, *t.* 1. *p.* 247.

tradition, les ſages avoient voulu rendre les vérités & les principes de la morale ſenſibles & faciles à retenir par le moyen des images: dans l'inſtruction les hommes ont dû commencer par l'allégorie, comme dans l'écriture ils ont dû commencer par la peinture des objets mêmes: les paraboles ont précédé les maximes générales & les principes abſtraits. Il eſt donc injuſte de juger de la religion Païenne ou du Polythéiſme dans ſon état primitif, parce que les Poëtes nous ont dit des fables.

Les premiers Poëtes qui nous les ont tranſmiſes, ne les ont pas inventées; ils ne les rapportent que comme des traditions anciennes: chacun y ajouta différentes circonſtances qui voilerent l'objet de leur inſtitution primitive; & nous ne voyons aujourd'hui que des aventures extraordinaires, des ſupercheries, des

paſſions, des crimes, des imaginations extravagantes dans ces récits, où l'antiquité voyoit un ſyſtême de philoſophie morale, & peut-être de phyſique ; ou des cérémonies dans leſquelles on célébroit la mémoire de quelque Héros, ou de quelqu'événement mémorable, en repréſentant par une eſpece d'imitation ce qui s'étoit paſſé alors. (1).

Troiſiemement, il eſt faux que le Polythéiſme n'ait pas eu pour objet la réformation des mœurs, & l'innocence de l'ame ; la fidélité dans les promeſſes, & la bienfaiſance.

C'eſt ſur la croyance & ſur le reſpect des Dieux, que Zaleucus appuie toute ſa légiſlation ; & toute ſa religion conduit à la vertu.

(1) Voyez les Mythologues, Hygin, Palephate, avec les notes de Tollius. Nat. Comes, Bâcon, de *Sapientiâ Veterum*. Warburton.

» Il faut, dit-il; que les hommes croient qu'il y a des Dieux; » & pour en être convaincu, il » ſuffit de lever les yeux vers le » Ciel, & de contempler la nature. Il n'eſt perſonne qui à l'inſpection ſeule de ce ſpectacle ne » ſente qu'il ne peut être l'ouvrage » des hommes ou du hazard.

» Il ne ſuffit pas de croire qu'il » y a des Dieux, il faut les honorer comme la ſource de tous les » biens, & il faut pour cela que » tous les hommes aient une ame » pure & exempte de crime & de » toute affection au mal : car Dieu » ne peut être honoré par les méchants, quelques offrandes qu'ils » faſſent, quelques victimes qu'ils » immolent, quelques pratiques » extérieures qu'ils s'impoſent. On » peut par ces moyens plaire à un » méchant homme, mais on ne » plaît à Dieu que par la bienfaiſance. Il faut donc, pour ſe faire

» aimer de Dieu, n'avoir pas même la volonté de faire le mal, » il faut craindre la perte de l'honneur plus que la perte de la vie » & de la fortune.

» Si, malgré tant de motifs pour » la bienfaisance & pour la vertu, » quelqu'un sentoit peu de goût » pour la pratiquer, je le prie de » penser qu'il est des Dieux.

» Hommes, femmes, citoyens, » qui que vous soyez, si vous vous » sentez quelque répugnance à la » vertu, songez qu'il y a des Dieux, » songez à ce qu'ils sont, aux peines dont ils punissent les méchants : placez-vous à ce moment où la vie finira pour vous, » à ce moment où l'ame se rappellant ses injustices, & déchirée » par les rémords, voudroit, mais » inutilement, s'être conservée pure de crimes.

» Il faut que l'homme se familiarise tellement avec cette idée,

» qu'elle soit comme la fin & la
» loi de toutes ses actions, & qu'il
» agisse comme s'il étoit au der-
» nier moment de sa vie.

» Que si quelque Génie malfai-
» sant le porte invinciblement au
» mal, qu'il aille au temple, qu'il
» se prosterne aux pieds des au-
» tels ; qu'il implore le secours
» des Dieux, qu'il ait recours aux
» hommes respectés & considérés
» pour leur probité, pour leurs lu-
» mieres ; qu'il s'entretienne avec
» eux du bonheur de la vertu, du
» malheur des méchants. Il n'y a
» que le superstitieux qui craigne
» les mauvais génies, les démons
» malfaisants. (1)

C'est sur ces principes que presque tous les Législateurs ont appuyé leurs loix. Tous prétendoient les avoir reçues de quelque divinité, & il n'y a point de Législa-

(1) Zaleucus apud Stobæum. Serm. 42.

tion qui ne condamne les vices contraires à la société, pour laquelle elle eſt établie, ou qui ne preſcrive les vertus néceſſaires au bonheur général.

Et qu'on ne prétende pas que la croyance des Dieux, fût un motif inutile : voyez l'état des Romains ſous Numa; le temple de Janus fut fermé pendant les quarante ans de ſon régne : » Il ſembloit » que le feu de la guerre fût éteint » de toutes parts. Car le peuple » Romain n'étoit pas le ſeul qui » fût adouci & calmé par la dou- » ceur & par la juſtice de ce bon » Roi, mais auſſi les villes des en- » virons, dans leſquelles comme » ſi un doux zéphir ou quelque » vent ſain & agréable eût ſoufflé » du côté de Rome, on apperçût » un merveilleux changement de » mœurs, & l'on vît ſuccéder à la » fureur de la guerre un ardent » deſir de vivre en paix, de cul-

» tiver la terre, d'élever tranquil-
» lement ſes enfants, & de ſervir
» en repos les Dieux. Dans toute
» l'Italie, ce n'étoient que fêtes,
» que jeux, ſacrifices, feſtins &
» réjouiſſances, de gens qui ſe
» viſitoient, & qui alloient les uns
» chez les autres, ſans aucune
» crainte, comme ſi la ſageſſe de
» Numa eût été une riche ſource
» d'où la juſtice & la vertu euſſent
» coulé dans l'eſprit de tous les
» peuples, & répandu dans leur
» cœur la même tranquillité qui
» regnoit dans le ſien. Il n'y eut
» dans tout ſon regne, ni ſédi-
» tion, ni guerre, ni eſprit de
» nouveauté; il n'y eût contre
» lui ni haine, ni envie, & l'a-
» mour de la royauté ne porta
» perſonne à lui dreſſer des em-
» bûches, ni à conſpirer contre
» lui. (1)

(1) Vie de Numa.

Zamolxis produisit chez plusieurs peuples l'amour de la justice & de la vertu, comme Numa le produisit à Rome ; ce fut avec les vues & avec les motifs de la religion qu'il les rendit sobres, tempérants, humains & bienfaisants. Ce furent les instructions religieuses de Zamolxis qui rendirent les Myſiens si respectables aux autres nations par leur justice & par leur vertu. (1)

Les principes religieux de Zaleucus n'eurent pas des effets moins heureux chez les Locriens. (2)

Je ne sais comment M. Bayle a prétendu rendre douteux cet effet de la croyance de la divinité sur les peuples en général, & en particulier chez les Locriens, en rapportant un vœu par lequel ces peuples pressés par un voisin qui

(1) Strab. *l.* 7.
(2) Diod. *l.* 12.

leur avoit déclaré la guerre, s'engagerent à prostituer leurs filles le jour de la fête de Vénus, s'ils remportoient la victoire.

Ce ne fut que plus d'un siécle après la mort de Zaleucus que les Locriens firent ce vœu. Leurs loix avoient été abolies, & leurs mœurs corrompues par la tyrannie & par la dépravation du gouvernement de Denys; ce fut à la sollicitation ou plutôt par les ordres de ce Tyran qu'ils firent ce vœu; qu'en peut-on conclure contre la pureté, contre l'honnêteté des loix de Zaleucus. Ce vœu prouve que le gouvernement vicieux & tyrannique peut anéantir les plus sages loix, corrompre les mœurs les plus pures; mais non pas que Zaleucus ait laissé subsister chez les Locriens des idées & des sacrifices infames. Voilà ce que M. Bayle auroit vu, s'il eût examiné dans Jus-

tin même le fait qu'il rapporte. (1)

Nous ne prétendons pas que la croyance ou le culte de la divinité, auquel la nature nous porte, ne puisse ni s'altérer, ni même s'éteindre; mais nous prétendons que cette altération est l'ouvrage des passions, de l'ignorance, & de la séduction. Le Polythéisme, ennemi des vertus, n'est donc pas la religion vers laquelle la nature nous porte.

§. IV.

Du sentiment qui attribue l'origine de la religion à la politique.

CE sentiment n'est pas nouveau: Critias, le plus méchant des trente Tyrans, l'avoit adopté ou imaginé: » Les anciens Législa-

(1) Bayle. loc. cit. Justin. *l.* 20. 21.

» teurs, disoit-il, voulant empê-
» cher que personne ne fît du
» tort en cachette à son pro-
» chain, feignirent qu'il y a une
» Providence qui prend garde si
» les hommes vivent bien ou mal,
» & qui punit ceux qui font mal;
» selon son système, il avoit été un
» temps où les hommes déréglés
» comme les bêtes, & ne récom-
» pensant point les bonnes actions,
» ni ne punissant point les crimes,
» ne suivoient aucune autre régle
» que la loi du plus fort: ensuite
» il y eut des hommes qui établi-
» rent des peines, & alors la jus-
» tice exerçoit son autorité sur
» l'injustice, comme un maître sur
» son esclave; on punissoit ceux
» qui faisoient quelque mal. Puis,
» comme on se fut apperçu, qu'à
» la vérité les loix empêchoient les
» hommes de pécher publique-
» ment, mais non pas de faire en se-

» cret une action mauvaise, il s'éle-
» va un homme d'esprit, qui connut
» qu'il rendroit un très-grand ser-
» vice au genre humain, s'il fai-
» soit ensorte que les méchants
» craignissent d'être punis, lors
» même qu'ils pécheroient secre-
» tement, & qu'ils ne feroient
» qu'avoir de mauvais desseins: il
» inventa donc un Dieu, c'est-à-
» dire, une nature immortelle, qui
» voit & qui connoît toutes cho-
» ses: il lui attribua le gouverne-
» ment du monde, le mouve-
» ment des Cieux, les foudres &
» les tonnerres, & tout en géné-
» ral de quoi les hommes ont
» peur: c'est ainsi, concluoit-t-il,
» qu'un habile homme fit accroi-
» re aux autres l'existence d'une
» divinité. (1)

Tel étoit, sur l'origine de la re-

(1) Bayle art. Critias note *n*.

ligion, le ſentiment de Critias, que l'on a ſi ſouvent renouvellé, ſans rien ajouter à ſes raiſons; elles ſont réfutées d'avance par ce que nous avons dit pour prouver que l'homme eſt naturellement religieux.

En effet, nous avons fait voir que le ſpectacle de la nature, & tous les phénomènes; les beſoins de l'homme & ſes facultés le conduiſent à l'idée d'une cauſe ſuprême qui a tout produit, & qui gouverne le monde: eſt-ce la politique qui a produit les phénomènes de la nature, donné à l'homme ſes beſoins & ſes facultés, mis entre les phénomènes & ſon bonheur, des rapports qui l'obligent à s'élever à la connoiſſance de la divinité. Comment donc peut-on regarder la religion comme une invention de la politique; j'aimerois autant qu'on prétendît que

le premier navigateur a rendu les eaux fluides, plus pesantes que le bois, & capables de céder à l'impression de la rame; & que celui qui le premier a élevé une perche dans son canot, & y a attaché une voile, a produit le vent.

Pour que la politique imaginât une divinité qui a formé le monde, & qui le gouverne; il ne suffisoit pas que l'homme sentît qu'il avoit besoin d'un juge qui connût tout, même les actions secretes. Il falloit qu'il conçût la possibilité de ce juge, & par conséquent qu'il en eût l'idée, avant de connoître ou de sentir le besoin que la société avoit de cette croyance.

Le Législateur qui voyoit que, malgré les loix, il y avoit des désordres que les hommes chargés de veiller à leur observation, ne pouvoient ni empêcher ni punir, put former le dessein d'être

par-tout où les hommes s'assembloient ; l'amour de l'ordre put lui faire desirer des sens & une intelligence capables de voir & de connoître tout ce qui se passoit dans la société : voilà ce que doit produire la vue du désordre dans un Législateur humain & bienfaisant ; mais de ce desir à l'idée d'un esprit tout-puissant, qui a créé le monde, & qui le gouverne, il n'y a aucun rapport ; l'impuissance des loix pour arrêter les crimes secrets, n'a donc pu conduire l'homme à la croyance d'un être tout-puissant, qui a créé le monde : le besoin d'un juge invisible pour arrêter les désordres secrets, conduit un homme qui n'a aucune idée de la divinité, à établir des espions, & non pas à concevoir une intelligence qui gouverne le monde, & qui voit tout.

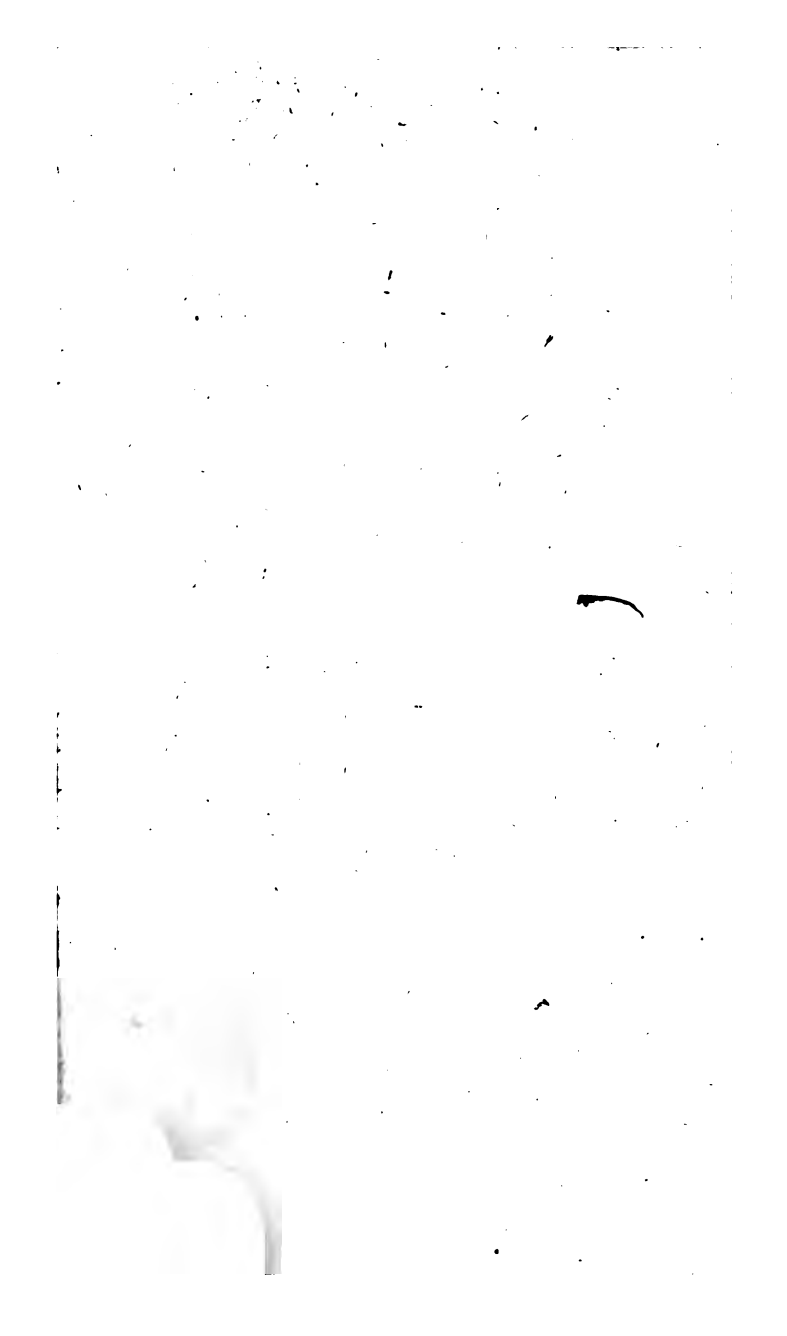
Il ne suffisoit pas d'imaginer

cet être suprême, cette intelligence toute-puissante; il falloit la rendre concevable aux autres, persuader son existence à des hommes ignorants, incapables de méditation; ce qui étoit impossible, si tout n'eût pas été arrangé dans la nature, de maniere à faire concevoir cette intelligence à tout homme qui réfléchit; je demande si ce besoin de la croyance d'une intelligence toute-puissante, pour le bonheur de la société, & la facilité de la connoître, n'est pas une disposition naturelle à la religion? & si dans cette supposition même, on doit regarder la croyance de la divinité, ou plutôt la divinité, comme un phantôme imaginé par la politique?

La religion à laquelle l'homme est porté naturellement, tend à unir tous les hommes, à changer

en loix tous les principes de la Sociabilité ; ainſi la politique n'a eu beſoin que d'empêcher que ce penchant ne s'affoiblît, ou que l'ignorance, les paſſions, l'erreur n'en abuſaſſent ; ce n'eſt donc pas ſeulement une chimère que la ſuppoſition de Critias ; c'eſt une abſurdité, un philoſophiſme ; c'eſt de plus une fauſſeté, une ignorance, & une ignorance groſſiere en hiſtoire.

En effet, ſi c'eſt la politique qui a fait imaginer l'exiſtence de Dieu, comme un moyen néceſſaire pour arrêter les déſordres ſecrets, & les crimes que les loix de la ſociété ne pouvoient réprimer, on ne doit s'y être porté qu'après avoir multiplié les loix, & après avoir épuiſé tous les moyens de découvrir les crimes & toutes les reſſources de la politique économique : la croyance de la divinité

ne pouvoit donc naître que chez les nations extrêmement civilisées, où le droit civil s'étoit formé & perfectionné, sans que l'on eût pensé à la divinité : or, nous trouvons cette croyance chez les Sauvages, chez des nations qui n'ont, ni Législateurs, ni corps de Loix, ni Tribunaux.

Fin du Tome I.